31363
Bailly

St. Procopius
College Library
LISLE, ILL.

All borrowers are expected to acquaint themselves with the library regulations printed on book marks, which may be obtained at the circulation desk.

No. 293

AUGUSTE BAILLY

LA VIE DE SÉNÈQUE

« LA SAGESSE ANTIQUE »

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/laviedeseneque0000augu

LA VIE
DE
SÉNÈQUE

Cet ouvrage comprend deux volumes :

I. LA VIE — II. LES PENSÉES

Il fait partie de la collection

" LA SAGESSE ANTIQUE "

dans laquelle le premier ouvrage paru
est consacré à Confucius

LE PORTRAIT DE SÉNÈQUE A ÉTÉ GRAVÉ SUR BOIS
PAR A. OUVRÉ

AUGUSTE BAILLY

LA VIE DE SÉNÈQUE

"LA SAGESSE ANTIQUE"

H. PIAZZA ÉDITEUR, 19, RUE BONAPARTE

PARIS

271
5.Wb3

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER VÉLIN DE RIVES

Copyright 1929, by H. Piazza

31363

AVANT-PROPOS

Nous nous sommes efforcé, dans cette étude, de suivre de très près les historiens anciens, principalement Tacite, Suétone, Dion Cassius, et, avant tout, Sénèque lui-même. Mais il est un ouvrage moderne que nous avons le devoir de citer, car il nous fut d'un constant secours : c'est la thèse de M. René Waltz : Vie de Sénèque, *un des beaux travaux dont s'honore l'érudition française.*

I

Un esprit sacré séjourne en nos âmes ; il y observe nos vices, il y soutient nos vertus, il règle sa conduite à notre égard sur la nôtre envers lui... De même que les rayons du soleil effleurent la terre, mais appartiennent à l'astre qui nous les envoie, de même une âme noble et sainte, envoyée ici-bas pour rapprocher de nous la divinité, séjourne avec nous sans abandonner le lieu de son origine.

— ... L'esprit humain n'admet d'autres limites que celles qui lui sont communes avec la divinité. Il ne reconnaît pour sa patrie que cette voûte éthérée qui enveloppe l'univers dans son infini.

— ... La vie mortelle n'est que l'attente d'une vie plus longue et plus heureuse.

— ... Le jour que tu crains comme le dernier de tes jours marque ta naissance pour l'éternité.

Comment admettre que celui qui écrivit ces lignes n'ait pas reçu les enseignements du christianisme, et que le prophète de Galilée, l'homme fils de Dieu, n'ait pas dicté ce magnifique témoignage de foi spiritualiste ? Par qui, sinon par un de ses adeptes, a pu être si religieusement affirmée la croyance du fidèle en une âme immortelle, son espoir d'une vie meilleure ? C'est là, peut-être, un des plus grands problèmes moraux de l'antiquité. Si le philosophe Sénèque n'emprunta qu'au stoïcisme des formes de pensée identiques à celles dont nous vivons depuis deux mille années, n'en devons-nous pas conclure que la révélation, venue d'Orient, trouvait dans le monde occidental des intelligences qui l'attendaient, qui, d'avance, étaient prêtes à la recevoir, et qui, déjà, pressentaient ce qu'elle apporterait à l'univers régénéré ? Combien de coïncidences concourent à appuyer la thèse des docteurs et des conciles qui revendiquèrent Sénèque comme un des leurs, et des savants qui, par la suite, tentèrent d'établir qu'il avait reçu de l'apôtre Paul la parole nouvelle !... Rome, où il vivait, n'était-elle pas le séjour d'une foule de Juifs orthodoxes et de Juifs christianisés ? L'Orient, qu'il visita, ne mit-il

pas sur sa route des sectateurs du Christ ? Put-il assister aux persécutions ordonnées par Néron, sans s'intéresser aux croyances de ceux qui mouraient si héroïquement pour leur foi ? Ignora-t-il l'épître de Paul aux Romains ? N'est-ce pas, enfin, devant le tribunal de son propre frère que comparut l'apôtre ?

Aucune recherche, pourtant, ne permet d'établir qu'il y ait eu contact entre Sénèque et le christianisme. Bien au contraire, toutes les circonstances de sa vie nous attestent qu'il ignora la plus grande révolution spirituelle qu'ait subie l'humanité. Il ne semble même pas qu'il ait jamais distingué les Chrétiens des Juifs. Les uns et les autres habitaient les quartiers grouillants et malpropres du Transtévère. Ils y vivaient, confondus dans la foule des Grecs, des Syriens, des Égyptiens, parmi cette populace d'Orient, suspecte par ses mœurs et ses superstitions, misérable, vouée à de viles besognes. Si, parfois, quelque magicien chaldéen, quelque jeteur de sorts, quelque Juive prédisant l'avenir s'insinuait auprès des Romaines curieuses, inquiètes et amusées, les politiques et les philosophes acceptaient avec indulgence ces fantaisies féminines, mais

n'arrêtaient sur ces vagabonds ni leurs regards ni leurs pensées. Sénèque a passé près d'eux sans les comprendre, sans les connaître. Il est le dernier sage d'un monde qui touchait à son terme, il n'a pas entrevu le monde qui naissait. On peut affirmer que, de l'Orient sémitique, de l'Occident latin, s'éleva, presque à la même heure, une identique attestation de la conscience humaine, un même élan vers un idéal de charité et d'espérance. Mais ces deux courants d'idées, qui eussent dû se confondre, ne se sont pas effleurés. Sénèque a vécu près des premiers chrétiens sans se douter qu'il était, par l'intelligence et le cœur, le frère de ces misérables. Il n'a trouvé que dans son génie, et sans l'intervention d'un Dieu, ces sublimes affirmations qui sont comme les balbutiements de la foi. Son ignorance du christianisme nous aide à mieux comprendre les contradictions qu'on a si souvent relevées entre ses préceptes et sa conduite. S'il a pu prêcher la pauvreté et vivre dans le faste, souhaiter la retraite et exercer le pouvoir, aimer la vertu et souscrire au crime, ce ne fut pas seulement par raison d'État, mais c'est aussi parce que cette âme, travaillée d'un désir passionné de grandeur morale, ne

trouvait pas dans le stoïcisme le secours divin dont elle avait besoin pour rompre avec tout son passé. Ce dramatique et perpétuel conflit, il n'eût fallu que la révélation pour l'abolir, et établir l'unité dans cette conscience tourmentée, où la vieillesse, la disgrâce, la mort menaçante la firent enfin régner. Étudier la vie de Sénèque, c'est étudier la vie d'un des plus grands sages qu'ait produits l'humanité, mais qui ne put briser les liens par lesquels il lui demeurait attaché.

Lucius Annæus Seneca naquit à Cordoue, sans doute en l'an IV avant la naissance du Christ. Comme son père était d'origine romaine, qu'il n'est pas prouvé que sa mère fût espagnole, et qu'il fut ramené à Rome dans sa première enfance, nous ne nous demanderons pas quelle influence exerça sur lui le pays qui le vit naître : il est vraisemblable qu'elle fut nulle.

Son père, qui nous est connu sous le nom de Sénèque le Rhéteur, se targuait de quelque compétence historique, mais manifestait surtout un goût très vif pour la déclamation. C'était une maladie romaine. On

devine assez avec quelle fureur d'imitation et d'émulation elle devait sévir dans les provinces ! Il semblait que l'art oratoire dût ouvrir à tout bavard la carrière des honneurs. Les écoliers le pratiquaient dès l'adolescence. On proposait à leur ingéniosité les thèses les plus imprévues :

— Un grand prêtre ne doit être atteint d'aucune infirmité. Mais si un pontife a perdu la vue dans un incendie, en sauvant le palladium menacé par l'écroulement du temple, faudra-t-il, par la suite, lui accorder ou lui refuser le sacerdoce ?

Ou cette question, d'une si éclatante vraisemblance :

— Dans la même nuit, un homme a enlevé deux femmes. Or, la loi est formelle : la femme enlevée peut exiger que le ravisseur l'épouse, ou qu'il soit condamné à mort. Il se trouve que, dans le cas présent, l'une des deux femmes veut le mariage, tandis que l'autre réclame l'exécution du coupable. Leurs droits sont égaux. Il s'agit de plaider tour à tour pour l'une et pour l'autre, puis de juger.

Il y avait là, on le voit, de quoi discourir, distinguer, épiloguer. De ces thèmes d'inspiration, Sénèque le père composa deux

recueils. Il ne les publia que lorsque ses fils étaient d'âge à s'en désintéresser, mais ils avaient été l'aliment intellectuel de leur jeunesse studieuse. Ils avaient acquis dans ces exercices futiles cet amour du trait brillant, de l'antithèse, parfois même du clinquant, dont la littérature impériale est trop souvent gâtée. Que Sénèque le Rhéteur se soit passionnément adonné à ces jeux toujours vains et souvent ridicules, voilà qui ne nous inspire pas une très haute idée de sa profondeur ni de sa justesse d'esprit. Foncièrement bourgeois, de situation et de tempérament, il professait sur l'éducation féminine des théories assez semblables à celles de Chrysale. Il lui déplaisait que les femmes eussent des curiosités littéraires ou scientifiques, et, de tout son pouvoir, il contraria les goûts intellectuels de son épouse, Helvia. Brave homme, au demeurant, qui aimait ses trois fils et se fit aimer d'eux. Cependant, si Sénèque nous parle de lui avec piété, ce n'est qu'incidemment. Quel amour, au contraire, quelle intimité et quelle chaleur d'accent, quelle admiration tendre et émue, lorsqu'il nous entretient de sa mère et de sa tante maternelle !...

Ces deux femmes furent les vraies éduca-

trices de l'enfant. Tandis qu'il se perdait dans les controverses de l'école, risquant de se fausser à jamais le jugement, elles développèrent en lui les facultés de sensibilité et d'intuition grâce auxquelles le cœur acquiert des clartés bien supérieures souvent à celles de la raison.

Très soucieux de l'avenir de ses fils, et, comme il arrive, plus ambitieux pour eux qu'il ne l'avait été pour lui-même, Sénèque le Rhéteur décida d'abandonner Cordoue et d'aller achever sa carrière à Rome. De la capitale s'étendait sur tout l'Occident un rayonnement de culture, d'élégance intellectuelle, de raffinement mondain. Le règne d'Auguste avait vu fleurir les plus grands écrivains, ceux dont le génie faisait de Rome la rivale de la Grèce. L'Empire paraissait solide, inébranlablement établi sur les bases sociales et politiques qu'avait posées et affermies la volonté du souverain. Jamais la majesté romaine ne s'était dressée sur l'univers avec autant de force et de redoutable orgueil. Vivre et s'instruire à Rome, se faire sa place dans ce royaume de toutes les dominations intellectuelles, y accéder à ces honneurs qui, avec leur antique prestige, recevaient de la pourpre impériale une splen-

deur nouvelle, n'était-ce pas, pour des enfants intelligents et riches, la destinée nécessaire et l'espérance des plus magnifiques succès ?

Ainsi raisonna Sénèque le Rhéteur, et il lui en coûta peu de s'expatrier.

Sans doute quitta-t-il Cordoue le premier, pour aller organiser dans la capitale la future installation des siens. C'est avec sa mère et sa tante que l'enfant, qui devait être le grand Sénèque, accomplit le fatigant voyage. Helvia s'occupait de ses autres fils. Sa sœur avait la charge du gamin souffreteux que terrassait le mal de mer, auquel il demeura toujours sujet, au point de risquer la mort en se jetant à l'eau pour y échapper. La traversée était longue. Il fallait suivre les côtes, car on n'affrontait guère la pleine mer. La houle sèche de la Méditerranée imposait au navire un dur tangage : l'enfant ne quitta pas les bras de sa tante. Jeune encore, elle l'adorait. Il était si frêle, si maigre, avec ce visage émacié qui devait rapidement devenir le plus tourmenté des masques !... Sa vie semblait toujours chancelante. Mais peut-être la douceur hivernale de Rome, et, l'été, l'air plus pur des coteaux ou de la Campanie, aideraient-ils cette frêle

constitution à triompher de sa débilité naturelle, de sa mauvaise respiration, de ces étouffements terribles comme des agonies?... C'est à quoi songeait la jeune femme en étreignant l'enfant malade. Et, sans doute, dans des minutes d'espoir, tandis que l'étrave fendait à travers la nuit l'eau soyeuse éclaboussée d'or, songeait-elle aussi, avec la complaisance et les divinations de la tendresse, qu'il serait un jour, dans cette Rome auguste et mystérieuse, le grand homme que lui forgeaient ses rêves !...

De cette tante, qu'il aima comme une seconde mère, Sénèque nous donne, en quelques traits, un portrait exquis. C'était la plus douce des créatures, un cœur fidèle qui éprouvait pour ses neveux des sentiments maternels, et qui, dans les épreuves que subit Helvia, fut sa consolation et son réconfort. C'est à elle, nous dit-il encore, qu'il dut de recouvrer la santé après une longue maladie qui laissait bien peu d'espoir. Modeste, effacée, presque craintive, elle ne pouvait, dans sa réserve antique, se résoudre à parler à voix haute dans une réunion. Elle fuyait les rencontres, les occasions où il devient nécessaire de se livrer au monde, de dévoiler son cœur, d'affronter les regards

des étrangers. Mais (notons-le dès maintenant, et anticipons sur les événements pour mieux connaître cet être si tendre et si courageux), lorsqu'il sera question pour Sénèque de briguer la préture, c'est elle qui, domptant sa timidité, fera pour lui les démarches que sa mauvaise santé lui rendait pénibles. Elle, qui cherchait par-dessus tout la solitude, ira voir les puissants du jour ; elle se fera violence pour plaider la cause de son neveu ; elle utilisera les anciennes relations de son mari, gouverneur d'Égypte, et elle triomphera. Aussi admirable comme épouse, elle sut, dans cette province agitée et fastueuse, faire respecter et aimer sa douceur, sa bonté, son esprit d'effacement et de retraite. Un coup terrible devait la frapper lorsqu'elle revint en Italie, accompagnée de Lucius Seneca, qui était allé visiter l'Égypte : son mari mourut pendant le voyage, une tempête d'une rare fureur s'étant soudain déchaînée. Le vaisseau était désemparé, le naufrage semblait imminent, il fallait fuir... Elle s'y refusa, et, risquant sa vie, tint embrassé contre elle le cadavre de celui qu'elle venait de perdre.

— J'en fus témoin ! écrit le philosophe avec émotion.

Helvia, sa mère, n'était pas une femme moins attachante. Sensible et bienveillante, comme l'était sa sœur, elle nous apparaît pourtant un peu moins féminine, moins tendrement humaine, moins caressante. Il subsiste en elle quelque chose de cette dignité distante des matrones républicaines. Elle s'en distingue pourtant par une curiosité intellectuelle qui est, déjà, un désir de libération et une tendance au féminisme. Indépendante, elle se fût passionnément livrée à l'étude. Mais son mari, sur ce seul point, se montra sévère et déplorablement rétrograde. S'il ne put l'empêcher de cultiver son intelligence, il y fit obstacle de tout son pouvoir. Elle parvint cependant à connaître au moins les principes et à apercevoir les grands aspects des sciences. La vivacité de son esprit, et cette sorte d'intuition, si pénétrante et si rapide, qui n'appartient qu'aux femmes, lui permit de comprendre beaucoup en peu de temps et avec peu d'application. Durant toute sa vie, elle fut la conseillère et la confidente intellectuelle de son fils, discutant avec lui, lui éclairant la route de ses propres lumières, lui soumettant ses objections et ses doutes. Il l'aima profondément, presque religieusement. Avec

quelle admiration émue il exalte sa simplicité, son dédain pour les bijoux, les parures, le luxe des vêtements, et surtout sa pureté ! Dans cette société élégante et corrompue, quand l'exemple des vices se proposait à tous les regards jusque dans la parenté des princes, la vertu féminine se révélait singulièrement chancelante. L'opinion se montrait indulgente pour des faiblesses sentimentales qui paraissaient inséparables de la richesse, de la noblesse, de la culture. Helvia traversa la vie sans qu'un soupçon osât l'effleurer. Libérale et audacieuse dans le seul domaine de l'intelligence, elle observait, dans sa conduite morale, les principes qui avaient fait la dignité romaine. Elle ne rougissait pas de ses maternités, — nous dit son fils. De nous-mêmes (mais le rapprochement est de Sénèque) nous l'eussions comparée à Cornélie, mère des Gracques, ou à cette Rutilia qui aimait assez son fils pour s'exiler avec lui, mais ne s'accorda pas la lâche douceur de pleurer sur son corps. Helvia n'eut pas besoin d'un moindre héroïsme pour supporter les douleurs d'une vieillesse que la destinée jalonna de morts. Orpheline, elle vécut heureuse entre sa sœur, son mari, ses enfants et un oncle qui l'avait éle-

vée, jusque vers l'an 39. Elle perdit alors, à un mois d'intervalle, son oncle et son époux. Trois de ses petits-fils moururent. Sénèque fut exilé, et elle put se demander si elle le reverrait jamais. Rien n'abattit ce cœur généreux. Et si, moins rigide que Rutilia, elle ne sut dissimuler ses larmes, du moins jamais un mot de révolte ne jaillit de sa douleur.

Nous savons maintenant dans quelle atmosphère se développa l'enfance du sage. Deux femmes d'élite, également admirables par leur intelligence et par leur âme, l'enveloppaient de leur tendresse. Il fut leur préféré, parce qu'il était le plus faible et le plus menacé. Les exercices physiques ne lui convenaient guère. Frêle et souffreteux, il vécut dans la tiédeur de ces affections perpétuellement attentives, perpétuellement inquiètes. Ne nous étonnons pas de sa douceur, de sa générosité, de cette charité qu'il témoignait aux humbles, aux pauvres, aux esclaves mêmes : il rendait aux hommes un peu de l'amour qui l'avait bercé.

II

Ce que fut la vie de Sénèque pendant ces années d'enfance et de jeunesse sur lesquelles nous possédons peu de renseignements, il est aisé de l'imaginer avec vraisemblance.

Nous savons que le plus vif désir de son père était de développer chez ses fils le goût de l'éloquence. Il est donc certain qu'ils suivirent le cours ordinaire des études libérales.

L'enseignement primaire, dans les familles aisées (et Sénèque le Rhéteur était riche), était communément donné à domicile, par un précepteur. L'élève sortait de ses mains pour être remis au *grammaticus*, qui, de la douzième à la seizième année, lui enseignait l'art du style et les rudiments de l'éloquence, ainsi que la langue et la littérature grecques. La lecture et l'explication des auteurs

constituaient l'essentiel des exercices oraux. La poésie hellénique était représentée par Homère, par les tragiques, par Ésope et Ménandre. Parmi les écrivains latins, on étudiait Ennius, Livius Andronicus, et des extraits d'auteurs tout à fait modernes : Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live. Ce cycle secondaire achevé, l'étudiant quittait le *grammaticus* pour le *rhetor*. Dès lors, toute son activité intellectuelle se dépensait en plaidoiries fictives, sur des thèmes dont l'ingéniosité égalait l'absurdité : situations épineuses, cas de conscience, subtilités dialectiques, tout était bon pour fausser l'esprit des jeunes avocats, et les fortifier dans la conviction que la vérité, la raison, la justice sont les moindres difficultés dont un orateur doive s'embarrasser. Mais étonner le public par l'imprévu des rapprochements ou des images, le charmer par la finesse du trait, l'éblouir par le miroitement d'un style à facettes et à paillettes, le dominer enfin par la puissance des hurlements et l'apparat théâtral de la mise en scène, voilà le but incomparable vers lequel s'élançaient toutes ces jeunes ardeurs frénétiques !...

A quel maître Sénèque fut-il confié ? Nous l'ignorons. Mais nous pouvons tenir pour

assuré qu'il reçut principalement l'enseignement de son père. Que Sénèque le Rhéteur ait ouvert une école publique, il est possible, et même vraisemblable, mais on ne peut l'affirmer. Qu'il ait ou n'ait pas dirigé un établissement d'instruction oratoire, ce père était trop pédagogue d'âme et de pensée pour n'avoir pas, d'abord, fait profiter ses enfants de ses clartés et de ses principes infaillibles. Soyons donc sûrs qu'ils furent les premiers bénéficiaires, ou les premières victimes, de ses *Controversiæ* et de ses *Suasoriæ !*

Le jeune Lucius aperçut-il le vide, le néant même, de ces exercices artificiels ? Se lassa-t-il d'imaginer des solutions éternellement ingénieuses à des problèmes éternellement absurdes ? Je serais porté à le croire, en considérant l'enthousiasme irrésistible avec lequel il se jeta vers les études philosophiques, et la joie avec laquelle il abandonna, pour cette nouvelle discipline, une routine oratoire qui ne sollicitait et ne satisfaisait que les plus médiocres qualités de l'esprit.

La philosophie fut pour lui la révélation du domaine spirituel où son âme s'épanoui-

rait, maîtresse enfin d'elle-même et de sa destinée. Si violent, si indomptable, fut ce premier mouvement de sa jeunesse, qu'il étreignit, presque simultanément, toutes les doctrines qui s'offraient à lui : il fut stoïcien avec Attalus, pythagoricien avec Sotion, éclectique avec Fabianus, et, beaucoup plus tard, il est vrai, s'intéressa au cynisme de Demetrius. Et, tandis que ses *Lettres à Lucilius* et ses divers traités ne nous révèlent rien de ses études oratoires, — sinon indirectement, par une certaine subtilité dialectique et une recherche parfois excessive de l'effet verbal, — nous y retrouvons mille souvenirs de ses jeunes enivrements. Il ne s'agissait plus désormais de savoir si Agamemnon devait sacrifier Iphigénie ou renoncer à Troie. Assez de ces problèmes mythologiques, ou de cas de conscience imaginaires !... Ceux dont il recevait maintenant l'enseignement cherchaient à découvrir la vérité de notre nature et de notre destin, l'essence de notre bonheur, nos devoirs d'êtres vivants, nos liens avec les hommes et la divinité. D'un coup d'aile, l'adolescent échappait aux poussières brillantes des écoles, et se précipitait dans ces espaces infinis où la pensée se déploie sans limites

à travers « les plages divines de la lumière ».

Je ne connais pas, chez les anciens, de pages plus chaleureuses, plus vibrantes de chers souvenirs, que celles dans lesquelles, avec un regret souriant et mélancolique, Sénèque évoque les heures enivrantes de l'initiation :

— Lorsqu'Attalus s'indignait contre les vices et les erreurs des hommes, je prenais en pitié l'humanité, et je le considérais, lui, comme surhumain. Il se disait roi. Mais je le jugeais plus grand qu'un roi, puisqu'il citait les rois à son tribunal ! Et quand ensuite il exaltait la pauvreté, quand il nous prouvait que tout ce qui dépasse nos strictes nécessités est, en réalité, un superflu accablant, je n'avais plus qu'un désir : sortir pauvre de son école. S'il condamnait les voluptés, s'il louait la continence, la sobriété, le mépris des plaisirs, je me sentais impatient de refréner ma gourmandise et mes délicatesses. C'est ainsi que je me jurai de renoncer pour toujours aux huîtres et aux champignons : ce ne sont pas des aliments utiles, mais de simples objets de volupté. J'appris aussi à me passer de parfums, con-

sidérant que la meilleure odeur pour le corps est encore de n'en point avoir. Par lui enfin je renonçai au vin et aux bains : n'est-ce pas un plaisir superflu que celui de se cuire et de s'épuiser de transpiration ?

Ces vœux rigides ne furent pas éternels : « Quelques mauvaises habitudes sont revenues... », confesse Sénèque. Mais comme l'on sent bien, dans ce besoin de perfection, toute la noblesse d'un adolescent enthousiaste qui, jamais satisfait de soi, voulut toujours s'élever plus haut et porter plus loin son but idéal !

Tandis qu'Attalus l'attirait vers le stoïcisme, il suivait, avec une égale passion, les enseignements pythagoriciens de Sotion. Nous apercevons là un trait de son esprit, que l'on peut suivre dans toute son œuvre philosophique : il n'admettait pas, il n'admit à aucune époque les barrières doctrinales. Il estimait que la vérité et la valeur morale d'une philosophie se révèlent à l'homme par des caractères assez forts pour qu'il ne s'y trompe jamais ; et, sûr de porter en lui-même le critère du bien, il ne se soumettait pas aux systèmes, mais empruntait à chacun ce qui se soumettait à lui.

Sotion, qui professait à Rome les doctri-

nes pythagoriciennes, lui enseigna le végétarisme qu'il préconisait, non pas seulement par hygiène, mais pour des raisons métaphysiques. Sénèque nous rapporte les arguments dont se servait son maître, et qui lui parurent irréfutables, au point qu'il se convertit :

— Ne crois-tu pas, me disait-il, que les âmes passent d'un corps à l'autre, et que la mort n'est qu'une métamorphose ? Ne crois-tu pas que dans ces bêtes sauvages, dans ces poissons, dans ces moutons, palpitent des âmes qui furent humaines jadis ? N'admets-tu pas que rien dans l'univers ne s'anéantit, que les êtres y changent seulement de séjour, et que, si les étoiles ont des révolutions régulières, les animaux et les âmes tournent dans un cercle identique ?... Accordons même qu'il y ait doute, qu'importe ?... Si mon opinion est fondée, par humanité nous devons nous abstenir. Si elle est fausse, nous nous abstiendrons par frugalité. Est-ce te faire tort ?... Je te prive... de quoi ?... De ce que mangent les lions et les vautours !...

Charmé par ce raisonnement, et toujours ardent à s'imposer de nouvelles épreuves, le jeune Sénèque se fit végétarien. Il en

souffrit d'abord, puis s'habitua si bien à ce régime qu'il s'y tint ensuite par goût. Il lui semblait, disait-il, que son âme en devenait plus légère et plus active. Tandis qu'il renonçait à l'usage des viandes, pour obéir à Pythagore, il s'astreignait, selon les préceptes stoïciens d'Attalus, à coucher sur un lit assez dur pour qu'on n'y pût voir l'empreinte de son corps. Enfantillage, sans doute. Mais enfantillage qui nous décèle un vif appétit de sacrifice et de macération, un besoin toujours insatisfait de correction individuelle, une pensée toujours tendue vers le mieux.

Plus tard enfin, le cynique Demetrius le séduisit par son mépris humain de tous les biens passagers auxquels s'attachent les hommes, par sa vie volontairement indigente, par la simplicité rudimentaire de son équipement : « Je quitte de grands personnages vêtus de pourpre pour m'entretenir avec cet être à demi nu ! » écrit Sénèque.

Tâtonnements d'une âme hésitante encore, mais héroïque, et qui, en tous sens, poursuivait son rêve !

Le bon rhéteur de Cordoue accueillit ces fantaisies avec stupeur, tout d'abord, puis avec hostilité. Ses goûts littéraires étaient fâcheux, mais son bon sens, en tout autre

domaine, conservait un inébranlable équilibre. Il concevait qu'un jeune homme s'entraînât aux débats du forum ou du barreau, parce qu'il en espérait un profit tangible : la notoriété, les magistratures, la fortune. Mais ces doctrines étranges qui séparent le philosophe de la communauté, ce dédain des charges publiques, ces macérations hérétiques, l'inquiétaient et l'irritaient. Le pythagorisme, surtout, troublait son orthodoxie romaine. Cette prétendue sagesse ne dissimulait-elle pas une de ces superstitions orientales, dont les sectateurs s'abattaient sur Rome comme une vermine ? Un adolescent toujours maladif ne peut se passer de viande ! En outre, il faut être bien imprudent pour afficher des croyances que la religion officielle n'autorise pas !

Les événements faillirent justifier ces craintes d'un père trop prudent. Tibère bannit de Rome les cultes étrangers. Au nombre des exilés se trouvaient une foule de Juifs, dont on savait qu'ils ne mangeaient pas de porc. A professer le végétarisme pythagoricien, on risquait sans doute (les délateurs n'y regardaient pas de si près !) d'être confondu avec cette secte détestable. Le vieux Sénèque exprima ses inquiétudes

à son fils. Il recourut à tout son talent de déclamateur pour se faire plus persuasif. Il eut gain de cause ; par tendresse filiale, le jeune homme revint au régime commun.

— Mais mon père eut grande peine, nous dit-il, à me persuader de faire meilleure chère !...

Cet homme prudent obtint plus encore : il décida l'adolescent à étudier la jurisprudence et à se préparer au barreau. Sénèque connaissait le refuge où il trouverait désormais toutes les consolations et la satisfaction de ses appétits les plus profonds. Avocat, soit !... En secret il demeurait philosophe, et savait bien qu'il ne cesserait plus de l'être.

Nous devons croire, au surplus, que, s'il était poussé vers ces études par une prédisposition de nature, le spectacle perpétuel des agitations extérieures, des troubles, des perfidies, des crimes, devait parer pour lui, d'une sorte de prestige divin, ces occupations silencieuses et désintéressées grâce auxquelles l'être pensant se soustrait aux tempêtes publiques, et se construit, loin du tumulte et des haines, un temple de béatitude et de sérénité.

III

Essayons d'imaginer ce que pouvait être le spectacle de Rome impériale pour un adolescent extrêmement sensible de cœur, intelligent, raffiné dans tous ses sentiments, et qui partageait ses journées entre les conversations des sages et les entretiens de deux femmes aussi nobles, aussi pures que l'étaient Helvia et sa sœur. Enfant, puis jeune homme, Sénèque assista à la fin du règne d'Auguste, au début et à l'épanouissement sanglant de celui de Tibère. Auguste meurt en 14. Dans les années qui suivirent aussitôt, Sénèque dut accomplir son service militaire ; et ce ne fut sans doute pour lui qu'une formalité dont sa santé l'affranchit vraisemblablement en partie, puisqu'il n'y fit jamais allusion, ni pour s'en plaindre, ni pour s'en féliciter. Il dut ensuite exercer

ces humbles magistratures par lesquelles un jeune homme s'initiait, dans la pratique des fonctions publiques, au maniement des affaires et des hommes. Eut-il à s'occuper de voirie, de police municipale ou de justice populaire, nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'il obtint la questure vers sa vingt-cinquième année, à une heure tragique de l'histoire impériale. Il appartiendra désormais à la vie publique. Mais, jusqu'alors, quelles images avaient frappé sa vue ? quelles émotions avaient troublé son cœur ?

Sur la dernière période du règne d'Auguste pèse cette atmosphère d'angoisse qui accompagne inévitablement le déclin d'un grand homme, quand le destin du monde dépend de son destin. Que deviendrait après lui cet Empire qui lui devait la paix, la gloire, la majesté ? Il avait fait revivre les vertus républicaines, mais leur prestige et leur culte survivraient-ils à sa mort ? Qui lui succéderait ? Et, quel que fût son successeur, pouvait-on espérer qu'il eût assez de force et de génie pour maintenir et poursuivre l'œuvre du grand Empereur ? L'institution impériale ne venait-elle pas d'atteindre un de ces sommets où nulle œuvre humaine ne peut se maintenir, et d'où la

chute est d'autant plus terrible que l'ascension a été plus sublime ?..

Ces dangers, ces tourments, ces désastres, Auguste les pressentit. Pour fortifier sa maison, il prit pour gendre Agrippa, dont la gloire militaire et le dévouement à l'Empire palliaient l'obscure naissance ; et, lorsqu'Agrippa lui eut donné deux petits-fils, Caius et Lucius, il les fit, par adoption, entrer dans la famille des Césars, en leur accordant, dès l'enfance, la dignité de princes de la jeunesse et de consuls désignés. A Tiberius Nero et Claudius Drusus, fils de sa femme Livia Drusilla, il octroya le titre d'Imperator. Parmi ces jeunes gens, élevés sous ses yeux et subissant son influence, peut-être se révélerait celui auquel, comme au plus digne, il pourrait livrer l'Empire ! Mais Drusus mourut. Le même sort frappa Caius et Lucius. On se demanda si Livia n'avait pas voulu et préparé leur mort pour que Tibère, son fils, demeurât seul sur les marches du trône : soupçon vague, qu'on n'osait ni ne pouvait exprimer, mais qui remplit les âmes d'une sourde terreur. Tibère, alors, devint l'unique objet de tous les regards, de toutes les adulations. Livia joua auprès d'Auguste, avec moins d'atrocité,

mais avec une constante résolution, un rôle semblable à ce que sera, près de Claude, celui d'Agrippine. Le vieil empereur, subjugué par elle, se soumit à toutes ses volontés. Pour lui complaire, il exila dans l'île de Planasie son unique petit-fils, Agrippa Postumus, auquel on ne pouvait reprocher que son ignorance et le culte qu'il rendait à ses muscles. Il n'était pas dangereux, et nul ne songeait à lui pour l'Empire. Mais l'atroce cruauté de ce bannissement le rendit sympathique, et fit naître à l'égard de Tibère cette appréhension cachée, cette crainte prudemment refoulée qui s'attache à toute réussite cyniquement fondée sur le crime. On se taisait en public, mais on murmurait dans l'inviolable secret des Pénates :

— Tibère a puisé dans le sang des Claudius l'orgueil de cette race dominatrice. Quoi qu'il fasse pour dissimuler sa cruauté, tout la trahit. Élevé, dès l'enfance, parmi les maîtres du monde, accablé de triomphes et de consulats, toute sa vie n'est qu'un entraînement à la vengeance, à l'hypocrisie, à la débauche. Sa mère est auprès de lui, non moins dangereuse. Que sera l'avenir ?

Un remords, une imprudence d'Auguste, hâtèrent le dénouement du drame impérial.

Regrettant peut-être sa cruauté, et s'apercevant qu'il avait été circonvenu, l'Empereur, accompagné de son confident, Fabius Maximus, alla voir son petit-fils dans l'île de Planasie. Entrevue douloureuse qui, de part et d'autre, fit couler des larmes, et qui laissa supposer que l'exil touchait à son terme. Mais Auguste n'eut pas le temps d'en prescrire la fin. Maximus révéla le secret à sa femme, celle-ci à Livie, et, pour sa récompense, il fut assassiné. L'Empereur mourut enfin, tandis qu'une lettre pressante rappelait Tibère, alors en Illyrie. On n'osa croire que la mort du souverain n'eût pas été naturelle ; mais on ne l'apprit que lorsque Tibère fut venu s'emparer du pouvoir. Aussitôt fut exécuté Agrippa Postumus : ainsi commença le nouveau règne, et la période sanglante des tragédies impériales.

Des révoltes de légions, en Pannonie, en Germanie, décelèrent presque aussitôt la faiblesse du principe gouvernemental : le soldat éprouvait sa puissance, et semblait pressentir l'heure où la force de ses armes ferait et déferait les Empereurs. Mais, si l'éloignement de ces foyers d'incendie, et leur rapide extinction, permit de dissimuler aux regards des Romains la gravité du

péril, comment n'eussent-ils pas été profondément bouleversés par les deuils et les désastres auxquels ils assistèrent ?... Libre d'esprit dans la prospérité, le Quirite subissait invinciblement l'influence des événements malheureux. D'indéracinables superstitions le consternaient à la vue des prodiges et des présages de funeste augure. Il en résultait un état d'anxiété et de crainte qui, par l'attente de nouvelles calamités, semblait presque les provoquer. On n'apprit pas sans émotion que Julie, la propre fille d'Auguste et la première femme de Tibère, exilée à Reggio pour sa mauvaise conduite, y était morte de faim et de misère, dans un dénuement voulu par l'Empereur. Bientôt après, il fit assassiner, dans l'île de Cercina, où il vivait depuis quatorze ans, un homme de haute naissance et de beaucoup d'intelligence, Sempronius Gracchus, qui autrefois avait été l'amant de Julie. Ainsi, les meurtres se succédaient, dès l'aube du nouveau règne. Comment les sages n'en eussent-ils pas frémi ? Comment n'eussent-ils pas cherché, dans la poursuite des seuls biens éternels, ce calme bonheur qui semblait devenir incompatible avec la marche de l'Empire ?

Cependant, la délation, à son tour, tentait ses premiers coups. Tibère rétablit la loi de majesté : loi vague et redoutable, qui permettait de frapper le coupable et l'innocent, pour des crimes réels, ou sous les plus futiles prétextes. Par une sorte de coquetterie, ou par le plus astucieux calcul, il tint à faire absoudre lui-même deux chevaliers romains, Falanius et Rubrius, accusés, les premiers, de lèse-majesté contre la personne d'Auguste. Il pardonna également à Granius Marcellus, gouverneur de Bithynie, auquel le délateur Cepio Crispinus reprochait d'avoir tenu sur l'Empereur vivant des propos infâmes. Ce furent là les tâtonnements de la délation. L'habileté de Tibère fut de paraître la mépriser. Il gagnait ainsi le droit de l'accueillir désormais avec une constante faveur.

Rome fut alors inquiétée par un désastre et par des troubles d'une autre nature. Ce fut d'abord un débordement du Tibre, qui saccagea la ville basse, emporta des maisons, et fit une grande quantité de victimes. Puis des scènes tumultueuses éclatèrent au théâtre. Des spectateurs furent tués. Des soldats, un centurion même, périrent dans l'émeute. La colère des dieux semblait sus-

pendue sur l'Urbs. A quelles calamités nouvelles ne devait-on pas s'attendre ? Les temps approchaient où l'audace et le crime deviendraient les gages du succès et de la puissance. Un ancien esclave d'Agrippa Postumus, nommé Clemens, en eut l'intuition. Sous le couvert d'une vague ressemblance, il se fit passer pour son maître, affirmant qu'il avait échappé aux coups des assassins. Des émissaires semèrent à Rome le bruit qu'Agrippa était vivant. Clemens allait de ville en ville, protégé par mille complaisances occultes, étrangement redoutables pour le salut de l'Empereur. A Ostie, une foule immense l'accueillit. A Rome, il tint des réunions clandestines. Par bonheur pour Tibère, il fut trahi et tué. On jugea prudent de ne pas chercher à connaître ses soutiens et ses complices : l'impunité paraissait moins à craindre qu'une enquête et des châtiments.

Mais alors, Germanicus, qui, depuis de longues années, par son génie militaire et sa valeur morale, assurait sur les frontières de l'Empire le triomphe de la majesté romaine, Germanicus, en qui seul revivaient toutes les vertus anciennes, objet du respect, de l'admiration, de l'amour universels, mou-

rut, empoisonné sans doute par son rival Pison. Ce fut dans Rome un deuil général. La douleur, l'indignation, la révolte même éclatèrent de toutes parts, et firent sentir à l'Empereur combien son pouvoir était mal assuré. Le cours des affaires fut suspendu, les tribunaux abandonnés, les maisons fermées. Tibère ne put apaiser qu'à force d'honneurs posthumes le désespoir terrible de son peuple. Pison fut déféré aux consuls, non pas sous l'inculpation d'assassinat, qu'il eût été malaisé de soutenir sans preuves suffisantes, mais à cause de ses intrigues contre Germanicus et des sentiments de rébellion qu'il s'était plu à propager dans l'armée. Le procés, long et tragique, se termina par son suicide.

A cette époque, Sénèque atteignait l'âge de la questure.

Ce qu'avait été sa vie durant cette période de l'histoire impériale, nous l'ignorons. Mais on peut, sans risquer d'outrepasser la vraisemblance, imaginer que, dans le recueillement de ce foyer demeuré patriarcal, où devait le confiner souvent sa mauvaise santé (il souffrait d'étouffements si terribles que fréquemment, nous dit-il, il avait songé

au suicide), ces troubles incessants, ces meurtres, ce sentiment général d'insécurité et ce pressentiment d'obscurs malheurs, ne purent qu'exalter dans son cœur l'amour du bien et de la beauté morale. Il n'est pas, pour la sagesse et pour la vertu, d'école plus éloquente que le spectacle des vices, des crimes et de la folie. Ce qui semble le prouver, c'est qu'il ne brigua point la magistrature à laquelle ses vingt-cinq ans lui donnaient le droit d'accéder. Sept années plus effroyables encore allaient écraser Rome sous un cauchemar horrible et sanglant. C'est le temps où, sous le nom de Tibère, règne en réalité le plus terrible des favoris, Sejan. Tout rôle politique est alors interdit à quiconque ne veut pas se faire le valet de la délation et le complice de toutes les hontes. Il est certain que Sénèque envisagea dès lors l'éventualité d'une retraite presque totale. Dénué d'ambition, il ne lui en coûtait guère de renoncer à des dignités qu'il ne se résignait à poursuivre que par amour filial. Sa mauvaise santé offrait à son désir de calme et à son abstention un suffisant prétexte. Il alla donc s'installer en Campanie, dans les parages de Baïes, puis à Pompéï, au bord de ce golfe enchanteur où un

air plus pur et plus salubre aidait ses frêles poumons à respirer moins péniblement. Qu'il fût gravement atteint, ce qu'il nous confie lui-même ne nous permet pas d'en douter :

— J'ai essuyé toutes les maladies ! écrit-il.

Mais surtout, il souffrait de ces crises d'étouffement, qu'il nommait *suspirium*, et qui, certainement, étaient une sorte d'asthme :

— C'est un mal violent comme un orage, et qui passe de même. Les atteintes ne s'en prolongent guère au delà d'une heure : on ne meurt pas si longtemps !... C'est une véritable agonie, une entrée dans la mort.

Et il nous dit encore :

— Tous les maux, toutes les fièvres, je les ai subis. Durant ma jeunesse, j'étais encore capable de résister au mal. Mais, par la suite, j'y ai succombé. Il m'a émacié à tel point que j'ai, pour ainsi dire, entièrement fondu. Dans la maigreur et la faiblesse qui m'affligeaient, j'ai bien souvent songé à mettre fin à ma vie : j'ai été retenu par la vieillesse de mon père, et je me suis imposé de vivre pour lui.

Mais il note aussi que, dès qu'il arrive en Campanie, ses étouffements diminuent, et il se sent renaître. Ce fut là qu'il se réfugia, dans des circonstances où c'était sagesse,

et non lâcheté, de demeurer étranger aux affaires publiques. Malgré son épouvante du mal de mer, il se résolut même à un plus long voyage. Sa tante était partie pour l'Égypte, que gouvernait son mari. Les riches Romains, lorsqu'ils souffraient des voies respiratoires, allaient volontiers se soigner en Orient. Sénèque s'embarqua donc pour ce pays encore mystérieux, où l'attendaient tant de tendresse, de soins, de doux entretiens. Le temps qu'il y passa exactement ne nous est pas connu : trois ou quatre ans sans doute. Mais nous savons qu'il en revint un peu avant la mort de Sejan. C'est dans le voyage de retour qu'il perdit son oncle, et put admirer l'indomptable héroïsme de celle qu'il chérissait comme sa seconde mère.

Ælianus Sejanus abattu, il sembla qu'une accalmie allait enfin apaiser la tempête qui depuis tant d'années ébranlait Rome. D'autre part, des soins prolongés et le séjour sous un autre climat avaient renouvelé les forces de Sénèque : l'heure d'agir était venue pour lui.

IV

Ce fut vers l'an 33 que Sénèque accéda enfin à la préture.

C'était une magistrature importante, qui, la première, ouvrait devant un Romain le *cursus honorum*. L'intrigue l'octroyait autant que le mérite. Nous avons dit plus haut que Sénèque trouva auprès de sa tante le soutien le plus constant et le plus dévoué. Les visites qu'elle dut faire apportèrent une diversion à son deuil, et son infortune même contribua à l'heureux succès de ses démarches. Elle triompha. Celui qu'elle avait élevé, qu'elle avait sauvé, dont elle avait affermi la santé, commençait enfin l'ascension glorieuse !...

Après ces longs séjours en Campanie et en Orient, il revenait à Rome, non pas inconnu, mais du moins exempt des jalousies

et des haines qui pesaient sur tous les puissants. Il n'appartenait à aucune faction. Dans les discussions du Sénat, sa culture philosophique, et cette sérénité d'âme qui naît d'un éloignement prolongé des affaires, l'inclinaient toujours vers les solutions les plus justes et les plus sages. Il acquit promptement une renommée éclatante. Ses années d'études désintéressées, cette solide éducation oratoire qu'il avait reçue dès l'enfance, enfin son initiation aux problèmes de la jurisprudence, tout concourait à faire de lui un remarquable magistrat. Nous savons que les soucis de sa charge, — et les fonctions d'édile ou de tribun du peuple, qu'il exerça ensuite, selon le développement normal de sa carrière, — étaient fort loin d'absorber toute son activité. Sans que l'on ait pu fixer avec une certitude absolue la date de chacun de ses travaux, c'est à cette époque qu'il écrivit ses premiers ouvrages, malheureusement perdus, sur l'Égypte et sur l'Inde, une partie des *Questions Naturelles*, et sans doute une ou deux de ses tragédies. Rien ne pouvait lui assurer une notoriété plus brillante que ces descriptions de pays mal connus, riches en légendes, et dont les dieux et les prêtres s'introduisaient dans

la capitale. Le théâtre, d'autre part, tel qu'on le concevait alors, fait pour la lecture plus que pour la représentation, séduisait les précieux et les femmes par son clinquant verbal, ses antithèses, ses traits ingénieux ou impénétrables, cette volupté qu'il procurait de deviner à chaque vers une piquante énigme. Enfin, Sénèque plaidait, et plaidait souvent. Si nous ne possédons aucun de ses discours, tel de ses traités, — ses *Consolations* à Marcia ou à Polybe, par exemple, — sont de véritables plaidoiries. Il nous est aisé d'apercevoir son éloquence et, pour ainsi dire, de l'entendre à travers ces longues épîtres qui sentent si fort l'avocat. L'ingéniosité, la subtilité, l'éclat, voilà ses qualités essentielles. Sa phrase, beaucoup plus courte que la phrase cicéronienne, lui permet d'attaquer et de reprendre une même pensée sous tous les angles d'où il peut la ressaisir et l'éclairer d'une lumière nouvelle. Il est spirituel, presque avec excès, spirituel jusque dans l'émotion. Poète aussi, fort souvent : il a de brusques coups d'aile, et, tout à coup, des vues d'une singulière profondeur, d'un accent moderne, qui nous donnent le sentiment d'une pensée toute voisine de la nôtre. Étincelante,

chatoyante, pailletée, cette éloquence est pourtant nourrie de doctrine et de méditation : cet orateur au goût du jour est le disciple des plus grands sages de la Grèce, et l'écho de leurs préceptes retentit encore dans sa voix. Ne nous étonnons donc pas de son rapide succès : nul n'était mieux armé que lui pour plaire et pour triompher. Admirons bien plutôt qu'il ait pu, plusieurs années durant, jouir de sa jeune gloire sans éveiller de haines, et traverser tant de bourrasques sans en être submergé ni même ébranlé.

Tandis que Tibère se gorgeait à Caprée de débauches étranges et de stupres insensés, les délations, les condamnations, les exils, les assassinats, les exécutions, formaient la chronique quotidienne de la vie romaine. On assistait à la désagrégation d'une société, à l'implacable déchéance d'un grand arbre attaqué de toutes parts. Tout sens moral était aboli. Un seul appétit dans ces âmes : la jouissance. Pour y parvenir, tous les moyens étaient bons. Jamais civilisation raffinée ne poussa plus loin l'art du mensonge, avec la spoliation ou le meurtre pour but suprême. On méprisait la vie. Des

spectacles qu'il eut sous les yeux, de ces forfaits que Tacite retrace, que Juvénal évoque, nulle allusion directe dans les œuvres de Sénèque. Sans doute estimait-il que la prudence conseillait au sage de se taire sur ce qu'il ne pouvait empêcher. Mais nous pouvons imaginer les entretiens qui s'échangeaient au foyer familial, entre ces quelques êtres si profondément unis, et dont jamais la tendresse ne subit aucune défaillance. D'esprit moderne, mais de vertu antique, comment n'eussent-ils pas gémi sur la déchéance de ce patriciat, autrefois vénérable, maintenant abattu, ruiné, indifférent à sa propre honte, et qui, accablé de dettes, traînant dans la boue le souvenir de ses gloires, s'humiliait devant les puissants du jour, les enrichis, les affranchis fastueux dont le luxe écrasant était la récompense de tous les vices, des plus incroyables turpitudes, des pires ignominies morales ? Mordue d'un perpétuel besoin de luxure, la femme romaine, — celle qui avait été Lucrèce et Cornélie, — demandait à tous les amours l'assouvissement de désirs sans frein. La noblesse entière, dans son enthousiasme de flagellation, ne trouvait pas de joie plus aiguë qu'à se plonger crapuleusement dans la lie

plébéienne. Un ancien consul fréquentait les cabarets où s'amassait la populace : on pouvait le voir, caressant un barbier syrien, son favori, étendu près d'une table souillée, parmi des voleurs, des assassins, des bourreaux, et repoussant du pied quelqu'un de ces eunuques, prêtres de Cybèle, qui s'enivraient le soir après avoir, tout le jour, dansé jusqu'au délire au son des tambourins. Rome n'était plus Rome, mais un gigantesque asile cosmopolite peuplé de métèques suspects : d'Asie, de Gaule, d'Égypte et surtout de Grèce, accourait l'innombrable armée des aventuriers sans foi ni loi, qui venaient mettre en vente, dans la Ville Éternelle, leur pacotille, leurs talents, leurs flatteries, leurs poisons et leurs corps.

De temps à autre, un scandale plus violent secouait, pour un instant, la torpeur de la grande cité, dont la substance, épuisée de débauches, semblait ne plus subsister que selon le rythme alterné de la jouissance et de l'accablement. On se racontait le supplice des enfants de Sejan, bien innocents des crimes de leur père : les angoisses du fils qui prévoyait son destin, la terreur de la jeune fille, qui demandait la raison de son emprisonnement ; l'ingéniosité du bourreau

qui, pour ne pas infliger à une vierge un châtiment réservé aux criminels, avait commencé par la violer, et les avait ensuite étranglés l'un auprès de l'autre. On vit Sextus Marius, possesseur de mines d'or que convoitait Tibère, accusé d'inceste avec sa fille, et précipité du haut de la roche Tarpéienne, au grand profit de l'Empereur qui confisqua ses richesses. On vit des séditions, excitées par la cherté des vivres, un incendie qui détruisit un quartier de Rome. On vit Drusus, fils de Germanicus, emprisonné au palais, réduit à la mort par la famine, et prolongeant sa vie, pendant une semaine, en rongeant la laine de son matelas, avant de succomber à la plus horrible agonie. On apprenait que Tibère avait quitté la Campanie pour se rapprocher de Rome, et que, de sa villa albaine ou de celle de Tusculum, il regardait (l'expression est de Tacite) « le sang couler à flots, et les bourreaux sévir ». On apprit enfin la mort du tyran lui-même, étouffé sous un amas de couvertures par son affranchi Macron, — et le règne de Caligula commença.

La calomnie, l'envie, la haine semblaient expirer au seuil de la maison où vivait Sé-

nèque. Écarté de toutes les intrigues, ne cherchant ni ne désirant d'autre grandeur que celle qu'il devait à son talent, il avait traversé, sans être même éclaboussé, ces quatre années effroyables durant lesquelles nul ne pouvait attendre à coup sûr l'aurore suivante. Il ne semblait pas que le règne commençant pût égaler en horreur le règne achevé. Quelles impressions d'allégement durent éprouver ceux qui pensaient encore, en voyant s'élever au pouvoir le fils de Germanicus !

V

PENDANT les premiers mois de son avènement, Caligula offrit l'image de la sagesse et des antiques vertus. La délation fut abolie, la liberté de chacun respectée, le Sénat rétabli dans ses droits séculaires. Mais cette illusion de bonheur et de paix ne se prolongea que bien peu, et le réveil dépassa en atrocité tout ce que la tyrannie de Tibère avait imaginé. Après une longue et bizarre maladie, qui l'avait frappé tandis qu'il ne semblait songer qu'à panser les plaies de l'Empire, le nouveau maître du monde recouvra la santé physique, mais la folie l'avait saisi, et le garda. Jusqu'à son assassinat, en l'année 41, il exerça le pouvoir, non pas comme un despote cruel ou furieux, mais avec les fantaisies hallucinantes d'un dément qui poursuit, à travers la vie, un rêve de stupre

et de sang. Je ne rapporterai pas les circonstances de son règne : les quelques pages que Suétone lui consacre ramassent tout ce qu'une imagination délirante peut combiner et réaliser dans l'inceste et l'assassinat. Sénèque, qui se confinait dans ses travaux et dans la pratique de son métier d'avocat, faillit périr victime d'une des lubies sanguinaires qui peuplaient la vie du prince. Caligula, qui se piquait d'éloquence, s'avisa d'être jaloux de l'orateur. Il commença par le dénigrer aigrement. Avec une sorte d'humour, où transparaissait du reste une certaine rectitude de goût classique, il se plaisait à répéter que les ouvrages de Sénèque étaient de simples constructions scolastiques, « des édifices bâtis de gravier et de sable, sans chaux ni ciment ». Après quoi, fort irrité que la foule eût un jour applaudi ce rival, il ordonna sa mort. Ce fut une jeune femme, de l'entourage du prince, qui, saisie de pitié, trouva le moyen d'obtenir la grâce du coupable. Elle fit remarquer à Caligula que Sénèque était bien malade :

— Phtisique, il n'a plus que peu de jours à vivre !... A quoi bon le tuer ?... Il suffit de le laisser mourir !

Et l'Empereur, qui, lorsqu'il faisait exécuter un condamné, ne manquait pas de prescrire au bourreau : « Arrange-toi pour qu'il meure lentement !... », l'Empereur trouva ingénieux et agréable de laisser ce fâcheux déclamateur savourer sa mort naturelle. Ainsi fut sauvé Sénèque. Mais l'avertissement lui parut suffisant, et il abandonna aussitôt le barreau. Peu après, il perdit son père. Ce fut pour lui une raison nouvelle de se donner tout entier à l'étude désintéressée et aux joies familiales. Il était marié, et nous ne savons rien de sa première femme, sinon ce détail rapporté par lui-même, que, chaque soir, elle s'imposait le silence pour qu'il pût faire en toute sérénité son examen de conscience. Ce trait n'est rien. Pourtant, il me semble éclairer d'une douce lumière ce foyer dont chaque être possédait et cultivait sa vie intérieure. Au reste, si nous ignorons ce que fut la femme du philosophe (elle devait mourir bien jeune), ce que nous savons d'Helvia et de sa sœur, les sentiments que Sénèque leur témoignait, l'admiration qu'il avait pour elles, nous permettent d'assurer qu'il avait pris pour compagne une créature digne de vivre auprès de ces deux êtres d'élite. Effacée, timide, res-

pectueuse de la pensée de l'homme aimé, elle dut, avec les deux autres femmes de la famille, fermer sur lui, dans ces heures de retraite et de danger, le cercle d'amour qui le protégeait. Désormais, il va s'effacer dans le recueillement. Il écrit alors son *De Ira*. Nous y trouvons l'écho de sa haine contre le dément couronné, — mais enfin assassiné, — auquel venait de succéder un quinquagénaire stupide, bégayant, tremblant, toujours ahuri, jouet de quiconque l'approchait, ce Claude qui installa sur le trône impérial une débilité sans mesure.

A ce moment s'introduisent dans la vie de Sénèque, et dans son intimité, ces jeunes gens charmants et sages, Lucilius, Serenus, dont il sera désormais le directeur de conscience. N'a-t-il pas trouvé enfin sa voie véritable ? Il est riche, et, sans être l'esclave de ses richesses, il sait en jouir avec élégance. Quelques amis choisis, de haute culture, d'entretien élégant, se plaisent à le venir voir. Il les reçoit avec délicatesse, et, loin de toutes les tempêtes, il discute avec eux ces grandes questions qu'il apprit à résoudre avec Attalus : l'âme, la divinité, le véritable bonheur, l'attitude du philosophe de-

vant la vie, — voilà les problèmes qu'il aime à traiter. Dans cet asile lumineux et calme, où s'est réfugiée toute la noblesse de la pensée humaine, par quelle fissure pourrait s'introduire une injuste souffrance ?

Brutalement, la mort lui arracha deux neveux et son fils ; et, tandis qu'Helvia, pour apaiser et peut-être cacher sa douleur, s'absentait de Rome pendant quelques jours, il fut, sans avoir pu la revoir, arrêté et exilé.

VI

Cette image antique de la fatalité, — le tonnerre éclatant brusquement dans la beauté d'un ciel pacifique, — nous la trouvons ici dans la vie de Sénèque. Victime d'une accusation inattendue, et contre laquelle il lui était malaisé de se défendre, il succomba presque sans jugement.

On lui imputait le crime d'adultère avec Julia Livilla, nièce de l'Empereur, fille de Germanicus, sœur de Caligula et d'Agrippine. La délation venait de la femme même de Claude, cette Messaline trop fameuse, que l'on peut s'étonner de voir prendre ici la défense de la vertu. Les motifs de sa haine étaient assez clairs. Elle devait, par une instinctive répugnance de tout son être, ressentir une hostilité violente contre ce philosophe illustre, en qui revivait l'antique

dignité romaine, et qui, par la pureté de sa vie, par la noble sérénité de son foyer familial, par ses discours et sa doctrine, se dressait devant elle comme le témoin muet de ses hontes et de ses vices. Se crut-elle visée par quelque maxime générale ? On peut l'admettre sans invraisemblance. Mais, à son animosité instinctive, et à sa rancune bien ou mal fondée, se mêlaient des craintes plus précises. Si les relations de Sénèque avec Julie n'étaient pas coupables, — et comment croire qu'elles le fussent ? — elles étaient, sans hypocrisie, très assidues et très amicales. Coupable, Sénèque se fût mieux caché. Il n'imaginait pas qu'on pût le soupçonner d'une liaison criminelle, lui, plus que quadragénaire, avec cette femme de vingt-trois ans, admirablement belle, et qui ne pouvait éprouver pour lui qu'une sympathie intellectuelle et filiale. Fière de sa naissance, et oubliant trop qu'elle avait été la maîtresse de son propre frère, Caligula, Julie marquait un imprudent mépris à l'impériale prostituée. Claude l'accueillait tendrement. Instruite par Sénèque, ne pouvait-elle pas, si elle le voulait, s'attacher ce tyran débile, sur qui les flatteries, les caresses, et la simple présence, faisaient peser

une facile servitude ? Nous comprenons les angoisses de Messaline. Elles étaient peut-être fondées. Le vieillard était à prendre. Agrippine, quelques années plus tard, exécuta ce que Julie pouvait rêver. Pour se défendre, l'Impératrice attaqua. Son pouvoir était presque intact encore, et la victoire lui fut aisée. Sans avoir pu se défendre, Julie fut exilée, puis assassinée. Sénèque comparut devant le Sénat, que ses attributions transformaient, dans certains cas, en Haute Cour de justice. Claude n'arrêta pas la poursuite, mais il est prouvé qu'il ne s'y associa point. Aurait-il pu résister à Messaline, à Narcisse, qui se faisait le porte-parole de l'Impératrice, au parti puissant qui se groupait derrière eux ?... Il laissa faire.

Sénèque ne pouvait se défendre que par des protestations indignées. Même convaincus de son innocence, comment les sénateurs se fussent-ils opposés à une volonté devant laquelle ils tremblaient ? Lâchement, ils penchaient vers la peine de mort, que réclamaient les accusateurs. Alors, dans un sursaut d'indignation qui, à lui seul, me paraît la preuve éclatante de l'innocence, Claude osa parler, et implora le Sénat pour qu'un

châtiment plus doux fût infligé à Sénèque. Soulagés, sans doute, au fond d'eux-mêmes, et satisfaits que l'Empereur leur épargnât une inexpiable honte, les sénateurs consentirent à commuer la mort en bannissement, et Sénèque, relégué en Corse par une nouvelle mesure de douceur et de pitié, partit pour l'exil sans avoir revu sa mère, — sans qu'elle eût eu le temps d'apprendre le malheur qui la frappait.

Alors commencèrent pour lui huit années de solitude qui devaient être parmi les plus douloureuses de toute son existence. Qu'on se représente ce que devait être l'exil pour un être dont tout le bonheur, loin des satisfactions de l'ambition et du bruit du barreau, s'était pieusement établi sur la douceur de l'intimité familiale, et sur la gravité souriante de continuels entretiens philosophiques avec quelques amis de choix !... On eût pu, sans doute, l'envoyer dans une île plus lointaine, sur une terre plus barbare encore. La proximité des côtes italiennes, la splendeur de cette mer qui était la mer latine, la possibilité d'échanges assez rapides avec les siens, c'était, dans le désastre, une atténuation et une consolation.

Ce n'en était pas moins le désert, — désert familial, désert moral. La beauté des sites, radieux ou tourmentés, ne pouvait flatter les regards d'un homme habitué à l'éclatante morbidesse et à la langueur voluptueuse des côtes campaniennes. Si les Romains aimaient la nature, c'était à la condition d'y retrouver, dans leurs villas, un fastueux confort et l'art partout présent. La Corse, encore sauvage, devait leur apparaître sous un aspect farouche, comme le vallon de Port-Royal aux courtisans de Louis XIV. Les descriptions rapides que nous en donne Sénèque nous permettent d'affirmer qu'il n'y vit qu'horreur et laideur.

— Peut-on, nous dit-il, peut-on imaginer paysage plus nu, plus escarpé, que celui-ci ? Est-il une terre plus misérable ? une population plus sauvage ? un climat plus malsain ?

Et il réitère sa plainte :

— Ce sol ne produit pas de fruits, ne donne pas d'ombrages. Aucune denrée qui permette le commerce. A peine l'île peut-elle nourrir ses habitants. Elle ne possède ni carrières de marbre, ni mines d'or ou d'argent !

Il gémit encore :

— Comment manier le vocabulaire latin, quand on n'entend autour de soi que le jargon d'une populace barbare, si grossier qu'il choque les oreilles des autres barbares un peu plus policés ?

Faisons, dans ces jugements, la part de la révolte et de la tristesse devant une condamnation inique : il n'en est pas moins vrai que la Corse du premier siècle ne ressemblait guère à celle que nous connaissons. Peu cultivée, dressant vers le ciel ses rochers nus sèchement découpés, ou offrant aux regards les immenses étendues d'un maquis impénétrable, elle était habitée par un peuple rude, misérable, hostile, fait d'un résidu de paysans ou de navigateurs méditerranéens : Grecs, Ligures, Espagnols, colons romains amenés par Marius ou Sylla. Cela ne constituait ni une race ni une nation, mais une simple juxtaposition de malheureux qui n'avaient en commun que leur infortune.

Sénèque n'avait pu s'établir que sur la côte orientale, où s'étaient installés les colons de Rome. Il y avait là deux petites villes, de vingt mille âmes environ, Aleria et Mariana. C'étaient les seules cités de l'île,

et elles n'étaient que de grosses bourgades, dépourvues de toute ressource, et surtout de toute ressource intellectuelle. Il est vraisemblable que, pendant la saison chaude, l'exilé se réfugiait, pour fuir la malaria, sur les hauteurs du cap Corse. On y peut voir une tour ruinée qui porte encore son nom : la tour de Sénèque. A vrai dire, elle date du moyen âge. Mais elle fut construite sans doute sur l'emplacement de quelque villa où il vécut : il serait bien étrange que cette tradition onomastique fût dénuée de tout fondement. De là-haut, la vue s'étend sur les deux côtés du cap, et, à perte de vue, sur les deux mers. C'était la plus majestueuse, mais la plus totale des solitudes. Admirable école de résignation et de méditation !

Dans les deux premières années d'un séjour dont il ne savait quelle serait la durée, Sénèque écrivit deux traités, dont les sujets nous montrent quelles étaient alors ses préoccupations morales : la *Constance du Sage*, adressé à son ami Serenus, et l'*Essai sur la Providence*, dédié à Lucilius, le disciple chéri.

Dans le premier, tout plein des plus pures

maximes de la doctrine stoïcienne, il s'efforce de montrer que le Sage, placé par sa raison au-dessus de tous les événements fortuits, ne saurait recevoir de la vie aucune atteinte véritable, puisqu'il porte en lui seul sa félicité, et que, contre les souffrances, il possède une arme dont il peut sans cesse user : la liberté de terminer ses jours. L'apologie du suicide est constante chez les stoïciens. Mais, si nous songeons que Sénèque fut bien souvent sur le point d'y recourir, et qu'il lui demanda enfin le salut suprême, comment n'éprouverait-on pas une émotion profonde en lisant ces lignes :

— Insensé, pourquoi gémis-tu ? Qu'attends-tu ? Un hasard qui mette fin à tes maux ? Mais de toutes parts s'offrent à toi les moyens d'y échapper ! Vois cette mer, ce fleuve, ce puits : la liberté se trouve dans leurs eaux. Ce précipice... c'est une route vers la liberté !... Cet arbre... chacune de ses branches te la tend. Porte la main à ta gorge, à ton cœur : autant d'issues à la servitude. Il n'est pas une de tes veines par où ton malheur ne puisse s'échapper !

« Il n'est pas une de tes veines... » N'est-on pas frappé par le ton lugubrement prophétique de ces mots ?

Dans l'*Essai sur la Providence*, il tente de concilier l'idée d'une Providence avec l'existence du mal physique et moral. Son livre est un magnifique éloge de la souffrance, considérée par lui comme la pierre de touche de la vertu, comme une occasion offerte à l'homme, par la Divinité, de prouver sa grandeur. Ainsi le Dieu qui nous frappe, en nous déchirant, nous exalte.

Ce ne sont pas là de simples exposés dogmatiques. A chaque ligne, nous sentons, derrière le philosophe qui affirme, l'être qui gémit et voudrait se persuader. L'interlocuteur auquel Sénèque s'adresse, celui qu'il rêve de convaincre, c'est moins Serenus ou Lucilius que lui-même. Cette grande âme déchirée ne veut pas céder à la douleur, et c'est sa propre sérénité qu'elle essaye de reconquérir en pardonnant aux dieux.

Nous retrouvons les mêmes pensées, les mêmes accents, dans la *Consolation à Helvia*, qu'il écrivit aussitôt après. De tous les traités de Sénèque, voici le plus humain, le plus frémissant d'amour et de pitié. Il s'adresse à sa mère, à une mère tendrement chérie, qu'il a quittée sans lui avoir dit adieu, que peut-être il ne reverra jamais,

dont la peine est sa peine, et qu'il voudrait arracher au découragement et au désespoir. Sans doute, il recourt encore à bien des arguments trop scolastiques, et il semble accorder au raisonnement une force persuasive qu'il ne possède guère pour un cœur tourmenté. Mais quelle tendresse aussi, quelle piété dans l'évocation des plus doux souvenirs, quelle clarté mélancolique et baignée d'espérance !

Hélas ! ces pages admirables, dont la hauteur morale ne peut être surpassée, furent suivies, à un an d'intervalle, de la *Consolation à Polybe*, qui atteste que la sagesse la plus éminente se révèle singulièrement précaire et débile lorsqu'elle subit l'assaut du désespoir !... Faut-il, avec les rigoristes, accuser Sénèque de lâcheté parce qu'il traça ces pages évidemment indignes d'un philosophe ? Rien ne me paraît plus injuste. A quelque degré de détachement que soit parvenu le sage, il ne possède pas, il ne peut pas posséder l'abnégation totale de l'ascète chrétien. Il aime ceux qu'il a quittés. Son cœur est demeuré près d'eux. Ne les retrouvera-t-il jamais ? Cet injuste exil sera-t-il perpétuel ? S'il s'offre une occasion d'y mettre un terme, est-on donc impardonnable de

vouloir la saisir ? Et si l'on tente cette démarche, ne faut-il pas la faire telle qu'elle comporte quelques chances de succès ?... Tenons compte enfin des habitudes du temps. Certaines flatteries nous révoltent aujourd'hui. Elles étaient courantes, naturelles, indispensables, dans l'atmosphère de Rome impériale. S'adresser à l'Empereur dans les termes de la religion, le prier en le divinisant, c'était, somme toute, recourir au vocabulaire courant et usuel en ces sortes de requêtes. Ne pas en user, c'était courir au-devant d'un échec. Plus encore : c'était la certitude d'aggraver la peine. On ne peut donc blâmer Sénèque des adulations auxquelles il s'abaissa pour demander sa grâce, mais seulement de l'avoir demandée. Si l'on songe à ce qu'il laissait à Rome, on lui sera indulgent.

Ceci dit, reconnaissons que celui auquel il s'adresse, ce Polybius qui, bien opportunément, venait de perdre un frère, n'était qu'un bas affranchi, insolent, vil, et prétentieux. Mais quoi ! si l'outil était adapté à la besogne qu'on attendait de lui, s'il était, surtout, le seul qu'on pût utiliser, fallait-il renoncer à s'en servir ? Au surplus, par delà Polybe, c'est vers Claude que s'élevait l'im-

ploration. Jamais, sans doute, le misérable empereur ne fut loué avec plus d'éloquence, ni à moins juste titre !... Sénèque espérait beaucoup de sa bonne humeur : ses lieutenants lui avaient préparé une victoire assurée, et dénuée de risques, sur quelques tribus de Bretons. Le souverain, titubant et bégayant, s'en revenait, glorieux, ahuri, pour savourer à Rome l'ivresse d'un triomphe inattendu. L'heure était opportune : il fallait la saisir. Et la voix du sage se mêla au chœur tonitruant des adulations serviles. Ce jour-là, évidemment, Sénèque ne fut pas sincère. Il connaissait, mieux que personne, la merveilleuse imbécillité du prince, son incapacité universelle, l'abjection de ses appétits et cette faiblesse qui faisait de lui l'esclave de tous ses proches, la risée du monde. Le monarque dut être seul à ne pas apercevoir l'ironie des éclatants éloges de Sénèque, et l'art des transitions par lesquelles l'imploration passait de l'affranchi au maître :

— Tu ne manques pas d'appuis dans ton malheur ! déclare Sénèque à Polybe. Tu as tes autres frères, ta femme, tes fils... César enfin ! Chaque fois que des pleurs jaillissent de tes yeux, tourne-les vers César. Certes,

connaissant sa bonté et sa miséricorde, je suis sûr qu'il a mis tout en œuvre pour te consoler. Ne l'eût-il pas fait, la joie de le voir et de penser à lui est à elle seule le plus grand des réconforts... Ah ! que les dieux l'accordent pour longtemps à la terre !...

Et le panégyrique développe sa cantilène :

— O Fortune, accorde-lui de panser les blessures de l'humanité, depuis si longtemps accablée et douloureuse ! Tout ce qu'a ébranlé la folie de son prédécesseur, qu'il le reconstruise et le restaure ! Qu'il pacifie la Germanie, qu'il nous conquière la Bretagne ! Puisse-t-il obtenir les mêmes triomphes que son père, et en mériter de nouveaux ! J'y assisterai moi-même...

Jamais l'art de l'avocat n'a été poussé plus loin. Il semble qu'entraîné par un enthousiasme sacré, Sénèque oublie son exil, et, dans son délire, se voie mêlé aux sénateurs qui, dans la montée du Capitole, adoreront le triomphateur vêtu de pourpre !... Il peut, maintenant, exposer sa requête : elle a été bien amenée :

— J'y assisterai moi-même !... N'ai-je pas pour gage la plus insigne de ses vertus, sa clémence ? En me plongeant dans le gouffre, il n'a pas fait serment de m'y

abandonner. Que dis-je ?... Il ne m'y a pas plongé !... Quand le destin m'abattait, il m'a retenu dans ma chute, et, tandis que je roulais aux abîmes, sa main divine et miséricordieuse m'a saisi pour m'amener ici !... De cette île où je suis confiné, que de misérables, écrasés sous des années d'infortune, sa miséricorde n'a-t-elle pas ramenés à la clarté du jour !... Il ne m'oubliera pas !... Bénie soit ta clémence, ô seigneur !...

Cette adjuration pathétique devait demeurer vaine. Peut-être Polybe ne jugea-t-il pas à propos d'user son crédit pour un homme dont il n'attendait rien ; peut-être Narcisse, poussé par Messaline, s'opposa-t-il à toute atténuation de peine, peut-être enfin, et ce n'est pas l'hypothèse la moins vraisemblable, Claude ne lut-il cette requête qu'avec la stupeur hébétée qu'il traînait à la face du monde. L'exil de Sénèque se prolongea pendant cinq années encore, et aucune plainte n'échappa plus à sa douleur. Si un concours de circonstances, extraordinairement favorables à sa grâce, avait pu le décider, sous l'aiguillon d'un fol espoir, à jeter vers Rome cette supplication humblement passionnée, la désillusion ne l'abattit pas.

Retrouvant son équilibre et sa sérénité dans la méditation des principes stoïciens, il fut vraiment le sage qu'il devait être, indifférent à tous les caprices du sort, indépendant de toute conjoncture extérieure, enfermé dans cet univers dont il est roi, et qui réside dans ses pensées, reflet de la pensée divine.

Pendant ces cinq années, il médita, observa, et écrivit. De cette époque date à peu près toute la documentation sur laquelle il établira ensuite la majeure partie des *Questions Naturelles*. Il se délassait de ses études scientifiques par des travaux moins graves : la poésie occupait ses loisirs. Il semble bien qu'il ait écrit en Corse quelques-unes de ses tragédies. Il n'était pas isolé du monde, puisqu'il demeurait en rapports avec les siens. Il les savait en sécurité. Aucun coup ne menaçait deux femmes vertueuses et modestes, éloignées de toutes les intrigues, et qui cachaient jusqu'à leur sainteté. Dans cette paix studieuse et douloureuse qui formait sa vie, — pour combien d'années encore ?... — il suivait de loin les événements qui agitaient Rome, et, mélancoliquement heureux de n'y être point mêlé, il considérait avec dégoût l'avilissement de

cet empereur qui, d'une allure rapide, s'enfonçait dans l'inconscience et la honte.

C'est de là que devait pourtant venir à lui le salut.

VII

L'INÉNARRABLE règne de Claude se poursuivait au milieu d'une pittoresque et sanglante anarchie. Vaniteux, sordide, rusé, inerte, et parfois agité de brusques velléités despotiques, ce souverain sans pareil offrait à l'univers le spectacle d'une farce à la fois bouffonne et tragique.

Messaline, qu'une inextinguible fureur d'aimer avait, depuis de longues années, livrée à tous ceux qui lui semblaient de taille à la satisfaire, et qui, pour ajouter à des voluptés monotones un nouvel attrait, se plaisait à subir, la nuit, dans la cellule d'une fille publique, les assauts vigoureux des portefaix et des soldats, finit enfin par se prendre d'une violente passion pour Caius Silius, le plus beau des Romains. Consul désigné,

de haute naissance, et, par ailleurs, d'une indomptable ardeur, à la fois cynique et téméraire, il trouvait dans l'Impératrice une maîtresse digne de lui, et qui peut-être ouvrirait à son ambition d'incommensurables possibilités. Pour lui complaire, il répudia sa femme, Junia Silana : Messaline n'acceptait pas le partage. Lorsqu'elle eut Silius tout entier, elle étala son amour avec l'audace d'une femme dont le plaisir était d'autant plus intense qu'il était plus public et plus dangereux. Aussi, dédaignant Claude aussi complètement que s'il eût cessé d'exister, allait-elle quotidiennement retrouver son amant, escortée d'un nombreux et fastueux cortège. Elle passait chez lui des journées entières, attirait sur lui les richesses et les dignités, et donnait enfin à leur union un caractère si officiel que les esclaves et les affranchis de l'Empereur quittaient son service pour celui de Silius, dont la maison, peu à peu, se parait de tous les objets d'art soustraits au palais impérial. Pendant ce temps, Claude, le plus gravement du monde, promulguait des édits destinés à réprimer la licence des représentations théâtrales. Il ignorait tout des représentations, beaucoup plus suggestives, que sa femme et l'amant

de sa femme offraient sans relâche aux Romains blasés.

Caius Silius, dont le discernement n'était peut-être pas égal à la vigueur ou à la beauté, enivré par ses succès, crut alors que, si Claude disparaissait, il pourrait, par Messaline, s'emparer de l'Empire. Il offrait déjà à sa maîtresse d'adopter Britannicus. Il lui faisait aussi remarquer, avec plus de sagesse, que les longs aveuglements de Claude étaient suivis parfois de soudaines clairvoyances, aussi périlleuses qu'inopportunes, et qu'il serait prudent de le supprimer sans lui laisser le loisir de secouer sa torpeur. Messaline fit deux parts de ces suggestions. Elle ne voulait pas assassiner Claude pour élever Silius à l'Empire. Le succès pouvait ne pas répondre à leur attente ; et rien ne lui garantissait que son amant, en possession du trône, ne chercherait pas à se débarrasser d'elle. Mais la pensée de l'épouser, légalement et religieusement, tout en restant la femme de Claude, irrita vivement son goût pour tout ce qui était inattendu, scandaleux et révoltant. L'adultère, désormais, lui paraissait fade. Elle voulut avoir deux maris. L'occasion favorable se présenta bientôt : Claude se rendait à Ostie pour un sa-

crifice ; et, en son absence, le mariage fut célébré, dans les formes solennelles, par devant témoins, et sans qu'un seul rite fût négligé. Il y eut consultation des auspices, réception du voile nuptial, sacrifice aux dieux, banquet, nuit de noces.

C'était aller un peu loin. Les citoyens prudents et vertueux se gardèrent bien de marquer leur désapprobation. Mais quelques affranchis de Claude, trop antipathiques à Messaline pour espérer sa faveur si l'Empereur disparaissait, aperçurent dans ce dernier scandale un moyen de la perdre. Narcisse mena l'attaque. A force de promesses et de récompenses, il s'assura l'appui de deux courtisanes qui se partageaient le lit de Claude, et les chargea de la délation. L'Empereur, étonné, un peu incrédule, s'informa. Lorsqu'il apprit que le mariage avait vraiment été célébré, et que le nouvel époux disposait d'un parti puissant, son épouvante fut extrême. Il demanda anxieusement à ses intimes s'il était encore empereur, ou si déjà Silius l'avait remplacé. Quand on lui eut affirmé qu'il disposait encore du pouvoir, il en usa pour souscrire aux ordres de Narcisse. Messaline fut poignardée, et l'affranchi reçut la questure.

Si j'ai rapporté avec quelques détails ces épisodes d'une histoire connue, c'est que, par un lent et nécessaire enchaînement de causes et d'effets, ces longues turpitudes préparaient peu à peu le retour de Sénèque, qui ne se doutait guère, sans doute, que le destin travaillait pour lui. Il fallait que Rome, écœurée, eût enfin soif de vertu, pour qu'un philosophe stoïcien devînt le précepteur d'un prince et le ministre d'un empereur. Une femme allait être l'instrument de ce revirement prodigieux.

Agrippine, fille de Germanicus, et sœur de cette Julia Livilla qu'avait fait assassiner Messaline, était alors âgée de trente-deux ans. Belle, riche, intelligente, hardie, elle appartenait, de race et d'adoption, à la famille des Césars. Au milieu de la corruption universelle, le prestige de Germanicus demeurait intact. Il représentait un de ces grands souvenirs, une de ces nobles consciences, vers lesquelles se tournait, aux heures de scandale et d'abjection, le deuil silencieux de Rome. Née de lui, Agrippine recevait de son origine une sorte de clarté glorieuse. Peu de femmes, cependant, étaient, au même degré qu'elle, indifférentes à la vertu. Mais on la comparait à Messaline, et le

rapprochement la servait. On ne pouvait lui imputer aucun opprobre impardonnable. Sans doute, comme Julia Livilla, elle avait été la maîtresse de son frère, l'Empereur Caligula. Mais l'histoire était ancienne. Au surplus, on pouvait admettre que la jeune femme n'était pas entièrement responsable de l'aventure, et qu'elle s'était simplement soumise à des fantaisies qu'il eût été dangereux de contrarier. Successivement mariée à Cn. Domitius, puis à Passienus Crispus, elle avait eu également pour amant son beau-frère Lepidus, mais les richesses qu'elle avait su amasser au long de ces diverses unions ne permettaient pas de penser qu'elle eût agi seulement par goût du désordre et de la débauche. Ambitieuse, mais ambitieuse avec grandeur, consciente de son génie, et rêvant d'une destinée égale à la majesté de son père et à son propre orgueil, elle n'hésita jamais à faire de son corps l'arme de ses conquêtes, et elle eût accepté avec indifférence l'inceste et la prostitution, s'il y eût fallu recourir pour s'assurer l'Empire. Jamais créature ne fut plus consciente du but vers lequel elle tendait, ni plus disposée à user de tous les moyens, quels qu'ils fussent, s'ils lui permettaient d'y atteindre.

Arrogante, hautaine, dominatrice, elle savait se faire humble, soumise et caressante. Lorsque Claude fut débarrassé de Messaline, elle aperçut aussitôt la partie qu'elle devait jouer.

Autour du prince s'étaient nouées mille intrigues. Chacun des affranchis qui tour à tour lui dictaient leurs lois possédait sa candidate, — celle dont le succès eût décuplé sa fortune. Calliste soutenait Lollia Paullina. Narcisse protégeait Elia Petina. Pallas appuyait Agrippine, qui, déjà mère d'un fils de onze ans, porterait ainsi dans la maison des Césars le prestige d'un descendant de Germanicus. Agrippine avait surtout pour elle son titre de nièce, qui lui permettait d'aller voir son oncle librement et à tout moment. Sur un être aussi faible que l'était Claude, une présence constante assurait une influence décisive. Agrippine y joignit ses caresses : elle savait tous les secrets par lesquels une femme s'asservit un vieillard voluptueux. Claude, qui fléchissait à chaque pas, que ses colères séniles faisaient baver, qui bégayait, et qui, toujours gorgé de nourriture, se soulageait en vomissant, ne devait pas être un amant agréable. Mais Agrippine voulait réussir, et ne s'arrêtait

pas aux détails. Avant même d'être épousée, elle prit sur lui un tel empire qu'elle obtint de lui la main de sa fille, Octavie, pour Domitius, son fils. Octavie était déjà fiancée, et l'on ne pouvait rien reprocher à Silanus, son futur mari, alors préteur. Agrippine le fit accuser d'inceste avec une de ses sœurs, et le jeune et brillant magistrat se vit chassé du Sénat, contraint de renoncer à la préture, déshonoré et privé de sa fiancée, avant même d'avoir su quel crime on lui imputait. Le mariage de Claude et d'Agrippine paraissait également malaisé, la loi romaine tenant pour incestueuse l'union d'un oncle et d'une nièce. Mais la servilité d'un Sénat bien dressé, qui déjà se courbait en tremblant sous la volonté d'une femme implacable, trouva les moyens de tourner la loi. Ce fut au nom de l'intérêt général, et pour le salut même de l'Empire, que les sénateurs décidèrent, gravement, d'*ordonner* à Claude ce mariage auquel il répugnait peut-être, mais auquel, par patriotisme, il devait se résoudre ! Emportés par un enthousiasme sacré, ils affirmèrent même que si Claude, par scrupule religieux, ne se soumettait pas, ils le contraindraient par la force à épouser sa nièce. Une multitude famélique, proférant

les cris pour lesquels on la payait, s'attroupa aussitôt sur les places, en réclamant le mariage avec de grands hurlements. Claude se soumit, se présenta au forum pour recevoir les félicitations que méritait sa conduite hardie, et obtint sans peine du Sénat un décret qui autoriserait désormais les mariages semblables au sien. Après quoi, il épousa Agrippine ; et, à dater de ce jour, il la regarda régner.

Son premier acte de gouvernement fut d'exiger le rappel de Sénèque, auquel elle voulait confier l'éducation de Domitius, et pour qui elle demanda et obtint la préture. L'exil du philosophe avait duré de l'année 41 à l'année 49.

On pourrait, à première vue, s'étonner qu'Agrippine eût songé à lui ; mais un tel choix nous aide au contraire à pénétrer la profondeur du dessein politique qu'elle avait conçu, et l'intuition géniale avec laquelle elle devait le réaliser. Aussi éminente par l'esprit que dénuée de scrupules, elle avait compris que, pour affermir son pouvoir et en assurer la succession à son fils, elle devait rompre, et de façon éclatante, avec les ha-

bitudes de corruption, de délation, de vénalité, d'injustice et de tyrannie qui, depuis la mort d'Auguste, semblaient inséparables de l'institution impériale. Elle n'aimait ni la vertu ni la sagesse pour elles-mêmes : mais il lui parut qu'une révolution, opérée au nom de la sagesse et de la vertu, lui donnerait la domination du monde. Peut-être l'hérédité de Germanicus, et le sentiment du culte secret qu'on lui rendait encore, l'aidèrent-ils à concevoir et à réaliser ses plans. Sénèque avait pour lui la gloire sans tache que lui avaient acquise ses talents d'avocat désintéressé, ses brillantes qualités d'écrivain, sa réputation de philosophe. L'exil ne l'avait pas diminué. L'accusation qui en avait été le prétexte ne paraissait pas fondée. L'eût-elle été, qu'on ne pouvait la considérer comme bien grave. Mais on la tenait pour un simple procédé de délation. Ce bannissement, si dignement supporté en dépit d'une défaillance bien humaine, l'avait finalement grandi. Étranger à tous les scandales du règne, il revenait avec le prestige d'un homme nouveau, en qui brillaient les plus solides vertus de Rome antique. Sa seule présence au palais impérial grouperait autour de lui toutes ces âmes républi-

caines, condamnées jusqu'alors au silence, ou vouées à la persécution. Appuyée sur ce parti intègre, qui deviendrait puissant dès qu'il se sentirait protégé, Agrippine pourrait résister à Narcisse, s'il osait s'opposer à elle et soutenir Britannicus. Elle crut enfin que la gratitude lui enchaînerait Sénèque, et que, par rancune contre Claude, par reconnaissance envers elle, il demeurerait entre ses mains le docile instrument de sa domination. Elle ne se trompa que sur ce point : en acceptant la tâche d'instruire le futur maître de l'Empire, le philosophe se traça son devoir : il travaillerait pour la grandeur et le bonheur de Rome. Le jour où se heurteront les intérêts d'Agrippine et les intérêts de la patrie, il sacrifiera, non par ingratitude, mais par vertu, celle qui l'a sauvé.

VIII

SÉNÈQUE, réintégré au Sénat, et attendant le moment où commencerait, en 50, la préture à laquelle il avait été désigné, semble s'être tenu d'abord à l'écart de toutes les intrigues. Après cette longue absence, il avait à se réacclimater politiquement. En acceptant d'Agrippine une faveur inattendue, il sentait bien qu'elle ne pouvait être gratuite. Mais, avant d'agir, il devait étudier la situation des partis, connaître l'état des ambitions, découvrir les influences diverses qui s'exerçaient autour de Claude, de Domitius, de Britannicus, pénétrer la pensée secrète des affranchis, s'affermir peu à peu et trouver sa voie dans une situation fort incertaine encore, et qui, de toutes parts, lui présentait des pièges cachés. Il avait enfin à récupérer un long arriéré de tendresses

familiales, et à retrouver sa place à son propre foyer.

La joie ne succède pas, sans délai, à huit ans de solitude et de souffrance. Il faut à l'âme, encore douloureuse, et faible devant le bonheur, un temps de repos, de méditation, d'accoutumance. Il est donc très naturel que Sénèque n'ait pas aussitôt essayé d'intervenir dans des machinations qui lui étaient étrangères, et parmi lesquelles il ne pouvait que graduellement insinuer sa volonté. Les premiers événements qui suivirent son retour eurent lieu sans qu'il fût à leur endroit autre chose qu'un spectateur.

Sur l'ordre d'Agrippine, un sénatus-consulte vint supplier Claude de proclamer les fiançailles officielles de Domitius et d'Octavie. La petite princesse était libre : Silanus s'était donné la mort. L'Empereur consentit, sans apercevoir que le fils d'Agrippine, en devenant son gendre, serait l'égal de Britannicus. Il était certainement le seul qui ne comprît rien à ce qui se passait. Rome entière voyait avec quelle sûreté de pensée et d'exécution Agrippine, degré par degré, poussait vers le trône un fils qui lui en assurerait, sinon la possession, du moins le partage. Cette première victoire obtenue, l'Im-

pératrice, sans hâte imprudente, mais avec une précision et une rigueur admirables, s'attacha à résoudre la seconde partie du problème. Si Domitius pouvait maintenant aller de pair avec Britannicus, il était cependant possible qu'un réveil de tendresse paternelle rejetât Claude vers son enfant. Il fallait donc que, devant la loi même, tous les droits fussent désormais égaux, et que l'Empereur eût deux fils. Agrippine eût été imprudente en sollicitant elle-même l'adoption : si engourdi que fût son discernement, Claude n'eût-il pas deviné le calcul ? Elle fit donc agir Pallas, qui, en négociant le mariage de l'oncle et de la nièce, avait associé sa fortune à celle de la triomphatrice. Pour se l'attacher plus sûrement, elle se donna à lui : elle connaissait le prix de sa beauté, et la puissance de ses caresses. Pallas intervint alors, usant de tout son crédit, sous le double aiguillon de l'ambition et de l'amour. Il supplia Claude de songer aux intérêts de l'Empire. Le vieux souverain, comme tous les politiciens fatigués, se soumettait sans résistance au prestige de mots. Très habilement, Pallas invoquait le souvenir et l'exemple d'Auguste. Si celui-ci, bien qu'il eût des petits-enfants, avait cherché à fortifier sa

famille en adoptant les fils de sa femme, si Tibère avait, pour des raisons semblables, adopté Germanicus, Claude ne devait-il pas, comme eux, s'appuyer sur un adolescent qui pourrait partager avec son fils les charges du pouvoir suprême ?... A vrai dire, Domitius n'était que de deux ans l'aîné de Britannicus, mais l'Empereur ne s'arrêta pas à ce détail. Des beaux discours qu'il avait entendus, il ne retint que deux formules : « ... l'intérêt de l'Empire... l'exemple d'Auguste... » ; et il alla réciter au Sénat la leçon qui lui avait été faite. Avec sa soumission coutumière, le Sénat obéit; toujours enthousiaste lorsqu'il pouvait affirmer sa servilité en paraissant agir encore, et Sénèque vota avec ses collègues une adoption à laquelle, moins que tout autre, il eût pu s'opposer. Des actions de grâces furent rendues au souverain. Ne venait-il pas de sauver Rome ? Il dut éprouver une immense fierté lorsqu'il apprit, par les termes mêmes des adulations, tout ce que promettait à l'Empire le génie naissant de son fils adoptif. Domitius passa dans la *gens* Claudia, et reçut le nom de Néron. Agrippine, qui ne se laissait pas oublier, fut décorée du titre suprême : celui d'Augusta. Aussitôt, Britannicus se vit aban-

donné. Ceux qui, jusqu'alors, avaient hésité, comprirent que toute espérance était morte pour lui ; et plus d'un, sans doute, calcula qu'il n'encombrerait pas longtemps le palais d'une présence impuissante, mais importune. Délaissé de tous les courtisans, n'ayant même plus un esclave à ses ordres, il n'avait pour lui que les feintes attentions d'Agrippine, dont personne n'eut la folie d'imiter la sympathie hypocrite. Pendant qu'on laissait le malheureux enfant s'user dans l'oisiveté, la solitude, l'ignorance, l'Augusta attachait officiellement Sénèque à Néron, comme précepteur. Le jeune prince recevait, coup sur coup, des honneurs démesurés. A treize ans, il revêtait la toge virile. Les sénateurs demandèrent qu'il fût désigné consul, et pût prendre possession de sa charge lorsqu'il atteindrait sa vingtième année. Il fut nommé prince de la jeunesse. On lui octroya l'*imperium proconsulare extra urbem*, qui faisait de lui, au même titre que l'Empereur, le commandant en chef de toutes les troupes romaines, hors celles qui campaient sur le territoire même de la capitale. Enfin, pour lui attacher le peuple, Agrippine accorda, en son nom, de fastueuses libéralités à la plèbe et aux soldats, et, dans

les jeux du Cirque qui furent alors célébrés, il parut, revêtu des ornements triomphaux, tandis que Britannicus portait encore la prétexte. L'infortuné osa protester, et saluer Néron du nom de Domitius. Cette imprudence d'un enfant misérable et trop conscient de son sort fut aussitôt exploitée par Agrippine. Claude, instruit par elle, fit bannir ou exécuter tous ceux qu'on pouvait soupçonner de plaindre le prince déchu, auprès duquel l'Impératrice plaça des espions dont elle était sûre. Le triomphe de Néron était désormais consommé : il serait le maître du monde.

C'est cet adolescent, enivré d'une gloire trop précoce, égaré par d'exorbitantes flatteries, que Sénèque devait préparer à la tâche la plus accablante et la plus grandiose. Ce qu'était le maître, nous le savons. Il n'avait rien du stoïcien rigide, durement enfermé dans les formules de l'école. C'était, par-dessus tout, une âme religieuse, une âme charitable. Il avait prononcé sur le sort des esclaves et sur la fraternité qui nous unit à eux, des paroles que tout chrétien eût avouées. Lorsqu'il prit possession de la charge qui lui incombait, il dut nécessairement admettre qu'elle lui était réservée par les décrets de cette Providence à laquelle il

croyait. Si, du fond de l'exil, où il eût pu attendre la mort, il se voyait, par un brusque revirement de fortune, appelé à vivre près du trône, et à former la pensée d'un empereur, n'était-ce pas que la divinité, lassée de tant d'erreurs et de crimes, avait enfin pardonné à Rome et lui préparait une ère de bonheur ? Ce bonheur, comment l'assurer, sinon par l'amour et la pratique du bien ? Autant la tyrannie peut être périlleuse, autant la souveraineté d'un homme peut être bienfaisante, si cet homme n'use de son pouvoir sans limites que pour la prospérité de son pays et la sécurité de tous. Ce rêve magnifique dut alors l'exalter et lui masquer les difficultés de sa tâche. Instruire un empereur qui fût un sage ! Ranimer les plus solides institutions républicaines ! Restaurer l'œuvre d'Auguste ! Éclairer le monde d'une clarté d'amour et de justice !... Quel triomphe pour un philosophe !... Il avait pour armes son talent, sa foi, l'appui d'Agrippine. L'élève était là, prêt à recevoir ses leçons. Il fallait s'emparer de ce cœur, et le modeler. La tâche pouvait être malaisée, mais ne semblait pas impossible.

Le trait essentiel du caractère de Néron me paraît être cette incurable faiblesse de

volonté assez commune chez les êtres dont les caprices, quels qu'ils soient, sont satisfaits aussitôt que ressentis, et qui jamais, en aucune circonstance, n'ont dû faire violence à leurs instincts ou à leurs passions. Tout pouvoir, c'est la quasi-certitude de ne rien vouloir. A celui dont toute velléité s'exécute, que sert-il d'exercer une volonté ? Encore incertain de ce qu'il deviendrait, inconnu de tous et ne se connaissant pas, cet enfant de treize ans, eût-il été doué des meilleures qualités, les eût vues annihilées par l'ivresse de se sentir soudain une manière de dieu, à tout le moins d'idole. Abandonné pendant sa première enfance à l'amitié suspecte d'un barbier et d'un danseur, ayant pour ami un affranchi infâme, Anicetus, le futur assassin d'Agrippine, il avait tout à coup revêtu la pourpre impériale et Rome se prosternait devant lui. Comment eût-il compris que la lâcheté, l'adulation, une longue habitude de l'esclavage, lui attiraient seuls ces hommages délirants, et qu'on n'adorait en lui que le redoutable avenir ? Il ne pouvait pas ne pas prendre au sérieux cette apothéose, et, consciemment ou non, il se sentit supérieur au reste des humains. Ses instincts étaient obscurs encore.

De son aïeul Germanicus, il pouvait avoir hérité le principe des plus nobles vertus ; de sa mère, l'amour des richesses et de la domination, l'absence de scrupule et de sens moral. Les Ahenobarbus, aussi loin qu'on remontât dans le passé, manifestaient la même férocité, poussée parfois jusqu'à la démence. Ils savouraient voluptueusement la joie de faire souffrir physiquement, dans les tortures et le sang répandu. Leurs débauches étaient extravagantes, leurs assassinats innombrables. On se rappelait avec horreur le père de Néron, tuant un affranchi parce qu'il ne buvait pas assez, arrachant un œil à un chevalier, puis s'amusant à écraser un enfant sur la voie Appienne. Il arrive, fort heureusement, que les vices des ancêtres ne se retrouvent pas dans leur descendance, mais on conviendra qu'un tel passé, dont il n'ignorait rien, pouvait à bon droit inquiéter Sénèque.

Sa méthode, insinuante et captieuse, consista surtout à ne jamais heurter de front les désirs de son élève, et à flatter son incommensurable orgueil ; en lui présentant de lui-même, à tout propos, une image de perfection, il espérait faire naître en lui le goût de s'y montrer semblable, sinon par

vertu, du moins par vanité, et pour recueillir l'admiration et les applaudissements. Néron aimait par-dessus tout la gloire, pour ses sourires, pour les rumeurs populaires qu'elle suscite, l'enivrement des louanges bruyantes, des mains frappées, des cris d'extase. Né dans quelque humble condition, il se fût fait acteur. On eût pu lui appliquer les vers de Virgile :

> ...Hunc plausus hiantem
> Per cuneos (geminatus enim, plebisque patrumque),
> Corripuit.

Au reste, il n'était pas dépourvu de certains instincts artistiques. Inhabile au maniement des idées, il appréciait les sons, les formes, les couleurs. Si, pendant les premières années du préceptorat, il marqua quelque attachement à Sénèque et, tout au moins, de la soumission et une sorte d'empressement à lui complaire, c'est certainement à cause des succès oratoires qu'il lui devait. Son maître composait des discours, que l'adolescent répétait, et que le Sénat saluait d'acclamations frénétiques, comme s'il en eût été l'auteur. Artiste de décadence, Néron goûtait vivement ce style chatoyant, ces expressions si ingénieusement calculées

pour l'effet, ces pointes et ces artifices. Sénèque, admirable quand une grande pensée le soutient, et capable de découvrir alors ces traits profonds et purs où chante le génie, usait, pour l'amplification de circonstance, d'une éblouissante technique, faite de procédés, de préciosité, de virtuosité verbale. S'il est excessif de prétendre, avec Renan, que son goût littéraire fut mauvais, et plus insoutenable encore d'affirmer qu'il soit entièrement responsable du dilettantisme pervers de Néron, on peut admettre qu'il lui donna de grandes satisfactions d'amour-propre en lui préparant d'unanimes applaudissements. Faut-il lui reprocher de n'en avoir pas fait un penseur ?... On ne peut demander à un terrain des fruits qu'il est inapte à produire. Néron était poète, musicien, sculpteur. Il n'excella dans aucun art, mais il était bien impossible qu'il y excellât. Il est le type de l'amateur brillamment doué, dont les facultés s'appliquent à tous objets. Le vrai talent exige une spécialisation, dont Néron était incapable. Il ne pouvait se juger médiocre, quand tous admiraient son génie. De bonne foi, il se crut le premier dans tous les domaines où le portait sa fantaisie, et l'on ne peut guère le tenir pour responsa-

ble de son erreur. Il est impossible de nier que sa passion artistique ne fût vive et sincère. Du grand Terpnos, il avait appris les éléments de la musique ; il jouait de la lyre ; il chantait, et le souci qu'il avait de sa voix l'emporta toujours en lui sur le souci de l'Empire ; poète, il se plaisait à collaborer avec d'autres versificateurs, chargés de lier et d'achever ses improvisations. S'il recherchait la société des Grecs et des Orientaux, c'est qu'il les tenait pour seuls capables d'apprécier ses talents. Il n'est pas exagéré d'assurer que la souveraineté lui apparut surtout comme une faveur accordée par les dieux à un artiste sans pair, qui, placé à la tête du monde, l'étonnerait par son génie.

Il l'étonna du moins par la bonne volonté qu'il manifesta dans les premiers temps de son gouvernement. Il parvint du reste au trône dans une atmosphère de sympathie, d'espoir, d'attente heureuse, qui dut imprimer, sur la cire molle de cette âme, les formes charmantes dont on voulait la voir ornée. Ce fut, si j'ose ainsi parler, un phénomène de mimétisme. Néron reçut ses premiers caractères du fond sur lequel il était placé. En lui donnant Sénèque pour précepteur, Agrippine avait obéi à une impulsion

vraiment géniale, ou au plus pénétrant calcul. Il était impossible de ne pas faire bénéficier l'élève des sentiments qu'on éprouvait pour le maître. Pouvait-on croire que le philosophe illustre, que d'autres disciples aimaient religieusement, n'exercerait pas la même influence sur le prince qui vivrait à ses côtés, recevrait ses enseignements quotidiens, et se formerait à la vertu près du plus vertueux des hommes ? L'avenir semblait béni. Auprès de Claude, chaque jour plus débile et plus indifférent, Agrippine exerçait une sorte de régence. Impitoyable, hautaine, terrible à qui l'avait outragée, elle avait du moins rendu à Rome le prestige qui, depuis bien longtemps, lui faisait défaut : celui d'une volonté qui sait ce qu'elle veut, et exécute ses desseins.

Il fallait, pour amener Néron au trône sans avoir à redouter l'aventure hasardeuse, et toujours possible, d'un soulèvement militaire organisé par des partisans de Britannicus, que l'armée prétorienne fût entièrement entre les mains de l'Augusta. Cette troupe d'élite était, en 51, commandée par deux chefs, Crispinus et Geta. Agrippine chercha autour d'elle le général à qui elle

pourrait la confier : ces deux officiers passaient, à tort ou à raison, pour être attachés à la mémoire de Messaline. Le choix qu'elle avait à faire était malaisé. Remettre à un seul homme toute l'autorité prétorienne, c'était s'assurer une arme toute-puissante, si l'homme était fidèle. Sinon, ce pouvait être la révolution ou l'usurpation. En de telles conjonctures, l'Impératrice consulta Sénèque. Elle avait confiance en son jugement, et la question était trop grave pour qu'ils n'en aient pas longuement délibéré. Ce fut finalement Burrus Afranius qu'on élut pour ce poste éminent. Il devenait gouverneur de Rome, chef de la maison militaire du prince, et même préfet de police. Il est aisé, dans cette désignation, de reconnaître la pensée de Sénèque : Burrus était un Romain à l'ancienne mode, comme Thraséas, comme Sénèque lui-même, mais sans cette compréhension des temps nouveaux et cette divination des temps à venir qui font du grand stoïcien une des figures les plus complexes de l'histoire. Burrus était vertueux, brave, fidèle. Il aimait sa patrie d'un inébranlable amour. Rien ne nous permet de penser que son intelligence ait dépassé la médiocrité. C'était un excellent gé-

néral, un soldat pour qui la consigne devenait religion. Il apportait à Agrippine et à Sénèque le prestige de ses exploits, de ses blessures, son honnêteté sans nuances, la force aveugle des troupes qui marchaient derrière lui. Aucune ambition personnelle, aucune initiative, et, semble-t-il, aucune idée. C'était un grand chef : on était assuré de son obéissance.

Rome tout entière vit dans cette désignation un nouveau présage de félicité, et comprit que la face des choses avait changé depuis que la haute conscience d'un philosophe était associée, secrètement encore, mais d'une façon visible, au gouvernement de l'Empire.

Appuyée sur l'autorité morale que lui conférait la présence de Sénèque, sur la force armée que lui assurait la gratitude de Burrus, Agrippine n'hésita plus à étaler aux yeux de tous sa puissance et son ambition. Elle monta au Capitole sur un char suspendu, spectacle inattendu, presque impie, puisqu'un tel honneur n'appartenait qu'aux prêtres et aux images des Dieux. Le peuple étonné en conçut pour elle un respect plus servile. Il s'y mêlait une sorte d'adoration, comme si elle se fût identifiée à ces divini-

tés dont elle usurpait les privilèges. Et cependant, que de prodiges funestes marquèrent cette époque !... Des oiseaux de sinistre augure parurent sur le Capitole, des tremblements de terre ruinèrent des maisons dont les habitants périrent écrasés sous les décombres, une famine imminente provoqua un soulèvement du peuple, qui s'en prit à la personne même de Claude. Par un étrange asservissement de l'âme collective à la personne de l'Impératrice, c'était elle que l'on révérait et que l'on aimait, c'était son impuissant époux que l'on était prêt à haïr !

Enfin, lorsque Néron atteignit sa seizième année, fut célébré le mariage qui, en l'unissant à Octavie, faisait de lui le gendre de l'Empereur. La disgrâce de Britannicus était complète, son isolement presque absolu. On peut se demander comment Sénèque accepta l'indigne et méprisante cruauté avec laquelle on traitait cet enfant. Peut-être, s'il était intervenu en sa faveur, eût-il obtenu quelques adoucissements à un sort qui émouvait de pitié jusqu'aux indifférents ! Comment n'usa-t-il pas de son influence pour obtenir sinon plus de bonté, du moins plus de justice ? Ce fut certainement pour

lui un cas de conscience souvent étudié, et non sans angoisse. Humain et équitable pour les esclaves mêmes, aimant tous les hommes d'un fraternel amour, il ne pouvait, sans commisération et sans horreur, considérer l'état de dénuement et d'avilissement auquel on réduisait cet innocent, fils légitime de l'Empereur. Pourtant, il n'agit pas. Mais, s'il ne nous a pas confié le secret de ses méditations, il n'est pas impossible de le pénétrer. Dès lors, et jusqu'à la fin de son ministère, nous le verrons suivre avec une rigoureuse clairvoyance une même méthode de gouvernement. Elle consiste à admettre, sans discussion, sans réprobation visible, ce qu'il serait plus périlleux de combattre qu'avantageux de blâmer. Protégé d'Agrippine, précepteur de Néron, il ne pouvait souhaiter leur ruine. La paix et la prospérité de Rome étaient son seul souci. Prendre la défense de Britannicus, c'était tout compromettre. Les demi-mesures étaient impossibles. Toute intervention eût été vaine, ou révolutionnaire : inutile dans le premier cas, tragique dans le second. La volonté du destin n'était pas douteuse : insensé qui l'eût traversée !... Les doctrines déterministes de l'école stoïcienne fortifiaient dans

la pensée du philosophe sa résolution de ne pas intervenir dans cette succession des effets et des causes. Ce qui se passait dans son cœur, nous l'ignorerons toujours, et personne, sans doute, n'en reçut l'aveu. Comme homme public, il abandonna Britannicus à la volonté des dieux. Quant à Néron, fidèle à son désir d'attirer sur lui l'admiration et l'amour, il lui fit essayer en public un talent oratoire qui n'était que l'art de bien débiter une leçon parfaitement apprise. Ilion demandait au Sénat une réduction d'impôts : Néron fut chargé de défendre devant l'auguste assemblée la cause de la cité glorieuse. Il répéta, avec des gestes pathétiques et des effets de voix, le plaidoyer qu'avait composé Sénèque. Il rappela ces légendes, immortalisées par Virgile, qui faisaient sortir de Troie les ancêtres de Romulus ; il montra Énée quittant les rives d'Asie Mineure, et abandonnant les douceurs de Carthage pour aborder aux plages d'Ausonie. C'était un fils qui parlait pour une mère accablée de douleur et de gloire !... Le Sénat, enthousiasmé, dans les acclamations et les adulations, vota aussitôt, pour les habitants d'Ilion, l'exemption de toutes les charges publiques. Dans une série d'autres discours, écrits de la

même plume, et récités avec la même chaleur, Néron défendit tour à tour Bologne, Rhodes, Afranée. Le Sénat souscrivait noblement. Rome applaudissait avec délire ce jeune prince si brillant, qui vouait au service de l'infortune les talents que lui avaient prodigués les dieux. Sénèque, silencieux, modeste, ironique peut-être, écoutait ses antithèses chanter sur les lèvres de son disciple. En lui imposant ce rôle chevaleresque, il cherchait à lui faire savourer la douceur des éloges décernés à la bonté d'un maître par la reconnaissance des peuples : il le façonnait pour le bonheur du monde.

IX

Appuyée sur Burrus et Sénèque, bénéficiant dans l'opinion publique de l'estime et de l'admiration qu'ils inspiraient l'un et l'autre, Agrippine atteignit l'apogée de sa puissance. Elle partageait avec Claude l'autorité impériale, et, en fait, l'exerçait seule. A ses côtés, elle présidait à la réception des ambassadeurs. Des monnaies furent frappées, qui portaient leurs deux effigies. Jamais à Rome une femme n'était parvenue à ce degré d'honneurs. Un seul homme demeurait irréductible dans sa haine et osait marquer son hostilité : c'était Narcisse.

On se ferait de lui une image bien fausse si on le croyait semblable à ce traître de mélodrame que nous présentent, dans la tragédie de Racine, les acteurs chargés d'interpréter son rôle. Il n'avait rien de cet

hypocrite à la voix cauteleuse, aux yeux fuyants, qu'une vieille tradition impose à nos comédiens. C'était un scélérat, sans doute, mais de grande envergure, et le seul dont le génie, l'audace, la fierté pussent s'opposer à l'Impératrice. Fort de ses incalculables richesses et de l'amitié de Claude, plus fort encore de la lâcheté de tous, il faisait trembler Agrippine. Elle se résolut à l'attaquer, et, dans l'entreprise mal conduite de canalisation du lac Fucin, elle trouva un prétexte plausible, et l'accusa d'avoir dilapidé les deniers publics. Mais elle n'eut pas en face d'elle un inculpé qui s'épouvante et se défend : elle se heurta à un ennemi hautain, qui accepta le combat et stigmatisa ouvertement l'orgueil et la violence de son accusatrice. Il n'hésita pas à démasquer cette ambition sans bornes que des satisfactions inouïes n'avaient pu apaiser. Bien loin de le châtier, il semble que Claude n'ait même pas essayé de le faire taire. Ce furent des jours tragiques. On vit le vieil empereur, sous l'influence de l'affranchi résolu, se tourner vers Britannicus et témoigner à la fois de sa tendresse et de son repentir. L'heure était décisive. Si Claude ne disparaissait pas, le prince déchu allait retrouver

des partisans, et Agrippine avec son fils allaient être précipités du pouvoir. Sénèque pouvait-il souhaiter une révolution qui livrerait l'Empire à un enfant maladif, sous l'autorité nominale d'un despote impuissant, et sous la tyrannie effective de Narcisse ?... Dans les circonstances présentes, l'intérêt de Rome exigeait que l'Augusta conservât la souveraineté. Soyons donc assurés que, si Sénèque ne collabora point à l'assassinat de Claude, il ne put ignorer qu'il se préparait, et ne condamna pas celle qui, bravant l'horreur d'un tel crime, avait l'audace de l'exécuter.

On profita d'une période pendant laquelle Narcisse, malade, avait dû partir pour les eaux, et l'Empereur fut empoisonné. Racine condense en quelques vers admirables le drame qui se joua dans l'ombre du palais impérial :

Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin.
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse.
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :

Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et, tandis que Burrus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices.
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude, et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.

Le 13 octobre 54, Néron fut présenté par Burrus aux prétoriens, qui l'acclamèrent et le saluèrent du titre d'Imperator. Il leur débita un beau discours, ouvrage de son maître, et, parmi les fêtes éclatantes qui signalèrent son avènement, c'est à peine si l'on prit garde aux deux assassinats ordonnés par Agrippine : celui de Narcisse, et celui du proconsul d'Asie, Julius Silanus, suspect parce qu'il descendait d'Auguste. D'autres vengeances allaient suivre : ce fut Sénèque qui s'y opposa, nous dit Tacite. Retenons cette indication précieuse : dès le début du nouveau règne, le ministre (car Sénèque en exercera toutes les fonctions sans en porter

le titre) marque selon quels principes il entend gouverner : tout pour Rome, rien pour Agrippine. Il défend la souveraineté de celui qu'elle a mis à la tête de l'Empire ; comme les autres sujets de l'Empereur, l'Augusta doit lui être soumise. Que de fastueux honneurs récompensent son abnégation et satisfassent son orgueil, Sénèque l'accepte. Mais si elle essaie d'usurper une souveraineté qu'elle n'a pas le droit d'exercer, elle le trouvera dressé contre elle, avec l'inébranlable appui de Burrus.

Sénèque voulut que l'Empereur exposât devant le Sénat le programme du nouveau gouvernement. Il ne pouvait se féliciter de l'oraison funèbre qu'il avait composée en l'honneur de Claude, et que le jeune souverain avait débitée du haut des rostres. Dans ce discours d'apparat, Claude ressuscitait, paré de toutes les qualités qu'il n'avait pas possédées. On écouta avec attention et curiosité tout d'abord ; puis, lorsqu'on entendit Néron exalter la clairvoyance d'un homme qui, de notoriété publique, avait été le jouet de ses proches et n'avait songé à l'avenir que pour ordonner ses festins, un rire général secoua la foule, malgré la gravité de la cérémonie. La leçon ne fut pas

perdue ; et, devant le Sénat, Néron ne tenta plus cette apologie conventionnelle du malheureux souverain. Il prononça une harangue solide, bien composée, dépourvue de clinquant, riche de sens, par laquelle il s'engageait pour l'avenir, s'enchaînait au bien, sans peut-être s'en apercevoir, et proclamait ce que serait désormais l'Empire.

Il établissait tout d'abord la légitimité de cet *imperium* qui faisait de lui le maître de l'Empire romain. Fort habilement, Sénèque laissait de côté les droits de la naissance ou ceux de l'adoption : car Néron ne possédait rien que ne possédât Britannicus, et nul ne pouvait avoir oublié les intrigues, souvent sanglantes, qui lui avaient peu à peu assuré le pouvoir. Il ne lui cherchait d'autre autorité, d'autre justification, que l'assentiment du Sénat et le vœu de l'armée. Imperator, non par institution divine, ni par transmission héréditaire, il se présentait simplement comme l'élu des deux grandes forces sur lesquelles reposait l'Empire, le pouvoir législatif et le pouvoir militaire. Placé à la tête de la cité par la confiance de tous, c'était pour elle et pour tous qu'il gouvernerait. Avant toute chose, il proclamait que l'indépendance de la justice serait désormais

respectée, et que l'Empereur n'interviendrait jamais dans les décisions des juges. En quelques mots décisifs, il stigmatisait tous les abus du régime aboli, il condamnait la brigue, le trafic d'influences, la vénalité des fonctionnaires. Mais surtout, il établissait une séparation absolue entre le pouvoir du prince et le pouvoir de l'État. Le Sénat recouvrait ses antiques privilèges, le tribunal des consuls aurait seul à connaître de tous les débats intéressant l'Italie ou les provinces ; le souverain gardait pour lui le gouvernement des armées.

C'était, somme toute, une réaction du libéralisme contre la tyrannie impériale, et une solennelle affirmation que l'idéal politique d'Auguste serait celui du nouvel empereur. Sénèque développa les mêmes principes dans son traité *De Clementia*, qui ne parut sans doute que deux ans plus tard, et dans lequel il expose, sous une forme plus dogmatique, les idées dont Néron avait été le porte-parole, et que le Sénat enthousiaste fit graver sur une colonne d'argent, pour que, chaque année, on en fît la lecture publique.

On nous permettra de citer ici quelques lignes de cette œuvre. Ainsi placées au seuil

du règne, elles éclairent d'une vive lumière la pensée de Sénèque, et ces illusions généreuses qui devaient trop tôt s'évanouir. Elles nous montrent aussi quelle action directe le ministre essayait d'exercer sur l'âme de ce disciple devenu son maître, et auquel, passionnément, il s'efforçait de communiquer le culte de la justice, du beau moral, de la fraternité humaine.

Voici d'abord par quelles théories insinuantes, — mais qui songerait à les lui reprocher si elles étaient nécessaires ? — il cherche à se concilier l'attention sympathique du souverain :

— Ce qui m'a déterminé à écrire sur la clémence, ô César, c'est une de tes paroles que je n'ai pu entendre sans admiration, — parole empreinte de noblesse, de naturelle magnanimité, de mansuétude, prononcée sans désir d'ostentation, sans concession à la foule, et qui nous montre ton cœur en lutte avec les devoirs de ta charge. A l'instant de châtier deux bandits, Burrus, ton préfet du prétoire, homme éminent, digne de t'avoir pour maître, te demandait de tracer, selon l'usage, les noms et les motifs de la peine sur l'acte de jugement. Tu remettais sans cesse ; il te pressait. Enfin, il te

présenta la feuille. Tu la saisis, en t'écriant : « Je voudrais ne savoir pas écrire !... »

On saisit là, sur le vif, toute l'habileté de Sénèque, et l'on comprend mieux qu'il ait pu exercer sur Néron une influence parfois puissante : il lui présentait de lui une si magnifique image que le jeune souverain, presque nécessairement, tentait de se modeler sur elle. Ensuite, s'étant assuré l'accès de cette âme puérile et vaniteuse, il s'efforçait, à la suite des flatteries, d'y faire pénétrer ses leçons.

Or, s'il était une pensée que le philosophe dût établir, de tout son pouvoir, dans le cœur de cet enfant qui possédait sur tous les hommes un droit de vie et de mort, n'était-ce pas cette idée que la clémence, la pitié, le pardon sont les premières vertus d'un prince ? Auguste, à l'égard de Cinna, en avait donné l'exemple. Mais, depuis lors, il semblait qu'un seul principe eût régi l'Empire : la vengeance. Et non pas même la vengeance des injures réelles, mais celle des injures soupçonnées, des injures imaginées, des injures possibles. On eût pu croire que le seul fait de penser dût être puni de mort. C'est une pente sur laquelle un despote ne s'arrête plus s'il commence à s'y laisser glisser.

Le premier meurtre devait engendrer tous les autres. Sénèque le savait, lui qui confiait à ses amis son tragique tourment :

— Qu'arrivera-t-il, le jour où le tigre aura senti le goût du sang ?

Comprend-on avec quelle passion, avec quelle angoisse, il voulait l'empêcher d'y goûter ? Avec quelle force il lui montre que la propre sécurité du prince dépend de sa bonté ?

— Plus que tout autre homme, un prince doit être miséricordieux. Son pouvoir n'est un honneur que s'il l'exerce pour le bonheur des hommes... Celui-là seul détient une grandeur durable et solide, que tous reconnaissent pour leur défenseur autant que pour leur maître, dont la vigilance s'exerce chaque jour pour la sauvegarde de chacun et de tous, dont l'apparition ne met pas ses sujets en déroute, comme ferait le bond d'un fauve hors de sa tanière, mais les attire et les rassemble comme la clarté d'un astre bienfaisant. Pour le protéger, ils présenteront leurs cœurs aux poignards des assassins, ils lui feront un chemin de leurs corps s'il ne peut sauver sa vie qu'en cherchant sa route parmi des cadavres ; contre tous les périls, ils dresseront devant lui leur rempart vivant !

Tandis qu'il l'instruisait de ces principes, avant de leur donner une expression publique et officielle, il invitait le Sénat à reprendre possession de ses privilèges passés, en ranimant la loi Cincia qui réprimait la vénalité des avocats ; et, durant qu'il relevait ainsi la dignité de la vieille assemblée, il poursuivait son dessein bien arrêté d'écarter Agrippine du pouvoir. Ce fut à son instigation que Néron, recevant les ambassadeurs d'Orient, s'avança précipitamment au-devant de sa mère, alors qu'elle venait, audacieuse et parée, prendre sa place à ses côtés comme elle le faisait avec Claude... Il s'élança, il l'embrassa avec toutes les marques d'une tendresse profonde, et, doucement, inexorablement, il la repoussa. Sénèque n'avait pas dû obtenir sans peine que Néron osât ce coup de force. Le jeune empereur aimait-il vraiment sa mère ? Il est bien malaisé d'en juger. Idolâtre de soi, il ne devait guère chérir que sa propre personne. Mais il tremblait devant elle, et sa nature subissait fortement le prestige de cette volonté implacable. Loin d'elle, il se ressaisissait. La conscience de son pouvoir, cette sorte de caractère surhumain dont il se sentait revêtu, lui inspiraient des velléités de

révolte, à tout le moins d'affranchissement. Près d'elle, il redevenait enfant. Elle possédait des dons éclatants, dont il éprouvait la supériorité sans pouvoir les analyser : une intelligence admirable, une énergie que rien ne pouvait entamer, un cœur inaccessible à la crainte, et, avec une beauté qui le troubla toujours, cette espèce de magnétisme dominateur qui voue certains êtres au commandement. Si Sénèque et Burrus ne l'avaient pas soutenu, encouragé, dominé, Néron eût joué auprès d'Agrippine le rôle qu'elle avait imposé à Claude. Elle comprit qu'elle s'était donné des maîtres, et conçut contre eux une haine qui, de son point de vue, était parfaitement justifiée. Mais, tandis qu'elle se voyait contrainte de manœuvrer sourdement, par d'occultes intrigues, n'osant pas encore proclamer que le sort de l'Empire l'intéressait moins que sa propre puissance, il semblait que tout conspirât à rendre plus éclatante la gloire du ministre. Des difficultés extérieures lui permirent de montrer la sûreté de son sens politique. Contre Tiridate, qui s'était emparé de l'Arménie, et qui menaçait Rome d'une guerre redoutable, Néron, instruit par lui, dressa une ligue de tous les peuples orientaux, et donna

à Corbulon la direction des opérations. Les Parthes, pris à revers par une rébellion habilement suscitée, durent battre en retraite, et Rome se vit délivrée d'un cauchemar dont elle avait à peine eu le temps de mesurer la gravité.

Que pouvait tenter Agrippine ? Elle eût du moins voulu maintenir sur son fils son autorité privée, gagner du temps, attendre une circonstance heureuse : mais l'Empereur, chaque jour, lui échappait davantage.

Il s'était lié d'une intime amitié avec deux jeunes gens, également beaux, également corrompus, Othon, de famille consulaire, et Senecion, fils d'un affranchi. Les amours contre nature ont toujours attiré, aux époques de décadence et de relâchement moral, les esthètes que leur fortune ou leur puissance ont trop tôt rassasiés de toutes les voluptés licites. Le vice platonicien pouvait s'autoriser des plus nobles précédents. Il était grec... en fallait-il plus pour séduire un artiste ? Il y eut sans doute chez Néron plus de curiosité et de fantaisie que de goût véritable. La preuve en est qu'il ne se montra nullement exclusif dans ses plaisirs, et qu'il s'éprit d'une violente passion pour Acté, une jeune affranchie, peut-être chré-

tienne. Octavie, avec toutes ses vertus, ne lui inspirait que de la répulsion. Craintive, silencieuse, puérile encore, elle n'éveillait pas les désirs de l'Empereur. Il ne chercha pas à se faire violence pour elle, et, lorsqu'il connut Acté, il s'abandonna à la griserie d'un amour dont la jeune femme faisait une adoration. Malgré la majesté de son allure et la puissance de son visage tourmenté, il n'était pas beau. Lourd, gras, avec le cou épais, un front bas couvert de boucles drues, l'œil myope, il ne semblait pas destiné à triompher par ses mérites physiques. Mais quoi ! c'était un demi-dieu, et c'était un artiste ! Acté s'attacha à lui passionnément, et, lorsqu'il mourut, les seules larmes qui tombèrent sur son cadavre furent celles de cette douce et tendre affranchie. Jamais favorite ne fut plus désintéressée ni ne tira un moindre parti d'une situation que toutes les femmes de Rome enviaient. Néron, touché peut-être, s'ingéniait à lui témoigner sa tendresse. Ce fut pour Agrippine une mortelle offense. Elle eût voulu voir son fils soumis à Octavie : par elle, il lui était possible d'exercer encore quelque influence sur lui. Mais Acté lui échappait. Elle se répandit alors en plaintes et en invectives, et, sans relâche, accablant

de reproches et d'injures cet empereur en qui elle ne voulait voir qu'un débiteur et un esclave, elle le détourna d'elle définitivement, et rendit inébranlable cet amour combattu. Néron, pourtant, hésitait. Jamais il n'eut le courage de braver ouvertement les volontés ou les fureurs de sa mère. Il demanda la protection de Sénèque.

On a souvent reproché au philosophe le rôle qu'il consentit à jouer en cette affaire. Il a des excuses. Sénèque, ministre, ne pouvait appliquer les principes absolus de la morale stoïcienne. Dans l'intérêt même de Rome, il devait chercher, non pas l'inaccessible perfection, mais un de ces compromis politiques qui, s'ils ne sont pas le bien, sont au moins un mal atténué. Lui en vouloir de son opportunisme, c'est lui en vouloir d'avoir accepté sa charge. Songe-t-on aux catastrophes qu'il détournait chaque jour ?... Imagine-t-on par hasard qu'il n'ait pas souffert des sacrifices qu'il imposait à son idéal, des lâchetés auxquelles il consentait ?... Pour le bien de son pays et le salut de l'Empire, il fit ce qu'il devait faire ; et, devant un incendie qu'il ne pouvait éviter, il accorda une part au feu. Dans les circonstances où la prière de Néron le plaçait, son devoir était

aisé à déterminer. Obtenir de la faiblesse du prince qu'il renvoyât Acté, ce n'était pas le rendre à Octavie, c'était ouvrir la place à une autre favorite, ambitieuse et habile, qui peut-être exigerait l'assassinat de la jeune Impératrice ou celle de l'Augusta. Puisqu'on ne pouvait exiger de Néron une sagesse et une continence que ne lui permettaient ni son âge, ni sa condition, Acté apparaissait comme la maîtresse idéale. Non seulement elle ne devait pas être éloignée, mais il fallait affermir sa situation. Par gratitude envers ceux qui auraient protégé son amour, elle leur demeurerait soumise, et, peut-être, par elle, pourrait-on exercer sur le souverain une influence heureuse. Tel fut le plan de Sénèque. Pour apaiser et tromper Agrippine, pour ramener aussi le calme au palais, il feignit d'en éloigner Acté. Pour sauver plus exactement encore les apparences, il suscita un amant fictif, — son ami, son disciple, Annæus Serenus. Ce fut celui-ci qui passa désormais pour le protecteur de la jeune femme ; il lui transmettait, comme s'il en eût été l'auteur, les fastueuses libéralités de Néron ; l'Impératrice était jouée.

Agrippine imagina alors que la place était à prendre, et, si nous en devons croire les

historiens anciens, elle songea à un inceste qui, de son fils, eût fait son amant. Mais son orgueil la rendait intolérable, et Pallas, secrètement, appuyait son arrogance et ses revendications éternelles. L'empereur finit par s'en lasser, et, sans doute sur le conseil de Sénèque, il bannit l'affranchi trop puissant. Les événements, alors, se précipitèrent, et le philosophe dut être épouvanté de la tempête qu'il avait déchaînée, et que nulle force humaine ne pouvait apaiser. Agrippine, avec une détermination presque héroïque, joua sa partie jusqu'au bout. Était-elle absolument sincère ? Cherchait-elle seulement à intimider ? Ou déclenchait-elle, à tout hasard, un drame dont elle ne pouvait prévoir l'issue ?... Le fait est qu'elle se jeta brusquement dans le parti de Britannicus, proclama ses droits au trône, et le dressa contre son fils. On sait la suite. Le jeune prince fut empoisonné, et tous les personnages importants de l'Empire, y compris Burrus et Sénèque, reçurent une part de ses dépouilles. Ce n'est pas là, sans doute, une heure fort glorieuse dans la vie d'un sage. Mais un refus n'eût-il pas passé pour une mortelle offense ? Ne risquait-il pas d'être interprété comme un désaveu ?... La question était

grave. Il est aisé de condamner Sénèque. Reste à savoir s'il ne se résigna pas au parti le moins honorable, mais le plus opportun. Il était riche, fastueusement riche, d'une fortune que l'on peut évaluer à un demi-milliard de notre monnaie, avec d'immenses domaines dans le Latium, en Campanie, en Égypte même. S'il accepta des dons odieux, c'est qu'il lui fut sans doute impossible de les refuser.

Avec une merveilleuse lâcheté, tous les amis d'Agrippine se tournèrent aussitôt contre elle. Il se trouva des délateurs pour l'accuser de méditer une révolution en faveur d'un descendant d'Auguste, qu'elle épouserait pour participer au pouvoir. Néron, épouvanté, songea à tuer sa mère. Mais, par prudence, il voulait d'abord bannir Burrus, craignant qu'il ne soutînt l'Augusta. Sénèque eut assez de crédit pour épargner cette disgrâce à son ami, et la mort à Agrippine. Elle dut cependant comparaître, comme une accusée, devant son fils et les deux ministres, et se défendre avec des larmes et des serments.

Elle était sauvée ; mais, pour la première fois, Néron avait admis la pensée de l'assassinat : elle allait s'implanter dans son âme.

X

C'EN était fait désormais du calme trompeur dans lequel l'Empire s'était engourdi : le fauve avait goûté au sang, et sa puissance l'avait enivré. Pourtant, l'œuvre politique accomplie par Sénèque avait rendu à Rome la paix et la sécurité. Par-dessus les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, ces premières années du gouvernement de Néron rejoignaient les plus belles du gouvernement d'Auguste. C'était lui que Sénèque lui avait proposé pour modèle, c'est son idéal qu'il s'était efforcé de restaurer, au nom de l'intérêt général et de la sagesse stoïcienne. Soutenu, au Sénat, par des hommes dignes de la Rome antique, — Pætus Thraseas, Helvidius Priscus, — ne comptant que des amis parmi les chefs d'armées, — ayant confié les provinces à des gouverneurs intè-

gres, — il avait ressuscité l'âge d'or. Par le rétablissement des prérogatives sénatoriales, il était parvenu à concilier le principat et la liberté. Les finances avaient été réformées, toutes les charges allégées, la perception des impôts régularisée et épurée. Les juges prononçaient en toute indépendance. Une magistrature spéciale avait même été créée, pour réprimer les abus d'autorité commis par les maîtres contre leurs esclaves. Jamais la liberté de pensée n'avait bénéficié d'une tolérance aussi complète. Tandis que Tibère et Claude avaient expulsé, en masse, des Juifs, des Égyptiens, des Chrétiens, tous les cultes, s'ils n'étaient pas séditieux dans leur esprit ou dans leurs manifestations, pouvaient désormais être célébrés au grand jour. Par un souci de moralité publique, Sénèque avait fait chasser les pantomimes et les auriges, dont l'insolence et les factions troublaient la paix de la capitale, mais il laissait au peuple ses gladiateurs. Jamais intelligence plus humaine, plus libérale n'avait animé le corps gigantesque de l'Empire. Mais, dans cette œuvre, Néron n'était le plus souvent qu'un majestueux prête-nom. Comment lui laisser l'illusion de la souveraine puissance, et lui ôter la faculté d'en més-

user ? C'était chose impossible. Lorsqu'il eut assassiné Britannicus, banni Pallas, humilié Agrippine, il connut que son pouvoir était sans bornes, et, insensiblement, le ressaisit. Sénèque, Burrus, devaient fatalement lui devenir odieux le jour où il s'apercevrait que c'étaient eux, et non lui, qui régnaient. Cette révolte de son instinct, de son orgueil, puis d'une ivresse de despotisme poussée jusqu'à la démence, c'est le grand drame de la période qui s'ouvre devant nous.

Ce fut d'abord par de scandaleux désordres et une fureur de débauche que Néron affirma son besoin d'indépendance, et se plaça au-dessus des lois. Il est vraisemblable que Sénèque ne chercha pas à le retenir. Peut-être espéra-t-il au contraire que, livré sans retenue à toutes ses fantaisies, l'empereur lui abandonnerait la charge de gouverner, et se bornerait à recueillir les actions de grâces du peuple et du Sénat. On vit Néron, déguisé en esclave et escorté d'une troupe de jeunes fous, parcourir chaque nuit les quartiers populaires, envahir les tavernes, assiéger les bouges des filles publiques, pillant les magasins et rossant les passants. Combien de fois rentra-t-il, à l'aube, portant

sur le visage la marque des coups qu'il avait reçus dans quelque bagarre avec des porte-faix ou des soldats !... La débauche lui était trop facile : il n'était pas une femme, ambitieuse ou riche, qui ne fût prête à recevoir ses baisers et à feindre un amour éperdu. Pour ranimer ses sens déjà usés, il lui fallait le danger réel de l'incognito, les parfums de la plèbe, les caresses des filles faites aux étreintes des esclaves, des matelots, des athlètes. Mais il ne put garder longtemps le secret. Quand on apprit que cette bande de forcenés était conduite par l'Empereur, il eut des imitateurs qui, profitant de la confusion nocturne, se firent passer pour lui, et, comme lui, pillèrent, saccagèrent, cherchant le désordre et les rixes. Ainsi, chaque nuit, certains quartiers de Rome offraient en réduction le tableau d'une ville prise d'assaut, avec tous les excès de la violence victorieuse.

Cependant, Sénèque était parvenu à l'apogée de sa puissance, et le moment approchait où il lui deviendrait impossible de s'y maintenir. Hors quelques envieux, — dont la voix allait bientôt se faire entendre, — il était universellement aimé. Ses richesses

lui permettaient la générosité, à laquelle le portaient son tempérament et ses doctrines. Ses villas d'Albe et de Nomentum, ses jardins de Rome, étaient célèbres par leur beauté et plus encore peut-être par l'hospitalité qu'il y offrait à ses disciples, à ses amis. Un cénacle fidèle l'entourait, écoutant avec ferveur cette sorte de prédication morale, qui constituait le meilleur de son enseignement philosophique : il y avait là ses frères, son neveu Lucain, ses amis Lucilius Junior et Annæus Serenus ; puis, à certaines heures, une foule de visiteurs plutôt que de clients ; et, quand il sortait, un immense cortège se formait autour de lui. Enfin la vieillesse lui avait apporté le plus rare bonheur, et le moins attendu sans doute : l'amour. Il avait épousé en secondes noces une très jeune femme, Pompeia Paulina, qui appartenait à l'une des meilleures familles de Rome. Belle, cultivée, charmante, elle l'aimait comme aime une femme assez intelligente pour comprendre le génie d'un homme, et qui s'attache religieusement aux qualités que le temps n'altère pas. Combien de fois alors entretint-il ses disciples des douceurs de la retraite !... Il ne crut pourtant pas avoir le droit d'en prévenir l'heure, et il s'abandonna au destin.

La première attaque fut lancée par un vieil orateur, nommé Suillius, qui avait été redouté sous Claude, et continuait à étaler une vénalité scandaleuse. Le Sénat ayant manifesté l'intention de restaurer les peines promulguées par la loi Cincia contre les avocats corrompus, Suillius, violent par tempérament, et assez âgé pour ne plus craindre la mort, feignit de voir dans cette mesure une initiative de Sénèque, et donna libre cours à son exécration.

— Pourquoi s'en prend-il à moi ?... disait-il. Par rancune contre Claude, dont j'ai été l'ami, et qui l'a exilé !... Que l'on nous compare donc !... J'ai été questeur de Germanicus, et lui, séducteur de sa fille !... Ne vaut-il pas mieux recevoir un juste salaire de son travail, plutôt que d'aller, comme lui, souiller la couche des princesses ?... Est-ce sa philosophie qui lui a appris à entasser en quatre ans trois cents millions de sesterces ?... Et comment y est-il parvenu ? Par la captation des testaments et l'usure !...

L'excès de sa fureur et sa mauvaise foi desservirent Suillius. On évoqua tous les meurtres qu'avaient causés ses délations, et il irrita Néron en prétendant s'être toujours conformé aux ordres de Claude. Il fut

exilé aux Baléares. Mais cette facile victoire indisposa contre Sénèque. On estima qu'il frappait trop durement un vieillard désarmé ; et, si nul n'ajouta foi aux calomnies de Suillius, il en rejaillit pourtant un peu de boue sur la toge du philosophe. Au reste, un nouvel amour de Néron allait arracher définitivement l'Empereur à son passé, et le précipiter dans ce vertige d'érotisme, de cabotinage et de sang, où vont bientôt s'abîmer toutes ses forces et toutes ses pensées. Devant un tel déchaînement de passion, Sénèque ne nous apparaît plus que comme un spectateur épouvanté, contraint parfois d'accepter d'étranges complicités, mais, peu à peu, essayant de se dérober au courant qui l'entraîne vers le gouffre avec une irrésistible puissance.

Acté, la douce et charmante Acté, n'avait pu réaliser ce prodige: rendre Néron fidèle !... Sur ce point, les conseils de Sénèque ne lui étaient d'aucun profit : il ne semble pas avoir possédé une diplomatie fort subtile en matière d'amour. Plus expert, il eût suggéré à Acté de ne pas satisfaire avec tant d'empressement et de gratitude les désirs qu'elle pouvait éveiller, et de les aiguiser au contraire par l'artifice des caprices et des

refus. Avec sa douceur et son adoration, elle obtint du moins de n'être jamais menacée ni complètement abandonnée, et de garder une petite place dans le cœur où Poppée entrait en conquérante.

Sabina Poppea (tel est son nom latin) était certainement une des créatures les plus séduisantes et les plus dangereuses de Rome. Riche et de noble famille, elle était née d'une femme que l'on proclamait la plus belle de sa génération. Lorsque Poppée atteignit l'adolescence, elle réalisa l'impossible : on dut avouer qu'elle dépassait encore sa mère en beauté. Instruite, sensible aux arts, soutenant avec élégance la conversation des poètes, des politiques ou des philosophes, elle affectait en public une réserve d'attitudes, un effacement, une dignité souriante, une sorte de pudeur voilée, qui maintenaient les adorations à distance et ajoutaient à sa splendeur un charme de virginité. Dans la vie privée, elle passait d'un amour à l'autre avec le cynisme d'une bacchante ; infidèle, cruelle, vénale, elle se donnait par fantaisie, par curiosité, par vice, et plus souvent encore par cupidité, sans qu'aucune débauche pût altérer la pureté de son visage et de son sourire.

Elle fut la maîtresse de Néron parce qu'elle avait décidé de l'être. Mariée, elle commença par divorcer pour épouser ensuite Othon, un des favoris de l'Empereur. Rapprochée ainsi de celui qu'elle voulait conquérir, elle joua le jeu éternel des coquettes, et, sur ce gros enfant bouffi d'orgueil et de candeur, elle jeta, l'une après l'autre, ses flèches empoisonnées ; tantôt feignant un amour qu'elle ne pouvait plus dissimuler, et dont l'involontaire aveu arrachait des larmes à sa fierté ; tantôt passant d'un emportement de joie aux longs accablements du remords ; puis jouant la crainte, le désespoir, le dégoût de soi-même, la volonté de fuir, de mourir peut-être : elle rendit Néron absolument fou. Ce despote était aussi faible de caractère que son père d'adoption ; entre les mains d'une femme experte, et qui savait manier, avec un art consommé, toutes les fourberies, il devint un fantoche.

Les desseins de Poppée n'étaient obscurs que pour lui : aussi ambitieuse qu'Agrippine, aussi dénuée de scrupules, aussi hardie, et recourant aux mêmes armes, elle voulait se faire épouser, — et régner. Un divorce, préparé bien avant le mariage, la

sépara d'Othon, qui fut nommé gouverneur de Lusitanie, et Néron s'enivra de la plus douce illusion : il était aimé, il avait obtenu Poppée d'elle-même, il était heureux ! Pour elle, la situation n'était pas aussi simple. Elle avait à redouter quatre ennemis : Octavie, Agrippine, Acté et Sénèque. Le philosophe et l'affranchie n'avaient pas perdu tout pouvoir. Ils venaient encore d'en fournir la preuve. Agrippine, en effet, dans son désespoir d'être évincée du trône, avait recouru au moyen suprême, déjà envisagé : essayer de devenir la maîtresse de son fils. Elle était belle, d'une beauté ardente, dominatrice, et qui savait se parer de tous les artifices qui excitent le désir. Aucun scrupule ne pouvait retenir Néron si cette fantaisie s'emparait de lui. Publiquement, alors, et avec un cynisme qui étalait leurs tendresses pour que cette publicité même augmentât le plaisir de Néron, elle se mit à lui prodiguer, à table, en litière, des caresses assez hardies pour que ces voluptés incomplètes, mais violentes, lui fissent souhaiter les dernières. Elle atteignit presque son but, et Rome allait assister au formidable inceste, quand, sur les supplications d'Acté, dirigée par Sénèque, Néron, comprenant enfin quel

dégoût et quelle horreur il allait inspirer aux plus complaisants de ses sujets, rompit soudain les entreprises d'Agrippine en se dérobant à sa vue. Ainsi, Acté et Sénèque avaient en somme travaillé pour Poppée !... Mais, s'ils allaient se liguer contre elle en faveur d'Octavie, ne pourraient-ils triompher une fois de plus de ce faible empereur ? Enfin, Agrippine n'était-elle pas capable de reprendre ses tentatives interrompues ? C'était elle que Poppée redoutait par-dessus tout. Contre Acté, elle usa simplement d'une ironie un peu méprisante. Elle donna à Néron l'impression qu'elle ne daignait pas attaquer une créature de vile extraction, ni lui faire l'honneur de la juger redoutable : elle regrettait seulement que l'Empereur s'abaissât jusqu'à tomber dans les bras d'une affranchie ; et par raison, par convenance, elle l'engageait à s'abstenir... C'était exactement ce qu'il fallait dire. Néron eut peur du ridicule, et cessa de voir Acté. La disgrâce de la jeune femme était une défaite pour Sénèque. Depuis longtemps, elle était sa collaboratrice fidèle. Ce qu'il ne pouvait dire à l'Empereur, ces reproches, ces exhortations, ces suggestions, qu'il eût été dangereux d'exprimer, Acté, entre deux étreintes,

s'en faisait l'interprète, à l'heure où le désir dispose l'homme à tout accorder, ou quand une lassitude heureuse lui ôte le pouvoir de refuser. Privé du concours d'Acté, Sénèque sentit qu'un fossé venait de se creuser entre l'Empereur et lui, et il assista à l'ascension de Poppée, redoutable pour Octavie et pour Agrippine, sans pouvoir intervenir pour la première, ni le vouloir pour la seconde. Avec Poppée, un affranchi immonde, Tigellin, entra dans la familiarité de Néron. Un autre affranchi, Anicetus, renoua avec le souverain une amitié qui datait de l'enfance. Ces parasites luxueux, toujours prêts à se prostituer, calomniant, mentant, volant, accentuèrent le goût de Néron pour la crapule et l'infamie. Il vécut désormais dans une atmosphère de corruption sanglante, que dominait l'impassible et émouvante beauté de Poppée. Ce fut elle, ce fut Anicetus, ce fut Tigellin qui, dans d'obscurs conciliabules, commencèrent à méditer la mort d'Agrippine. Dans des scènes incessantes, la favorite reprochait au souverain sa faiblesse et sa lâcheté. Elle lui montrait le Sénat offensé par l'orgueil et l'insolence de l'Augusta, le peuple soulevé contre elle, et l'Empereur, soumis, tremblant, se révoltant dans la solitude, s'humi-

liant sous un seul regard. Comme si Agrippine eût pressenti le danger, elle se mit alors à voyager. Souvent elle quittait Rome pour de longues périodes, allant s'installer à Antium ou à Tusculum. Au début, ces absences libéraient Néron d'une oppression pénible. Mais Poppée, par ses discours, ses gémissements, ses menaces répétées de fuir un amant dont la pusillanimité lui faisait honte, trouvait moyen de le maintenir dans un constant état d'exaspération. Agrippine devenait pour lui un cauchemar tragique, dont il fallait qu'il se délivrât pour retrouver la joie de vivre. Lorsqu'il se fut bien assuré qu'elle faisait obstacle à son bonheur, elle se trouva jugée et condamnée.

Anicetus prépara l'assassinat avec un souci de l'artifice et de la décoration qui suffit à nous montrer ce qu'était cette cour : une bande d'esthètes débauchés, pour lesquels un meurtre devenait une façon de jeu, une trouvaille de machinerie. On construisit donc un vaisseau théâtral, qui devait s'ouvrir en pleine mer. Puis Néron invita Agrippine à le venir voir à Baïes ; et, le festin achevé, après l'avoir passionnément embrassée, il l'embarqua, et s'en revint à sa villa attendre les nouvelles.

Elles ne furent pas ce qu'il espérait. Le mécanisme fonctionna mal. Sans doute, le plafond de la chambre où devait reposer Agrippine s'écroula, et les lingots de plomb qui le couvraient écrasèrent la personne qui les reçut : mais c'était un courtisan et non la souveraine. Ensuite, le vaisseau ne put s'ouvrir. Les matelots essayèrent de le faire chavirer : ils ne réussirent qu'à précipiter à l'eau les passagers. Acerronie, suivante d'Agrippine, dans sa terreur et son désir d'être sauvée, implora du secours en se nommant du nom de sa maîtresse : elle fut aussitôt tuée à coups de crocs et de rames, et Agrippine, sans attirer l'attention, nagea vers le rivage, et revint saine et sauve. Elle envoya un messager annoncer à son fils qu'elle avait échappé à un grand danger, et elle affecta, vis-à-vis de tous, une sécurité qui n'était pas dans son cœur.

Néron attendait donc, et, avec lui, Burrus et Sénèque, qu'il avait mandés cette nuit-là. Connaissaient-ils, l'un ou l'autre, l'embûche tendue par l'Empereur à sa mère ? Aucun indice ne permet de l'affirmer, et l'on a, je crois, le droit de soutenir qu'ils ignoraient tout. Ceux qui avaient conçu ce

projet théâtral les considéraient comme des ennemis : c'étaient Tigellin, Anicetus, Poppée. Par quelle aberration eussent-ils livré leur secret à des hommes suspects par leur vertu même, et contre l'influence desquels ils devaient lutter comme ils avaient lutté contre celle d'Agrippine ? Ils avaient à craindre une dénonciation, une opposition sourde ou déclarée, peut-être une intervention des troupes prétoriennes, dévouées à Burrus. Ne pouvant espérer une complicité, quel intérêt eussent-ils trouvé à se démasquer ?... L'hypothèse est insoutenable. Sénèque, Burrus, s'étaient rendus à la convocation du souverain. Ils en ignoraient l'objet. Tandis que s'écoulait la nuit, ils sentirent, évidemment, qu'une atmosphère de drame pesait sur eux. Néron dissimulait mal son impatience et son angoisse. Peut-être, alors, devinèrent-ils une partie de la vérité. Mais ils comprirent aussi qu'elle leur serait révélée seulement quand serait accompli l'irréparable. On se représente l'Empereur, agité, fébrile, aux aguets, attendant passionnément un messager, et masquant son tourment sous des propos futiles. C'était, nous dit Tacite, une nuit admirable, une de ces nuits chargées d'étoiles et de parfums où flot-

tent, sur le golfe incomparable, des effluves de béatitude et de volupté. Quel crime allait se découvrir ?...

Un coureur parut enfin, haletant, qui, en peu de mots, conta ce qui s'était passé : Agrippine, légèrement blessée, était sauvée, et n'avait couru de danger que ce qu'il fallait pour deviner le complot. Néron, aussitôt, fut écrasé d'épouvante. Il lui sembla que sa mère ressurgissait d'un autre monde, et que, escortée des Furies vengeresses, elle allait venir le châtier. Pour s'attaquer à elle, il avait dû faire violence, non pas à sa tendresse, mais à sa lâcheté. Vaine résolution !... Agrippine était donc plus puissante que la mort même ?... Il se vit perdu, il cria sa détresse, il supplia ses deux conseillers, muets d'horreur :

— Elle va soulever ses esclaves !... Elle va se mettre à la tête des armées !... Elle en appellera au peuple, au Sénat, à Rome entière !... Que se passera-t-il, quand tous sauront le naufrage, la blessure, le dessein de l'Empereur et son échec ?...

Et, égaré, éperdu, il adjurait Burrus et Sénèque :

— Vous, mes amis, mes maîtres, sauvez-moi !... Je m'abandonne à vous !... Ayez

pitié de César !... Dites-moi ce que je dois faire !

Il y eut un long silence.

Du regard, Burrus et Sénèque s'interrogeaient, et, désespérément, demandaient à leur conscience une inspiration qui pût sauver l'Empereur sans les déshonorer. Ils ne prononcèrent pas un blâme, pas un reproche : à quoi bon ? Le temps pressait, les regrets étaient superflus, il fallait agir. Mais que résoudre ?... Les craintes de Néron n'étaient que trop fondées. Ils connaissaient assez Agrippine pour savoir que, fût-ce au prix d'une révolution, elle se vengerait. Le crime devait être achevé : suspendu, différé, il vouait Rome à tous les désastres.

Sénèque fut le premier qui osa parler, et, s'adressant à Burrus :

— Peut-on, demanda-t-il, ordonner le meurtre aux soldats ?

Burrus secoua la tête :

— Ils penseront à Germanicus, et aucun d'entre eux ne frappera sa fille !

Puis, après un nouveau silence, il reprit :

— Anicetus a commencé... Qu'il achève lui-même sa besogne !

Néron accueillit avec joie cette suggestion : il salua Anicetus du titre de Sauveur de

l'Empire, et renvoya avec mépris les deux ministres qui n'avaient pas voulu se faire les complices de son crime.

Quelques heures plus tard, Agrippine fut assassinée.

XI

Sénèque se maintint au pouvoir pendant trois années encore. Sans doute s'imaginait-il que Néron, épouvanté par son propre forfait, ne chercherait plus qu'à l'oublier dans des débauches forcenées, et abandonnerait le gouvernement à ses ministres. Les premiers temps qui suivirent l'assassinat parurent confirmer cet espoir. Malgré les délégations qui vinrent féliciter l'Empereur d'avoir échappé à des périls, — bien imaginaires !... — malgré l'adulation des centurions et des tribuns, les sacrifices institués par les cités campaniennes, les actions de grâces ordonnées par le Sénat, les jeux ajoutés aux fêtes de Minerve, malgré le décret qui rangea au nombre des jours néfastes celui où était née Agrippine, une terreur animale jetait le despote hors de lui. Errant de ville en ville, il était poursuivi par des rêves atro-

ces, durant lesquels il voyait le cadavre de sa mère, dressé contre lui, et agitant sur sa tête le fouet des Érinnyes. De Naples, pour donner le change, il envoya au Sénat un message composé par Sénèque. La cause était mauvaise. Pour la soutenir, le philosophe avait dû recourir aux plus fâcheux procédés du barreau. Il soutenait qu'Agerinus, affranchi et confident d'Agrippine, soudoyé par elle pour assassiner César, avait été surpris à l'instant d'exécuter son forfait : la crainte du châtiment avait ensuite provoqué le suicide d'Agrippine.

Pour la rendre odieuse, il l'accusait de s'être flattée publiquement que les cohortes prétoriennes lui obéiraient, que le Sénat et le peuple se courberaient sous ses ordres. Tous les crimes du règne de Claude lui étaient imputés : la fortune de Rome avait enfin triomphé de ce monstre !...

Il y eut alors, dans les actions et les paroles publiques, une prodigieuse émulation de bassesse et de servilité ; mais les consciences demeuraient hostiles ; et l'indignation muette des meilleurs parmi les Romains retombait moins sur le tyran coupable du meurtre que sur le ministre qui, contraint par la raison d'État, avait tenté de le justifier.

Lorsque Néron rentra dans sa capitale après quelques mois d'absence, il y fut accueilli comme un triomphateur. A partir de ce moment, il s'abandonna, sans aucun frein, à ses passions. Cet assassinat l'avait définitivement affranchi. Émerveillé lui-même d'avoir osé frapper Agrippine, il se sentait désormais de taille à abattre tous les obstacles. Il comprenait vaguement que son forfait l'avait jeté hors de l'humanité : il en concluait qu'il s'était élevé au-dessus d'elle, au rang des dieux. Que pouvaient maintenant sur lui les conseils de Burrus ou ceux de Sénèque?

Depuis longtemps, son rêve était de connaître la gloire des auriges qui font voler leur char sur le sable de la piste, au milieu des hurlements et des acclamations. Pour lui épargner au moins le déshonneur, Sénèque fit construire au bas de la colline vaticane une enceinte fermée. Néron la fit ouvrir, et la canaille de Rome, mêlée aux sénateurs et aux descendants des plus anciennes familles, salua l'Empereur déguisé en cocher. Puis il monta sur la scène du théâtre, et, somptueusement paré, fardé, mièvre et terrible, il y chanta en s'accompagnant sur la lyre. Il joua même une œuvre de sa

composition : *Attis, ou les Bacchantes*. Les vieux Romains gardaient un silence prudent, seul témoignage de réprobation. Mais la cour impériale s'abandonnait au plus délirant enthousiasme, et Néron se considérait, en toute sincérité, comme un poète incomparable, très supérieur à Perse ou à Lucain. Il estima juste qu'on lui décernât, aux jeux quinquennaux, le prix de la poésie et celui de la cithare. Par éclairs, cependant, une appréhension traversait l'Empire. Une comète brilla dans le ciel de Rome : funeste présage, qui annonçait la chute d'un prince. A voix basse, les citoyens superstitieux nommaient déjà le successeur de César : on désignait, presque unanimement, Rubellius Plautus, descendant, par sa mère, de la *gens* Julia. Il fut aussitôt exilé, et Néron méditait une immense hécatombe de suspects, qu'il eût ordonnée sans l'intervention de Sénèque.

— Quelque massacre que tu fasses, lui dit ironiquement son ministre, tu ne tueras jamais ton successeur !...

Néron s'apaisa pour un temps ; mais les crimes, les outrages aux mœurs, les délations, se multiplièrent, la loi de majesté fut remise en vigueur, on vit recommencer l'épouvantable règne de Caligula.

En 62, Burrus mourut, probablement empoisonné sur l'ordre de Néron, qui lui donna comme successeur l'infâme Tigellin. Cette mort brisa Sénèque. Il n'y avait plus de place pour lui dans les conseils de l'Empire, où venait de pénétrer le plus corrompu des favoris de Néron.

Ce fut une lente et tragique agonie, — non pas encore celle d'une existence, mais celle d'une renommée, fondée sur le génie et les plus hautes vertus, et que la calomnie s'efforce de détruire. Privé de son ancienne influence, et gardant pourtant son pouvoir nominal, Sénèque était odieux par sa seule présence ; et, même silencieux, il était un danger. Les affranchis, les comédiens, les délateurs, les éphèbes grecs et les aventuriers d'Orient qui formaient le cénacle de Néron ne pouvaient supporter le voisinage de ce pâle vieillard, si émacié, si dépouillé de substance, qu'il semblait déjà n'appartenir plus à la terre, mais en qui l'on sentait vivre, irréductible, une des âmes les plus lumineuses qu'ait connues l'humanité.

De tout temps, Sénèque avait vécu dans la méditation de la mort. Sa faiblesse physique la lui avait fait envisager souvent, et souhaiter parfois. Du jour où Burrus suc-

comba à un mal inexplicable, il sentit que ses pas foulaient désormais un sol incertain, et que l'espoir du lendemain ne lui était plus permis. Au reste, depuis la mort d'Agrippine, l'assassinat et le bannissement, justifiés par les prétextes les plus futiles, refleurissaient comme sous les règnes précédents. Sénèque voyait tomber autour de lui les sénateurs et les consulaires : il demeurait seul, intangible encore, sur les ruines du vieux monde romain, devant la horde orientale conduite aux bacchanales par un César dément. De toutes parts, la haine rampait vers lui. Les favoris de Néron ramassaient contre le philosophe les attaques de Suillius. Ses richesses, il faut en convenir, étaient, pour la calomnie, une arme terrible. Il était si facile d'opposer à cette prospérité excessive l'idéal de rudesse et d'abstinence que l'on prêtait aux stoïciens !.. Comment la foule eût-elle compris que le sage peut posséder des richesses, s'il n'est pas possédé par elles ?... Dira-t-on que la distinction est subtile ? Elle est de Sénèque ; et c'est par cet argument qu'il se défend dans le *De Vita beata*. A l'heure où l'offensive se fait plus violente contre lui, peut-être sera-t-il opportun de rappeler cette belle page :

— Le philosophe ne se juge pas indigne des faveurs du sort. Il n'aime pas la fortune, il l'accepte. Il ne lui ouvre pas son cœur, mais sa maison. Il ne renonce pas aux biens qu'il possède, il les domine, et exige qu'ils offrent à sa vertu une plus vaste carrière. Or, il n'est pas douteux que le philosophe développera plus largement ses qualités dans la richesse que dans la misère. A l'égard de la pauvreté, il n'existe qu'une vertu : ne pas fléchir, ne pas se laisser abattre. Dans la richesse, il en est mille qui peuvent s'épanouir : la tempérance, la bienfaisance, le discernement, l'économie, la libéralité... Certains biens, sans importance dans l'ensemble, ajoutent quelque chose à ce bonheur constant dont la vertu se pare. La fortune procure au sage cette impression de joie que donne au marin un vent favorable... Le philosophe a le droit d'être riche, si sa fortune n'a été dérobée à personne, si elle n'est pas souillée de sang, si elle a été acquise sans nuire à qui que ce soit... Il en usera pour le bien : il donnera aux hommes vertueux, il donnera après avoir réfléchi mûrement, il donnera pour des raisons nobles et puissantes... Sa bourse sera ouverte, mais non percée : il en sortira bien des choses, il n'en tombera rien !

Cette défense habile était tenue pour un sophisme ; et ce n'est pas diminuer Sénèque que de s'avouer mal convaincu. La vérité est que, délicat et raffiné, il aimait le luxe, un peu plus peut-être qu'il ne convient à un sage. Mais le sage lui-même ne saurait être parfait. Sénèque est un homme, et nous émeut d'autant plus que nous le voyons, comme tous les hommes, comme les meilleurs même d'entre eux, indécis, chancelant, et travaillé de désirs contraires.

En même temps qu'ils s'efforçaient de le montrer cupide, et, par là, traître à ses principes, les délateurs travaillaient à exciter contre lui l'envie et la crainte de Néron. L'Empereur, malade d'orgueil, ne pouvait admettre qu'un particulier possédât une fortune comparable à la sienne. Lorsqu'il entendait murmurer autour de lui que les richesses de Sénèque dépassaient démesurément ce que peut détenir un simple particulier, lorsqu'on lui répétait que les villas du philosophe, ses parcs, ses ameublements, écrasaient de leur splendeur et de leur luxe les propriétés impériales, il étouffait de colère. Et, sournoise, à peine formulée, semant doucement le soupçon qui croîtrait en lui, la calomnie insinuait que tant de tré-

sors amassés, un tel acharnement à en amasser encore, et toutes ces magnificences étalées aux yeux, dissimulaient peut-être des ambitions si hautes que l'on n'osait même les exprimer. Graves ou ridicules, toutes ces imputations faisaient leur office, et, sur l'âme égarée du tyran, elles produisaient les mêmes effets, qu'on accusât Sénèque de songer à l'Empire, ou de prétendre ses vers meilleurs que ceux de son ancien élève. Les arguments dont Poppée avait usé contre Agrippine étaient repris maintenant par Tigellin et sa bande, dans la lutte, désormais déclarée, qu'ils livraient à Sénèque :

— Tu n'es plus un enfant, César !... Tu peux, tu dois agir, et gouverner seul !... Supporteras-tu longtemps ce ministre insolent, qui blâme tous tes plaisirs, qui t'accuse de ne pas savoir conduire un char, qui rit avec mépris lorsque tu chantes ?... Quand donc régneras-tu ?... Guerres extérieures, victoires, réformes civiles, tout ce qui réussit, tout ce qui se fait de glorieux dans Rome est unanimement attribué à Sénèque... Qui donc est Empereur ?... Crois-tu avoir besoin de ses leçons ?... Te soumettras-tu éternellement à cette discipline ?... Tu as d'au-

tres maîtres que lui, plus grands que lui : consulte-les... Ce sont tes aïeux !

Sénèque conservait assez d'amis pour ne rien ignorer de ces intrigues et de ces propos. Au reste, Néron, respectueux et empressé lorsqu'il le voyait encore, ne le convoquait plus au palais. Faible, et redoutant sa faiblesse, il manœuvrait à l'égard de Sénèque comme il avait manœuvré à l'égard d'Agrippine. Il s'éloignait. Le philosophe comprit que son disciple lui avait définitivement échappé, et il voulut renoncer, de lui-même, à un pouvoir qu'il n'avait plus les moyens d'exercer. La fuite seule, et une retraite complète, pouvaient encore le sauver. Il essaya d'obtenir de César l'autorisation de se retirer. Pour le rencontrer, il dut solliciter un entretien, que Néron eut la bonté de lui accorder. Le maître et l'élève prononcèrent alors, avec une identique perfection dans la feinte et le sous-entendu, deux discours qui nous ont été conservés par Tacite, et qui doivent être cités, tant ils nous découvrent d'angoisse et de désespoir patriotique chez Sénèque, de duplicité et d'ironie chez l'Empereur.

Avec une émotion profonde, et une humi-

lité de ton qui cachait mal l'étendue de ses tristesses et de ses désillusions, le vieux ministre exposa sa requête :

— Il y a quatorze ans, César, que je fus placé auprès du berceau de ta future grandeur ; il y en a huit que tu règnes. Pendant ce temps, tu as accumulé sur moi tant d'honneurs et de richesses, qu'il ne manque rien à ma félicité, que d'avoir des bornes. Je citerai de grands exemples, et je les prendrai non dans mon rang, mais dans le tien. Ton trisaïeul permit que M. Agrippa se retirât à Mitylène, et que Mécène, sans quitter Rome, s'y reposât comme dans une lointaine retraite. L'un, compagnon de ses guerres, l'autre, éprouvé à Rome par des travaux de toute espèce, avaient reçu des récompenses, magnifiques sans doute, mais achetées par d'immenses services. Moi, quels titres ai-je apportés à ta munificence, si ce n'est des études nourries, pour ainsi dire, dans l'ombre, et qui empruntent tout leur éclat de ce que je parais avoir dirigé les essais de ta jeunesse ; prix déjà si haut de si faibles talents !... Mais toi, César, tu m'as environné d'un crédit sans bornes, de richesses infinies, au point que souvent je me dis

à moi-même : « Quoi ?... Moi, simple chevalier au fond d'une province, je suis compté parmi les premiers de l'État !... Ma nouveauté s'est fait jour entre tant de noms décorés d'une longue illustration !... Où est cette philosophie si bornée dans ses désirs ? Est-ce elle qui embellit ces jardins, qui promène son faste dans ces maisons de plaisance, qui possède ces vastes domaines, ces inépuisables revenus * ?... » Une seule excuse se présente : j'ai dû ne pas repousser tes bienfaits !...

Mais nous avons tous deux comblé la mesure, toi de ce qu'un prince peut donner à un ami, moi de ce qu'un ami peut recevoir de son prince. D'autres bontés irriteraient l'envie : je sais qu'elle rampe, avec le reste des choses humaines, bien au-dessous de ta grandeur ; mais elle pèse sur moi ; c'est moi qu'il faut soulager !... Soldat épuisé de travaux ou voyageur fatigué de la route, je demanderais un appui ; de même, en ce che-

* Un papyrus du fonds Bouriant, récemment déchiffré par M. Paul Collart, fournit des précisions intéressantes sur les propriétés que Sénèque possédait en Égypte.

min de la vie, où, vieux et succombant aux moindres soins, je ne peux porter plus loin le fardeau de mes richesses, j'implore une main secourable. Ordonne qu'elles soient régies par tes intendants, reçues dans ton domaine impérial ; je ne me réduirai pas ainsi à la pauvreté : je déposerai des biens dont l'éclat m'importune, et tout le temps que me ravit le soin de ces jardins et de ces terres, je le rendrai à mon esprit. La force surabonde en toi, et de longues années ont assuré entre tes mains le gouvernail de l'Empire. Nous, tes vieux amis, nous pouvons maintenant acquitter notre dette par le repos. Cela même doit tourner à ta gloire, que tu aies élevé aux grandeurs des hommes capables de supporter la médiocrité !...

Le discours était habile. Sénèque y proclamait le caractère surhumain de César, avec un accent dans lequel le tyran ne pouvait apercevoir l'ironie que nous y sentons. En lui offrant ces richesses et ces biens territoriaux dont on lui faisait grief, il avait chance d'émouvoir et de satisfaire la cupidité de l'Empereur. Si, enfin, sa présence était devenue insupportable, il allait au-devant des désirs de Néron en sollicitant de

lui une retraite honorable. Elle lui fut pourtant refusée. Les paroles qu'il venait de prononcer constituaient une sorte d'abdication. César se sentit définitivement affranchi, et voulut faire sentir sa puissance. Il n'admettait pas qu'un homme, qui avait vécu près de lui, pût trouver son bonheur dans l'éloignement, et se croire jamais garanti contre toute menace. Il n'accorda pas à Sénèque cette sécurité, et, le disgraciant sans le disgracier, l'écartant du pouvoir sans l'en chasser, le tournant et le retournant entre ses griffes avec un air de badinage et des démonstrations de tendresse, il lui fit sentir qu'il était son esclave, et le resterait, — jusqu'à la mort.

Artistiquement parlant, le discours de Néron vaut mieux que celui de Sénèque ; et l'Empereur n'avait pas tort de reporter sur son vieux maître, dans un exorde railleur, tout le mérite d'une éloquence qui lui permettait une telle riposte :

— Si je réplique, sur-le-champ, à un discours préparé, c'est un premier avantage que je te dois, puisque tu m'as appris à parler également, que le sujet fût prévu ou ne le fût pas. Mon trisaïeul Auguste, après les

grands travaux d'Agrippa et de Mécène, leur permit le repos ; mais l'autorité de son âge mettait cette faveur à l'abri de la censure ; et cependant il ne dépouilla ni l'un ni l'autre des récompenses qu'ils avaient reçues de lui. Ils les avaient méritées par la guerre et les périls : c'est que la jeunesse d'Auguste se passa dans les périls de la guerre. Certes, ton bras et ton épée ne m'auraient pas manqué non plus, si j'avais eu les armes à la main. Mais tu as fait ce que les temps demandaient : tes lumières, tes conseils, tes préceptes, ont formé mon enfance, cultivé ma jeunesse. Les biens dont tu m'as enrichi dureront, impérissables, autant que durera ma vie ; ceux que tu tiens de moi, jardins, trésors, maisons de campagne, sont sujets aux caprices du sort ; et, tout grands qu'ils paraissent, combien d'hommes, fort au-dessous de ton mérite, en ont possédé davantage ! J'ai honte de citer des affranchis qui étalent une tout autre opulence. Je rougis même que, le premier dans mon cœur, tu ne sois pas encore au-dessus de tous par la fortune.

Mais ton âge plein de vigueur suffit toujours et aux travaux et aux jouissances que les travaux procurent. Moi, je fais mes pre-

miers pas dans la carrière du gouvernement. Tu sais combien la pente de la jeunesse est glissante : si elle m'entraîne, sois près de moi pour me retenir ! Soutiens cette raison que tu as ornée ; gouverne ma force avec plus de soin que jamais ! Ce n'est pas ta modération, si tu renonces à tes biens, ni ton amour du repos, si tu quittes ton prince, c'est mon avarice, c'est la crainte supposée de ma cruauté, qui seront sur toutes les bouches : mais, dût la voix publique célébrer ton désintéressement, jamais il ne sera digne d'un sage de sacrifier à sa gloire la réputation d'un ami * !...

En prononçant ces derniers mots, l'Empereur étreignit Sénèque. Il l'embrassait passionnément. Ainsi, « par une nuit brillante d'étoiles dont le calme s'unissait au calme des flots », Néron avait couvert de baisers le visage et le sein de sa mère, avant de la faire monter dans le vaisseau qui devait l'engloutir.

* Tacite, *Ann.*, xiv, 53-56 (trad. Burnouf).

XII

Sénèque, abattu mais non délivré, s'efforça de disparaître peu à peu. Alléguant sa mauvaise santé, qui l'obligeait à changer fréquemment de climat, il séjournait à Rome aussi peu que possible, et allait s'installer pour de longues périodes dans ses propriétés albaines ou campaniennes. Sa femme, ses amis l'escortaient. Il consacrait à l'étude tout le temps que lui laissaient leurs entretiens familiers. Cette dernière période de sa vie est la plus belle et la plus pure. C'en est fini de l'action. Il a fait ce qu'il a pu faire, il a donné à Rome quelques années de bonheur et de paix, il assiste maintenant à l'écroulement de ses rêves. S'il ne peut plus servir sa patrie, peut-il du moins servir l'humanité ?... Seule, cette suprême illusion le soutient. Ce programme

d'une fin d'existence, il l'expose souvent dans ces admirables *Lettres à Lucilius*, immortel monument de sa sagesse, ou dans le *De Otio*, où il feint de répondre à un contradicteur qui lui reproche d'avoir abandonné les affaires publiques.

— Que fais-tu, Sénèque ? Vas-tu déserter ton parti ? Est-ce là ce que prescrivent les stoïciens ? Jusqu'au dernier souffle, disent-ils, nous agirons, nous ne cesserons de travailler au bien public, de secourir les particuliers, d'aider même nos ennemis. L'âge ne nous permet pas la retraite. Cesser de servir avant la mort ?... Mais notre mort même doit être utile !

Et Sénèque répond :

— Nous sommes citoyens de deux États : l'un, sans bornes, renferme les dieux et les hommes ; l'autre, auquel nous appartenons par les hasards de la naissance, c'est Athènes, c'est Carthage, c'est toute république particulière. Certains hommes servent à la fois ces deux patries, la grande et la petite ; d'autres n'en peuvent servir qu'une seule. Cette vaste patrie humaine, nous pouvons la servir dans la retraite ; peut-être même ne pouvons-nous la servir que dans la retraite !... Et si le sage ne se refuse pas à l'ac-

tion, si c'est l'action qui ne veut plus de lui, lui dénieras-tu le droit de demeurer avec lui-même ?... Il cherche la retraite pour être utile à l'humanité entière. Zénon et Chrysippe ont plus agi que s'ils eussent conduit des armées : ils ont promulgué des lois pour le genre humain. Considéreras-tu comme frivole un loisir consacré à former les siècles futurs?

Par-dessus les années fiévreuses et tourmentées du pouvoir, avec tout ce que l'intérêt public exigeait d'opportunisme, de compromissions, d'humiliante diplomatie, le sage, dans le calme de sa solitude, sans regret, sans amertume, renoue les méditations de sa vieillesse aux enthousiasmes de son adolescence. Il a tenté une grande et redoutable expérience : faire régner la vertu. Le vice l'a emporté. Il ne regrette pas cet essai, auquel il a voué les meilleures années de sa vie ; mais, ce qu'il n'a pu faire pour Rome, il essaiera de le réaliser pour les hommes : les *Lettres à Lucilius*, qui occupent une grande partie de son temps, sont le testament de sa sagesse.

Cependant, tandis qu'il s'écartait de Rome à toute occasion, n'y reparaissant que lors-

que des absences trop prolongées menaçaient de paraître des témoignages d'hostilité, la terreur rouge ensanglantait la capitale de l'Empire.

Tigellin, devenu tout-puissant, et débarrassé d'une présence incommode, pouvait, sans crainte et sans retenue, s'asservir Néron. Il comprit qu'il le tiendrait plus aisément s'il suscitait en lui de perpétuelles angoisses, en lui donnant, de temps à autre, la détente de la vengeance et la volupté du sang répandu. Il s'en prit d'abord à deux exilés, Rubellius Plautus, relégué en Asie, et Sylla, qui se croyait à l'abri en Gaule Narbonnaise. Il prétendit que ce nom dictatorial allait servir d'étendard de ralliement pour les peuples occidentaux, et que Plautus, petit-fils de Drusus, pourrait soulever l'Orient. Néron, dans son imagination d'halluciné, vit son trône assailli des deux parts. Sans autre examen, il fit assassiner Sylla, dont on lui rapporta la tête : il voulait être sûr qu'on avait exécuté ses ordres. Quelques jours plus tard, Plautus fut tué à son tour, et sa tête fut de même envoyée à Rome. Néron respira, et le Sénat s'empressa de rendre grâces aux dieux. Alors, il se décida à chasser Octavie, sous prétexte de stéri-

lité, et à épouser Poppée. Mais celle-ci, inquiète de sentir sa rivale vivante, trouva un moyen de la perdre. Le meurtrier d'Agrippine voulut bien proclamer qu'il avait été l'amant de la jeune Impératrice. Octavie, alors, fut exécutée, sur cette accusation insensée. On ne lui fit même pas la grâce d'en finir rapidement. Elle fut étendue sur un lit, étroitement liée, et on lui ouvrit les veines, pour qu'elle se vît mourir. Puis, comme le sang coulait trop lentement, et que les bourreaux s'impatientaient, ils la plongèrent dans un bain bouillant, où elle mourut enfin, suffoquée. Elle avait vingt ans. Sa tête fut expédiée à Rome, et Poppée, Poppée au visage angélique, se réjouit fort en la considérant. Une fois encore, le Sénat remercia les dieux. Deux assassinats, moins révoltants, suivirent ce meurtre ignoble : l'affranchi Doryphore fut empoisonné, parce que, disait-on, il s'était montré défavorable au mariage de Poppée ; et l'illustre Pallas le fut à son tour, parce que son interminable vieillesse immobilisait sans fin des richesses que Néron convoitait.

Un délateur, Romanus, crut alors le moment venu de s'en prendre à Sénèque. Il l'accusa d'entretenir des relations suspectes

avec Calpurnius Pison, tombé en disgrâce. Mais l'imputation était si évidemment mensongère et absurde, que Romanus ne put la soutenir. Sénèque ne fut pas inquiété : l'avertissement, pourtant, était significatif, et il se sentit marqué pour la mort. Il ne fit rien pour fléchir Néron. Bien au contraire !... Celui-ci lui ayant ironiquement appris qu'il se réconciliait avec le sage Thraséas, Sénèque, au lieu d'exalter la mansuétude du prince, osa le féliciter : audacieux témoignage d'une indépendance de pensée qui méritait d'être châtiée.

Il lui restait à vivre deux années encore, pendant lesquelles il reparut, de temps à autre, au palais impérial, puisque, officiellement, aucune de ses fonctions ne lui avait été ôtée, mais voyageant et s'absentant le plus possible, et demandant alors au calme voluptueux des rives campaniennes la sérénité d'esprit qui lui permit de publier les sept livres des *Questions Naturelles* et de composer la plupart des *Lettres à Lucilius*.

Le printemps de l'année 63 fut une des plus douces périodes de sa vie : il le passa à Naples, à Baïes, à Pouzzoles, et ce fut un enchantement. Loin du tumulte de Rome, et de cette étouffante atmosphère de crimes,

de débauches, de folie, il reprend possession de lui-même. Il semble qu'on le voie sourire, et nous respirons avec lui. Ce stoïcien, si rude parfois, daigne alors s'adoucir, et plaisante même avec un humour bien rare chez lui :

— Tout me crie ma vieillesse !... Ma maison a besoin d'être réparée, je m'en plains, et mon fermier me répond : « On fait ce qu'on peut... Mais tout cela est tellement vieux !... » Tellement vieux !... Et j'ai tout vu construire !... Que dois-je penser de moi, si les pierres de mon âge tombent en ruine ?... Mes platanes ont triste mine. Rabougris, noueux, tordus, ils ne font pas honneur au jardinier. « Ah ! c'est qu'ils ne sont plus jeunes !... » me déclare l'homme. Je change vivement de conversation : « Qu'est-ce que ce fantôme exposé à la porte ? Il attend qu'on y installe son cercueil ?... Beau divertissement, de transporter ici les cadavres des voisins !... — Les cadavres ?... s'écrie mon fermier. Comment ! Vous ne reconnaissez pas votre petit camarade Felicio ?... Vous savez bien ? Le fils de Philositus !... C'était votre préféré : vous lui donniez tous vos jouets !... » Mon préféré !... C'est bien possible... Hélas ! il n'a plus de dents, mon préféré !

Ce qui nous montre nettement combien ces séjours à la campagne lui étaient salutaires, et de quelle vague d'air pur ils balayaient tous les tourments de cette âme, ce sont, dans ses lettres, de perpétuelles digressions, des traits pittoresques, de simples indications qu'il donne sur sa vie, sans autre raison que de la décrire et de se la décrire à lui-même, pour la mieux savourer peut-être. Nous le voyons alors, presque dans son intimité, non plus le maître au milieu de ses disciples, mais le patron parmi ses serviteurs, familier, cordial, amusé, et, par-dessus tout, bienfaisant. Sa première femme possédait une folle, — comme on nourrit une guenon ou un perroquet. Sénèque la conserve. Mais voici de quelle ironie il enveloppe sa miséricorde :

— Personnellement, j'ai peu de goût pour ces monstres. Quand je veux rire d'un fou, je n'ai pas à chercher loin : je me regarde.

Il se sentait si heureux, parmi les parfums de cette terre grisante, sous ce ciel où il semble que l'âme se dissolve dans la splendeur, qu'il acceptait avec une bonne humeur admirable les désagréments même qui pouvaient être les plus incommodes à un sage.

— Je t'assure, déclare-t-il à Lucilius, que le silence n'est pas indispensable à la méditation !... Je suis entouré de hurlements. Actuellement, j'habite au-dessus d'un établissement de bains. Représente-toi les bruits qui me fracassent les oreilles. Des athlètes s'entraînent. Ils soulèvent des haltères de plomb, gémissent de fatigue, sifflent, soupirent à perdre haleine. Un baigneur se fait masser. Un joueur de paume commence une partie. Les chanteurs essayent leur voix : ils ne la trouvent belle que dans l'eau chaude. L'épileur appelle les clients à grand renfort de coups de sifflet. Il ne se calme que lorsqu'il a trouvé des aisselles à sarcler, et un patient à faire hurler à sa place... Ajoute les marchands ambulants, les pâtissiers, les charcutiers, les confiseurs, dont chacun a son cri ; et les chariots qui roulent, et le serrurier qui lime, et l'acteur qui répète avec accompagnement de flûte !... Je me moque de tout cela. Le monde entier peut retentir de tous les tumultes, pourvu qu'il n'y en ait pas dans mon cœur et dans mes pensées.

Il revint à Rome pour les mois d'hiver, puis, au printemps de l'année 64, il rega-

gna sa chère et douce Campanie. Il allait de ville en ville avec son ami Cæsionus Maximus, et il eut la joie de suivre à Naples les leçons du philosophe Metronax, tandis que Néron, comme un grand virtuose en tournée, venait offrir aux Parthénopéens une série de représentations. Il est certain que depuis la mort d'Agrippine, l'Empereur n'était plus entièrement responsable de ses actes. Sa démence ne paraît pas avoir été continuelle : mais il passait par des périodes d'aliénation mentale, et elles devinrent plus fréquentes lorsque l'épouvante d'avoir tué sa mère se mit à peupler ses nuits de cauchemars et de fantômes. Il torturait, mais il souffrait. Lui, pour qui comptait si peu la vie humaine, il éprouvait l'horreur et l'angoisse de la mort. Pour y échapper, il se jetait de la joie crapuleuse à l'assassinat, et se maintenait dans un état de délire qui le dérobait du moins à ses pensées. Les applaudissements des Napolitains lui procurèrent la plus vive satisfaction. A Rome, dans son palais, au cours des *Juvenalia*, jamais il n'avait chanté sur un théâtre assez vaste pour qu'une population entière eût le bonheur de l'entendre. Il n'en était pas de même à Naples. De plus, c'était une ville grecque.

S'il réussissait auprès de ces amateurs difficiles, Néron comptait se rendre en Grèce, y remporter de haute lutte les couronnes olympiques, et revenir savourer à Rome une gloire désormais consacrée. Ce projet allait s'exécuter, lorsque, dans une inexplicable saute d'humeur, l'impérial chanteur décida de modifier l'itinéraire de sa tournée, de se rendre tout d'abord à Rome pour y adorer les dieux, et de faire voile ensuite, non plus vers la Grèce, mais vers la mystérieuse et légendaire Égypte, où il lui semblait qu'il se rapprocherait des dieux. Une crise de folie hallucinatoire le fit renoncer à son voyage. Il colora son revirement en alléguant des prétextes déclamatoires, un peu ridicules :

— Il avait vu, disait-il, le désespoir des citoyens... Même pour peu de mois, Rome ne pouvait se passer de sa présence... Il se sacrifiait donc !... Un père se doit à ses enfants !...

Ce père devait bientôt donner à son peuple, avec le concours de Tigellin, un spectacle qui dépassa tout ce qu'on avait déjà vu. Sur l'étang d'Agrippa fut lancé un vaste radeau qui devait servir de salle de festin. Des bâtiments couverts de fleurs, enrichis de statues d'or et d'ornements d'ivoire, traî-

naient sur l'eau ce gigantesque triclinium. Tous les rameurs étaient nus, admirablement beaux, destinés à l'amour. Autour du lac avaient été édifiés des centaines de petits pavillons, ouverts à tous les regards, et pleins de femmes dévêtues, les unes prostituées professionnelles, les autres appartenant aux plus nobles familles. Dans les chants, les danses, les cris, la boisson, sous les yeux de la foule, des couples se possédaient, avec les imaginations les plus délirantes que puisse réaliser la débauche d'une population emportée par la démence sexuelle. Pour achever la fête par un coup d'éclat, Néron choisit, parmi les plus beaux des éphèbes, un nommé Protagoras, auquel il se maria selon toutes les formes religieuses et légales. Ce fut lui qui arbora le voile et les vêtements de l'épousée : Protagoras était le mari. On n'oublia rien, ni les auspices, ni la dot, ni les flambeaux, ni le lit nuptial. Sur un seul point, cet hymen fut différent des autres : la nuit de noces fut publique !

C'est à ce même souverain que, peu d'années auparavant, Sénèque pouvait adresser ces mots :

— Le peuple romain s'engageait dans une voie bien hasardeuse et bien redouta-

ble, à l'époque où l'on ne pouvait savoir encore ce que deviendrait ta nature. Désormais le bonheur rêvé par lui n'est plus menacé : nous savons que tu ne peux plus t'oublier !

Nous n'avons pas à décrire la catastrophe qui succéda à ces saturnales extravagantes : Rome fut incendiée. Ne semble-t-il pas que cette destruction et cette purification par le feu présentent une sorte de caractère symbolique ?... La ruine fut incommensurable. On sait les bruits qui coururent sur le rôle de Néron en cette affaire. Fut-il l'incendiaire ? Ne tira-t-il du désastre que des joies artistiques et des possibilités d'extension indéfinie pour ses propres palais ? La question n'a pas été résolue. Il est certain, en tout cas, que, du point de vue de l'hygiène et de l'édilité publique, la ville nouvelle était très supérieure à l'ancienne. Sa construction fut inaugurée et sanctifiée par un sacrifice aussi démesuré que l'avait été la catastrophe. Des chrétiens, par milliers, furent brûlés, tenaillés, déchiquetés, livrés aux fauves, violés, avec des raffinements diaboliques.

Ni de l'incendie, ni du massacre, Sénèque ne nous dit un seul mot. Il est vraisemblable qu'il se trouvait alors à Rome, et que, quelle que fût sa pitié pour ces misérables,

il jugea plus sage de ne pas leur témoigner une sympathie aussi vaine que périlleuse. Il fit mieux : il demanda à César l'autorisation de partir. Rassasié d'horreurs, écrasé de désespoir devant l'Empire livré aux fantaisies monstrueuses d'un fou, doutant peut-être de l'homme et de la Providence, il ne formait plus qu'un souhait : aller mourir en Grèce, sous le ciel qu'avaient contemplé les yeux de Platon, de Socrate, de Zénon, dans la paix des plus grands souvenirs qui pussent baigner une âme antique.

Néron refusa. Il avait compris à quels sentiments obéissait son vieux maître, et il décida d'en finir. Un affranchi du philosophe, nommé Cleonicus, essaya de l'empoisonner par ordre de l'Empereur. Il n'y parvint pas : Sénèque ne prenait aucun aliment autre que des fruits qu'il cueillait lui-même, et ne buvait que l'eau puisée dans un ruisseau. Il ne redoutait pas la mort. Mais il voulait la choisir, à son heure, et demeurer libre de son dernier soupir.

Il ne devait pas attendre longtemps.

XIII

Nous donnerions de Sénèque une idée incomplète si nous nous bornions à retracer les événements de sa vie publique et privée, et si nous ne citions ses œuvres, comme nous l'avons fait jusqu'ici, que dans la mesure où elles présentent avec son existence un rapport visible et certain. Avant d'évoquer les derniers instants du grand philosophe, au terme de cette période où il montra tant de noblesse d'âme, d'héroïsme et de détachement, peut-être convient-il de nous arrêter un peu, et de rappeler brièvement ce que fut sa doctrine.

Il y eut en lui deux hommes : le philosophe, qui, avec un certain éclectisme, se borne pourtant, dans l'ensemble, à exprimer les préceptes stoïciens ; et le moraliste, que

j'appellerais volontiers un directeur de conscience. Il n'y a pas lieu de parler du poète, dont nous ne possédons que quelques vers insignifiants, ni du dramaturge, dont les tragédies sont tout simplement des amplifications rhétoriques, comparables à tous ces exercices d'école par lesquels s'acquérait la pratique de l'art oratoire.

Si je ne craignais de blasphémer, je dirais que le philosophe même, l'auteur des *Traités*, des *Consolations*, des *Dialogues*, me paraît de second ordre. Le stoïcisme trouve en lui un interprète brillant, assez indépendant, mais nullement créateur. Le Sénèque que j'admire, et qui me semble être une des consciences lumineuses de l'humanité, c'est celui des *Lettres à Lucilius*. Dans ces cent vingt-quatre épîtres, nous trouvons la substance épurée du stoïcisme, et nous l'y trouvons humanisée, si je puis dire, — christianisée, ajouterais-je même. Les *Lettres* furent écrites par lui pendant la dernière période de sa vie. A travers les tempêtes et les déboires, il avait maintenu en lui la pureté de son idéal, aux heures même où il semblait s'en écarter. Le jour où tout l'abandonne, — pouvoir, faveur, sécurité, — il se voue à la sagesse avec la ferveur d'un croyant qui

veut servir ses frères et leur montrer la route où il s'est enfin engagé, « lassé de tant d'erreurs ». Sans ordre dogmatique, sans sécheresse démonstrative, selon l'humeur du jour et les réflexions provoquées par le spectacle de la vie, il s'entretient avec le disciple chéri, il le guide parmi les cas de conscience dont il lui présente la solution, il lui offre son expérience, désabusée des hommes et des choses, mais non découragée du bien, détachée des vanités terrestres, mais indissolublement unie aux vérités éternelles. C'est à travers ses *Lettres*, à travers ses *Lettres* seulement, que je découvre et voudrais montrer son vrai visage.

Résumons cependant les principes généraux du stoïcisme, tels qu'il les expose dans ses *Traités*, tels que, çà et là, nous les retrouvons au passage dans ses épîtres.

Si l'expérience est la cause et l'origine de toute science, il est en nous un principe supérieur, qui la régit, et qui porte le nom de raison. Cette raison, consciente, se connaît, s'approuve, et, par son essence même, cherche à s'affirmer et à se réaliser pleinement. Au reste, c'est là une tendance

commune à tout être. Par le seul fait que je suis et que j'ai conscience de moi, une force me pousse à acquérir ce qui est conforme à ma constitution, et à rejeter ce qui lui est étranger. Puisque nous nous distinguons des bêtes précisément par cette raison, nous serons conduits par elle à rechercher ce qui lui appartient exclusivement, c'est-à-dire à satisfaire des appétits spirituels auxquels l'animal n'est pas soumis. Le but suprême de la raison sera donc la conquête du souverain bien, auquel nous parviendrons par les chemins qu'elle nous trace : la tempérance, la science, le courage, la justice. Le bien auquel nous atteindrons ainsi peut se définir d'un mot : la vertu. Voilà ce qui nous appartient en propre, voilà notre destination, la fin de notre nature, notre tâche éternelle. Le reste, — tout le reste, — nous est commun avec les animaux et ne nous permet pas de nous distinguer d'eux. Être homme, c'est ne réaliser que l'idéal de l'homme, en négligeant tout ce qui n'est pas strictement cet idéal. Affirmons donc l'indifférence, la vanité, l'inexistence même de tout ce qui ne peut nous conduire à notre but spirituel : la vertu. Ainsi, qu'importe la douleur ?... Qu'importent les événements

fortuits ?... Qu'importe à notre raison tout ce qui ne participe pas de son essence ?... Le sage se détachera de tout ce qui n'est pas soumis à sa volonté, de tout ce qui ne sert pas son besoin de vertu. Richesses, charges, affections sont choses extérieures à nous, et dont nous devons nous affranchir. Est-ce à dire que nous soyons contraints de rejeter toute sympathie humaine ? Non pas, mais nous devons l'épurer, et en placer le principe dans ce qui fait la noblesse de l'homme : sa vertu. Également raisonnables, et, si nous sommes instruits, également capables de nous élever au bien, nous sommes tous égaux, et la loi primordiale de la vie doit être la charité universelle.

Dans les *Lettres à Lucilius*, la doctrine de l'école perd sa rigueur dogmatique, à tel point que, bien souvent, sinon le plus souvent, Sénèque demande à Épicure les grandes maximes morales et les thèmes d'inspiration par lesquels il termine chacune de ses épîtres. Il s'en excuse, au reste :

— Encore Épicure !... diras-tu. Toujours le bien d'autrui !... Mais tout ce qui est vrai m'appartient. Je ne me lasserai pas de citer Épicure. Je veux que les hommes habi-

tués à jurer sur parole, à considérer moins le mot que l'auteur, apprennent enfin que ce qui est bon appartient à tous !

Sénèque n'avait rien du stoïcien barbare, qui refuse à l'homme la douceur de pleurer. Élevé par deux femmes exquises, il était aimé, il savait aimer. Agé, il inspira à Pauline un si profond amour qu'elle s'ouvrit les veines pour ne pas lui survivre. Nul homme, enfin, n'eut au même degré que lui le culte de l'amitié. Aussi, fidèle en général aux préceptes de Zénon, comme il les adoucit pourtant, comme il en émousse les angles, et quel accent chrétien il communique à cette âpre philosophie !... Des êtres d'élite, tels qu'étaient Serenus et Lucilius, cherchaient un refuge spirituel, un réconfort, un espoir, loin des bouleversements sociaux et du sanglant délire qui faisait chanceler l'Empire. S'ils eussent connu le christianisme, nul doute qu'ils ne se fussent convertis, et, pour Sénèque, c'eût été, je crois, l'éclatante révélation d'une vérité vers laquelle il aspirait de toute sa puissance. Ils ne le connurent pas. Tant de sectes ridicules ou détestables s'étaient abattues sur Rome !... Ils partagèrent le préjugé commun, et, sans distinguer même les Chré-

tiens des Juifs, ils les ignorèrent et les méprisèrent. Qu'on se rappelle les paroles de Tacite :

— Pour apaiser les rumeurs, Néron fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations, et que le vulgaire appelle chrétiens. Ce nom leur vient de Christus, qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procurateur Pontius Pilatus. Réprimée un instant, cette exécrable superstition débordait à nouveau, non seulement dans la Judée où elle avait sa source, mais dans Rome même, où tout ce que le monde renferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans.

Cette *exécrable superstition* eût pu illuminer l'âme des sages dont nous nous entretenons : ils passèrent près d'elle sans se mêler à elle. Mais ils étaient animés d'ardeurs identiques, ils rêvaient, au delà de cet univers d'iniquité, d'une justice et d'une charité souveraines, ils adoraient un bien idéal qu'ils ne savaient formuler. Cet appétit de spiritualité, de bonté, de vertu, voilà ce que traduisent les lettres dans lesquelles Sénèque essaye d'élever son disciple au point où, sans autre appui que sa méditation, il a su parvenir et s'est arrêté.

Demandons-lui donc, en parcourant les *Lettres*, ce que doit être l'attitude du sage à l'égard de la vie, de la mort, de l'âme, de Dieu.

> Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
> J'inspirerais ici l'amour de la retraite.
> Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
> Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.

Ces vers de La Fontaine nous tracent un idéal de vie que Sénèque ne se lasse pas d'exposer.

— Tu me demandes ce que tu dois éviter par-dessus tout ?... La foule ! Car jamais, — j'avoue ma faiblesse, — je n'en rapporte les mœurs que j'y ai portées. J'avais établi un ordre : il est changé ; chassé un vice : il est de retour. Certains convalescents demeurent si faibles, qu'ils ne peuvent sans danger s'exposer à l'air. Ainsi de nous : nos âmes se remettent d'une longue maladie. Le monde nous est funeste. Sans le savoir, nous en rapportons le goût, l'empreinte, le vernis de quelque vice. Plus la foule est nombreuse, plus le péril est grand.

...Il faut écarter de la foule une âme tendre et chancelante dans le bien. On adhère aisément au parti le plus fort... Un seul

exemple de luxe ou d'avarice est nuisible. Que sera-ce donc, si tout un peuple nous livre un assaut général ? Il faut imiter, ou haïr. Extrémités également fâcheuses, ou d'imiter les méchants, parce qu'ils sont le nombre, ou de les haïr, parce qu'ils ne nous ressemblent pas !

...Retire-toi donc en toi-même, recherche ceux qui te rendront meilleur, recherche ceux que tu rendras meilleurs !...

Cette idée de prosélytisme moral s'associe sans cesse à l'éloge de la solitude. Sénèque ne conçoit pas une méditation égoïste et vaine. Pour lui, le sage, en qui se reflète la divinité, a charge d'âmes sur la terre ; dans la retraite, il travaille au perfectionnement, c'est-à-dire au vrai bonheur de l'humanité.

— Je te prescris d'éviter la foule, de poursuivre et de chérir la retraite, de te borner au témoignage de ta conscience. Mais que devient, dis-tu, la maxime stoïcienne selon laquelle le sage, même mourant, doit agir encore ? — Ce qu'elle devient ?... Me crois-tu donc oisif ?... Si je m'enferme, si j'interdis ma porte à quelques-uns, c'est pour être utile à tous. Aucun de mes jours ne s'écoule sans travail. Une par-

tie même de mes nuits y est consacrée. Je ne m'abandonne pas au sommeil : j'y succombe. Je retiens obstinément sur l'ouvrage ma vue lasse et brisée. J'ai renoncé aux hommes, j'ai renoncé aux affaires, à commencer par les miennes. Je travaille et écris pour la postérité... La route du bonheur, que j'ai connue tard, lassé de tant d'erreurs, je la montre aux autres ; je leur crie : « Fuyez tous les goûts du vulgaire, tous les dons du hasard ! A l'aspect d'un bien fortuit, arrêtez-vous avec crainte. Des présents de la fortune ?... Dites plutôt des pièges !... N'ayez donc pour le corps que les soins prescrits par la santé ; s'il n'est traité durement, il se révolte contre l'esprit. Songez qu'il n'y a en vous rien d'admirable, hors votre âme. Est-elle grande ? rien n'est grand pour elle !

L'exhortation présente parfois un caractère plus personnel : derrière les assertions du philosophe, il est aisé de retrouver l'expérience de l'homme d'État, le souvenir de ses déboires, les raisons extérieures qui ont concouru à l'écarter du monde.

— Le sage s'éloigne de ceux dont la puissance lui nuirait, mais avec la précaution de ne pas paraître s'éloigner. Une partie de

sa sûreté consiste à ne pas montrer sa fuite : fuir, c'est désapprouver.

Mais les attaques qui partent de bas sont souvent aussi redoutables que la vengeance des puissants. Comment les éviter ?

— Se garantir des attaques populaires ? Rien de plus simple. Ne désire pas ce qui peut mettre aux prises deux concurrents. Ne possède pas ce qui peut enrichir un ravisseur. Ne laisse espérer que peu de dépouilles. On verse rarement le sang pour le seul plaisir de le verser : la haine est moins à craindre que la cupidité... Que la philosophie soit notre refuge !... La philosophie est un sacerdoce respecté même de ceux qui ne sont méchants qu'à demi. L'éloquence, et tous les talents faits pour émouvoir le peuple, engendrent des rivalités. Au sein du repos, et toute à son objet, la philosophie n'a pas à redouter le mépris. Jamais la dépravation ne sera assez forte pour lui arracher ce caractère de sainteté.

Encore faut-il que cette sagesse ne soit ni rébarbative, ni hautaine, et qu'elle n'offusque pas les regards par l'étalage insolent de ses vertus. La raideur stoïcienne était antipathique, non seulement au vulgaire, mais même à une élite. Elle s'affirmait

comme une opposition, comme une muette et dédaigneuse désapprobation. Sénèque, sur ce point comme sur tant d'autres, apporte un tempérament aux austérités de la doctrine. Sa vertu n'a rien de provocant. Elle est tout intérieure. Elle se dissimule ou s'adapte. Elle s'accommode à la vie, et se permet de sourire.

— Ne va pas, comme certains philosophes trop désireux de se donner en spectacle, affecter, dans ton extérieur ou dans ton genre de vie, des singularités qui te fassent remarquer. Un habillement sauvage, une chevelure hérissée, une barbe broussailleuse, un grabat sur la terre nue, et cent autres moyens détournés de capter l'attention, voilà précisément ce que tu dois t'interdire ! Le seul titre de philosophe est assez suspect par lui-même, si modestement qu'on le porte. Que sera-ce, si l'on s'oppose à la règle commune ?... C'est par l'intérieur que nous devons nous distinguer de la foule. Par l'extérieur, ressemblons-lui. N'aspirons pas à la contrarier, mais à faire mieux qu'elle. Sans quoi, nous rebuterons ceux que nous voudrions conquérir et corriger ! La philosophie se propose d'unir les hommes par un commerce d'idées, de sympathie, de secours

réciproques : or, la singularité de notre extérieur nous retranche de la vie sociale... Sans doute, nous prenons pour guide la nature ; mais la nature condamne toutes ces tortures volontaires, cette aversion pour la plus simple parure, cet amour de la saleté, cette prédilection pour des aliments dégoûtants... Ne pouvoir supporter les richesses est la marque d'une âme bien faible.

De tous ces préceptes de vie disséminés çà et là dans ses épîtres, Sénèque traça lui-même une sorte de résumé, qu'il proposa un jour à Lucilius :

— Un moyen sûr de tromper l'espérance des méchants est de ne rien posséder qui excite leur cupidité, de ne rien avoir qui nous fasse remarquer : tout ce qui est remarquable risque d'être envié.

...Pour nous dérober à l'envie, ne frappons pas les regards, ne faisons point parade de nos biens, sachons être heureux intérieurement.

...La haine est le fruit des offenses. Nous l'éviterons en n'attaquant personne de propos délibéré. Tant d'hommes se sont ainsi attiré l'exécration, sans même avoir eu d'ennemis !

...La médiocrité de notre fortune, et la douceur de notre caractère, empêcheront

qu'on ne nous craigne : on ne nous redoute pas, si l'on pense pouvoir nous offenser sans danger.

...Que notre accès soit facile et sûr ! Il est triste de se faire redouter, dans sa maison ou au dehors, de ses esclaves ou de ses amis. Ajoute qu'on ne peut inspirer la crainte sans l'éprouver soi-même, ni être redoutable avec sécurité.

...La base de la sécurité est de ne pas commettre d'injustice. L'homme qui ne sait se contenir passe sa vie dans le trouble et l'angoisse. Le malfaiteur rencontre parfois le bonheur : il n'a jamais la certitude de n'être pas découvert !

Chacune de ces lignes peut être tenue pour une confession. C'est son portrait que Sénèque nous trace ici. Il ne serait pas complet si nous n'y ajoutions une sorte de charme enjoué qui, sans doute, n'est pas le caractère habituel d'une âme aussi fière, mais qu'il portait certainement dans ses entretiens amicaux, et qui nous explique la séduction qu'il exerçait. Écoutons-le raconter telle excursion : nous y verrons le sage de plus près, non plus dans son rôle de directeur d'âmes, mais dans sa conduite journa-

lière, s'amusant des événements extérieurs, et ne manquant jamais, quels que fussent ses ennuis ou ses incommodités, d'y appliquer les préceptes de sa philosophie.

— J'ai fait naufrage avant de m'embarquer !... Je ne te raconterai pas comment : tu regarderais mon aventure comme un de ces paradoxes stoïciens qui, vus de près, ne sont ni absolument faux, ni très merveilleux. Bref, mon voyage m'a enseigné combien nous possédons de choses inutiles, puisque nous n'en sentons pas l'absence quand la nécessité nous en prive. Voici deux jours que nous vivons très heureux, Maximus et moi, sans autres esclaves que ce que pouvait contenir une seule voiture, sans autre équipage que nos vêtements. Mon matelas est à terre, et je suis sur mon matelas. De deux habits que j'ai, l'un fait office de draps, l'autre de couverture. Il est impossible de rien retrancher de notre dîner. Il est composé de figues sèches, et surtout... de mes tablettes ! Elles me servent de dessert, quand j'ai du pain, et de pain, quand je n'en ai pas. La voiture qui m'a amené est rustique ; les mules, si maigres qu'on voit bien qu'elles passent toute leur vie sur des routes ; et le muletier n'a pas de chaussures. J'ai peine à

gagner sur moi de laisser croire que cette guimbarde soit à moi ; quand passe un beau cortège, je rougis malgré moi. Ah ! les vertus que je loue n'ont pas encore pris racine dans mon âme !... Qui rougit d'une voiture misérable se glorifiera sottement d'une voiture luxueuse !... Que je suis loin de la perfection ! Je tiens encore à l'opinion des passants !...

Une mésaventure analogue lui arrive dans un autre voyage : il l'accueille avec la même bonne humeur.

— Je suis parvenu, tard dans la nuit, à ma villa albaine, plus fatigué des incommodités de la route que de sa longueur. Je n'y ai rien trouvé de préparé... que moi-même ! Je me suis donc jeté sur mon lit pour me délasser, et attendre patiemment mon cuisinier et mon boulanger. Je me disais, en cette occasion, qu'il n'est rien qu'on ne puisse aisément supporter, et que rien ne doit nous irriter. Mon boulanger n'a pas cuit de pain ?... le portier ou le fermier en auront. Il sera mauvais ?... J'attendrai, et je finirai bien par le trouver délicieux. Laissons la faim venir !... Je mangerai quand j'aurai de bon pain, ou quand le mauvais me semblera exquis !

Mais, il faut bien le dire, ces pages souriantes, ces préceptes en quelque sorte concrets, sont assez rares chez lui. Ses méditations l'entraînent d'ordinaire vers les plus hautes régions de l'esprit, et les problèmes auxquels elles se complaisent sont ceux qui touchent à la nature et aux fonctions de l'âme, à l'inévitable mort, à la divinité partout éparse dans l'univers, et pour ainsi dire mêlée à lui.

— Le sage ne veut pas qu'on prescrive de bornes à sa durée. Toutes les années sont à moi, dit-il. Il n'y a point de siècles fermés pour le génie, il n'est point de temps où ne pénètre la pensée. Lorsqu'arrivera le jour qui doit séparer ce mélange d'humanité et de divinité, je laisserai ce corps où je l'ai trouvé, et je me rendrai chez les dieux : non que j'habite sans eux sur la terre, mais je suis retenu par cette masse pesante et matérielle. Cette vie mortelle n'est que le prélude d'une vie plus haute et plus fortunée. Le sein maternel nous retient pendant neuf mois, et nous façonne pour le monde où nous allons entrer ; de même, tout le temps qui s'écoule de l'enfance à la vieillesse n'est qu'une préparation pour un autre enfantement de la nature. Une autre ori-

gine, un autre ordre de choses nous attend : nous ne pouvons supporter que de loin la splendeur du ciel...

...Notre âme, courbée sous une charge écrasante, voudrait se redresser, retourner vers les lieux qu'elle habitait autrefois. Ce corps est un fardeau, un supplice pour elle, il la gêne, il l'opprime, il la tient dans les fers, si la sagesse ne vient à son secours, ne lui offre, pour respirer, le spectacle de la nature, ne la transporte de la terre au ciel. Ces voyages intellectuels sont les seuls moments de liberté dont elle jouisse ; elle s'échappe un instant de sa prison, et va chercher au ciel de nouvelles forces.

...Si l'âme considère avec mépris le lieu qu'elle habite, si elle s'y trouve à l'étroit, si elle ne craint pas de le quitter, c'est une preuve bien forte qu'elle tire son origine d'un séjour plus élevé.

Ainsi, notre vie, bornée et passagère, n'a pas de valeur par elle-même ; elle n'en a que dans la mesure où elle nous achemine vers la seule vie véritable. Se préparer à la mort, en connaître le vrai visage, en mépriser les fausses apparences, tel doit être le plus grand et le plus constant effort du sage.

C'est ainsi seulement qu'il acquerra la véritable joie :

— Car l'homme heureux n'est pas l'homme qui rit ; c'est celui dont l'âme, pleine d'allégresse et de confiance, est supérieure aux événements. Crois-moi, c'est une chose sérieuse que la joie !... Ce n'est pas avec un front épanoui, avec des yeux souriants, qu'on dédaigne la mort, qu'on ouvre sa porte à la pauvreté, qu'on maintient ses passions sous le joug, qu'on s'endurcit à supporter les douleurs ! Occupé de ces soins pénibles, on ressent une joie infinie, quoiqu'on en témoigne peu. C'est cette sorte de joie que je prétends te communiquer.

Et, pour la faire naître chez son disciple, il lui propose, sans relâche, les pensées qui l'aideront à connaître, à mépriser, à braver la mort.

— Un mal n'est pas grand, quand il est le dernier des maux. La mort s'avance : elle serait redoutable si elle allait se fixer à tes côtés. Mais il faut, ou qu'elle ne vienne pas jusqu'à toi, ou qu'elle passe outre. Il est difficile, dis-tu, d'amener l'âme au mépris de la mort ?... Eh ! ne vois-tu pas quelles futiles raisons la font chaque jour rechercher ? Un amant se pend à la porte de sa

maîtresse, un esclave se jette du haut d'un toit pour échapper aux rigueurs de son maître, un fugitif se perce le sein pour n'être pas ramené dans les fers !... Ce que fait l'excès de la crainte, le courage ne le ferait pas ?... Pourquoi t'être abusé si longtemps ? Pourquoi ne voir que d'aujourd'hui le glaive suspendu sur ta tête ? Je le répète, tu vas à la mort. Tu y vas, du jour même de ta naissance. Telles sont les pensées dont il faut se nourrir, pour attendre paisiblement cette dernière heure, dont la crainte empoisonne toutes les autres...

...Crois-moi, Lucilius, la mort, bien loin d'être à redouter, procure le plus grand des bienfaits. Que les menaces d'un ennemi n'altèrent donc pas ta sécurité !... Ta conscience doit te rassurer. Mais, comme les jugements sont parfois déterminés par des conditions étrangères, en espérant un arrêt équitable, prépare-toi aux pires injustices. N'oublie pas, surtout, d'ôter aux choses leur appareil extérieur, de les voir telles qu'elles sont, et tu trouveras qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précède. Otons le masque aux choses comme aux hommes. Pourquoi me montrer ces glaives, ces feux, cette troupe de bourreaux qui s'agitent autour

de toi ? Écarte, ô mort, ce cortège dont tu t'environnes pour épouvanter les faibles ! Tu n'es que la mort !... Ma servante, mon esclave te bravaient il y a quelques jours. Que signifient ces fouets, ces chevalets, étalés avec ostentation ? et tous ces instruments agencés pour déchiqueter chaque partie, chaque fibre du corps humain ? Laisse là ces vains épouvantails !... Fais taire les gémissements, les cris, les accents plaintifs qu'arrache la torture : ce n'est que douleur. Si je peux la supporter, elle n'est rien ; si non, elle dure peu...

...Persuadé que je touche au moment de l'épreuve, et que le jour approche qui va juger de tous mes jours, je m'étudie, je me tiens ce langage : « Jusqu'ici, tes paroles, tes actions n'ont rien prouvé. Ce ne sont pas là de sûrs interprètes de l'âme. La mort seule peut t'éclairer sur tes progrès. Dispose-toi donc pour cet instant où, sans fard, et le masque bas, tu prononceras, toi-même, si le courage était dans ton cœur ou sur tes lèvres, si tant d'injures lancées à la fortune n'étaient dans ta bouche que le rôle d'un comédien. Ne t'en rapporte pas à l'estime des hommes : accordée au vice comme à la vertu, elle ne signifie rien. La mort, la

mort seule, voilà ton vrai juge. Acceptes-tu cet appel ? Ne crains-tu pas le témoignage de la mort ?...

...En apprenant la mort, on désapprend l'esclavage. On se met à l'abri du pouvoir des tyrans. Qu'importent les prisons, les chaînes, les geôliers ? Une porte nous demeure ouverte. La seule chose qui nous lie, c'est l'amour de la vie. Sans la détruire, sachons en modérer le poids. Ainsi, dans le besoin, nul obstacle n'arrêtera notre courage. Ce qu'il faut faire tôt ou tard, nous saurons le faire sur-le-champ.

...L'heure fatale ne me causera pas d'effroi ; j'y suis tout préparé : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Sans doute, il serait beau de ne pas craindre la mort, dans un temps où l'on trouverait de l'agrément à vivre. Quel mérite y a-t-il à sortir, quand on vous chasse ?... Il y en a pourtant. On me chasse, mais je m'en vais de bon gré. Ou plutôt, on ne me chasse pas, on ne chasse pas le sage. Être chassé, c'est partir malgré soi, et le sage ne fait rien malgré lui. Il se dérobe à la nécessité, parce qu'il veut ce qu'elle le forcerait de faire.

...Il est difficile d'établir une règle générale, et de statuer s'il faut prévenir ou atten-

dre la mort dont on est menacé par une violence étrangère. On peut alléguer bien des raisons pour ou contre. Si l'une des deux morts est douloureuse, et l'autre simple et douce, pourquoi ne pas se décider pour la dernière ?... Je choisis le navire sur lequel je veux m'embarquer, la maison que je veux habiter ; je choisirai de même la mort qui me fera sortir de la vie. D'ailleurs, si la vie la plus longue n'est pas toujours la meilleure, la mort la plus longue est toujours la plus fâcheuse. C'est surtout dans la façon de mourir que nous devons suivre notre fantaisie. Chacun doit compte aux autres de sa vie ; mais, pour la mort, il n'en doit compte qu'à lui-même. La meilleure est celle qui lui plaît davantage. Certains hommes prétendent qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, et que c'est un crime que de se tuer : ils ne voient pas que parler ainsi, c'est ôter au sage tout moyen d'être libre !

...Je songe, en t'écrivant, que la mort peut m'appeler au milieu de cette lettre... Comme elle voudra !... Je suis prêt... Avant la vieillesse, je pensais à bien vivre : je ne pense aujourd'hui qu'à bien mourir. Il est plus important de se préparer à la mort qu'à la vie.

Sous quelle forme Sénèque se représente-t-il la renaissance de l'être dans la mort, et cette existence éternelle à laquelle il semble croire si profondément ?... Ni ses traités, ni ses lettres, ne nous donnent une réponse explicite. Parvenu à ce point, il s'arrête, comme au seuil d'un mystère qu'il ne peut pénétrer. Le christianisme lui eût fourni, vraie ou fausse, une solution du problème : il ne l'a pas connue. Mais sa conception de la divinité est essentiellement panthéiste ; l'âme humaine lui apparaît comme une sorte d'émanation du divin, incarnée pour peu de temps dans une forme humaine. Il est donc très vraisemblable que la survie de l'âme est pour lui un retour de cette puissance spirituelle dans le foyer éternel d'où elle s'est un instant détachée. C'est là la thèse qui s'accorde le plus exactement à l'idée qu'il se fait de la divinité. Idée, par bien des points, toute voisine de la nôtre, puisque le Concile de Trente cite le grand stoïcien, puisque saint Jérôme le met au nombre des écrivains ecclésiastiques et l'appelle *notre* Sénèque, puisque Lactance reconnaît qu'il parle de Dieu en chrétien :

— Quel fidèle, connaissant Dieu, pourrait en parler avec plus de vérité que ce

sage, étranger à la religion véritable ?... Que de fois il s'est exprimé sur Dieu en termes semblables aux nôtres !...

Remarquons en effet, que, s'opposant aux rites de la religion d'État, Sénèque n'exige, à l'égard de la divinité, qu'un culte moral et purement intérieur :

— Empêchez les hommes de rendre aux dieux des devoirs de courtisans, et de se presser le matin à la porte des temples : il suffit, pour honorer Dieu, de le connaître... Le culte par excellence est de croire en Dieu, ensuite de proclamer la majesté, et surtout la bonté divines ; de savoir que la divinité régit le monde, gouverne l'univers comme son domaine propre, veille à la conservation du genre humain, et s'intéresse parfois aux individus.

...Rien n'est fermé à Dieu : il vit dans nos âmes, il est présent dans nos pensées.

...En vain élèverons-nous nos mains vers le ciel ; en vain obtiendrons-nous du gardien des autels qu'il nous approche de l'oreille du simulacre pour être mieux entendus : ce dieu que nous implorons est près de nous, il est avec nous, il est en nous. Un dieu, un indéfinissable dieu, réside dans le cœur de l'homme vertueux. Entrez-vous dans

un bois sacré ? L'aspect antique de ses arbres pressés, leurs branches entrelacées, l'épaisseur de ces rameaux qui, en se confondant, nous dérobent le ciel, la hauteur de la forêt et sa solitude, l'effroi qu'inspire cette ombre dense et profonde, tout nous persuade de l'existence d'une divinité. Il en est de même de ces grottes qui, rongeant le roc, laissent la montagne comme suspendue dans l'espace, et dont la nature, sans le secours des hommes, a creusé l'immensité. Notre cœur, à leur aspect, se sent frappé d'un sentiment religieux. Nous vénérons les sources des grands fleuves. Que des eaux, à leur sortie de terre, s'élancent avec une soudaine violence, nous leur dressons des autels. Les sources thermales sont honorées d'un culte. Certains étangs ont été consacrés pour la profondeur démesurée de leurs abîmes, ou pour leurs ténèbres impénétrables. Un homme que les périls ne peuvent ébranler, que les passions ne souillent pas, que l'adversité n'empêche pas d'être heureux, qui demeure calme au milieu des tempêtes, qui s'élève au-dessus des humains et marche de pair avec les dieux, n'attirera-t-il pas vos hommages ? Ne direz-vous pas : « Il est impossible que le principe de tant de grandeur et de tant

de vertus soit semblable au misérable corps qu'il anime » ? Une pareille élévation ne peut provenir que d'en haut. La puissance divine est seule capable de former et de soutenir un esprit si noble, si maître de lui, qui se rit des objets de nos craintes et de nos désirs.

...L'homme vertueux s'égale à la divinité Il tend vers les cieux d'où il se souvient d'être descendu... Cet univers dans lequel nous sommes contenus ne fait qu'un avec Dieu, dont nous sommes les compagnons et les membres. Notre âme est assez vaste pour le contenir ; son essor pourrait l'élever au ciel, si les vices ne la ramenaient vers la terre. A cette âme, nous devons donner l'empire universel ; nous devons la mettre en possession de la nature, comme d'un bien qui lui appartient. Que l'Orient et l'Occident soient ses seules limites ; que, semblable aux dieux, elle possède tout. Que, de sa hauteur, elle méprise les riches et leurs richesses... Cette âme divine, prête à sortir de l'homme, s'embarrasse peu de ce que deviendra son enveloppe : la nature a pourvu à ce que nul homme ne fût privé de sépulture ; le temps ensevelira celui à qui la barbarie a refusé un tombeau.

Insistons sur ce fait que la religion, telle que la conçoit Sénèque, est, par-dessus tout, une morale, et prescrit à l'homme une règle de vie. Il semble que parfois il ait eu le pressentiment d'une survivance plus précise que la simple réabsorption de l'âme individuelle au sein de l'âme universelle, et qu'il ait entrevu l'idée chrétienne de récompense, presque inséparable de toute prescription morale. Il a, en tout cas, connu et pratiqué l'examen de conscience journalier, et il le recommande à ses disciples en leur proposant l'exemple de Sextius, qu'il s'appliquait lui-même à suivre étroitement :

— Sa journée terminée, Sextius, avant de se livrer au repos de la nuit, interrogeait son âme : « De quel défaut t'es-tu aujourd'hui guérie ? Quelle passion as-tu combattue ? En quoi es-tu devenue meilleure ? » Quoi de plus beau que de repasser ainsi toute sa journée ? Quel sommeil que celui qui succède à cette revue de soi-même ! Qu'il est calme, profond et libre, lorsque l'âme a reçu ce qui lui revient d'éloge ou de blâme, et que, soumise à sa propre surveillance, à sa propre censure, elle informe secrètement contre elle-même ! Ainsi fais-je, et, remplissant envers moi la fonction d'un

juge, je me cite à mon tribunal. Quand on a emporté la lumière de ma chambre, que ma femme, par égard pour ma coutume, a fait silence, je commence une enquête sur toute ma journée, je reviens sur toutes mes actions, sur toutes mes paroles. Pourquoi craindrais-je d'envisager une seule de mes fautes, quand je puis me dire : « Prends garde de recommencer !... Pour aujourd'hui, je te pardonne*. »

Si ces pratiques de méditation quotidienne, d'examen intérieur, de jugement de soi, si cette perpétuelle confrontation des actions humaines et de l'idéal qui doit les régir, sont d'inspiration vraiment chrétienne, n'en peut-on dire autant du sentiment de charité que Sénèque témoigne à tous ses compagnons d'existence, aux esclaves même !... et des termes si profonds et si recueillis dans lesquels il parle de l'amitié ?

— Cet homme que tu nommes ton esclave, oublies-tu qu'il est formé des mêmes éléments que toi, qu'il voit le même ciel, respire le même air, vit et meurt comme toi ?... Sois doux, sois affable avec lui. Admets-le

* *De Ira*, III, 36 (trad. Martha).

à ta conversation, à tes secrets, à ta table... Les maîtres sont-ils plus difficiles que Dieu, qui se contente de respect et d'amour ?

...Homme éloquent, soulage les angoisses de ces mourants ! Regarde cette foule qui tend les bras vers toi : dans leur affliction, dans leur désespoir, ils implorent ton assistance. Tu es leur unique espoir, toi seul es leur appui. Ils roulent aux abîmes : tu les en peux tirer. Ils errent, dispersés : montre-leur le flambeau de la vérité !

...Cet univers que tu contemples, qui comprend le ciel et la terre, est un tout, un vaste corps dont nous sommes les membres. La nature, en nous formant des mêmes principes et pour une même fin, nous a rendus frères. Ayons donc toujours dans le cœur et sur les lèvres le vers de Térence : homme je suis, rien d'humain ne m'est étranger !

...J'ai confiance dans l'amitié qui nous unit : cette amitié que ni l'espérance, ni la crainte, ni l'intérêt ne peuvent déraciner ; cette amitié avec laquelle on meurt, et pour laquelle on consent à mourir.

...Bien que le sage se suffise, il veut un ami, ne fût-ce que pour cultiver l'amitié, et ne pas laisser en friche une si belle vertu. Il ne cherche pas quelqu'un qui l'assiste dans la

maladie, qui le secoure dans les fers ou dans la pauvreté, mais quelqu'un à consoler, à défendre... Quel est mon but en prenant un ami ?... C'est d'avoir qui accompagner en exil, qui sauver aux dépens de mes jours, et pour qui mourir !

Personne, hors Montaigne peut-être, n'a trouvé, pour parler de l'amitié, des accents aussi profonds : arrêtons-nous sur cette pensée, dans laquelle Sénèque unit le sentiment de sa mort prochaine à celui de la durée de son œuvre et de la gloire qui en rejaillira sur ceux qu'il a aimés et à qui il l'a dédiée :

— J'ai quelques droits sur les races futures : je puis sauver quelques noms avec le mien, et partager avec un ami mon immortalité !...

Tel était l'homme que la haine d'un tyran condamnait à l'exil sans retour.

XIV

Cette année 64 vit se multiplier les troubles sociaux, les incertitudes des combats, les menaces, les prodiges. Il semblait que le règne de Néron se déroulât en suscitant autour de lui une tempête d'épouvantes incessamment accrues. L'Empire parvenait au dernier terme de la dissolution. Sa masse gigantesque, victorieuse et maîtresse du monde, était abandonnée à l'anarchie. Nulle autorité, pas d'ordre, une complète absence de principes moraux. Cette société frénétique, habituée à ne respirer que catastrophes, vivait sous une constante appréhension de mort. Rien n'appartenait plus à personne. Existence, virginité, fortune, tout, dans un instant, pouvait être ravi. Dans la boue, dans le sang, dans les ruines et les incendies, des esclaves ou des

misérables ramassaient des richesses. L'Empereur vivait son rêve surhumain, avec de tragiques défaillances qui le livraient, hurlant, aux fantômes de ses victimes, puis des réveils empourprés où César-Citharède éprouvait à nouveau sa toute-puissance par le fer, les supplices, le poison. Dans les masses populaires, le plus souvent passives, et satisfaites si le gouvernement leur assurait des vivres et quelques joies, on sentait pourtant une obscure fermentation. Cette plèbe, instable, dévorée d'appétits brutaux, était prête à tous les désordres. Il suffisait d'une rumeur pour que la populace fiévreuse fût saisie d'angoisse et secouée de redoutables frissons. Quelques gladiateurs de Préneste tentèrent de s'échapper : le bruit se répandit aussitôt qu'un nouveau Spartacus allait jeter à l'assaut de Rome des hordes d'esclaves ; et ceux qui tremblaient de crainte souhaitaient peut-être la guerre civile autant qu'ils la redoutaient. Une partie de la flotte s'échoua sur le rivage de Cumes : on en conclut que l'Empire allait s'abîmer dans les derniers désastres. Aussitôt, apparurent ces prodiges que l'imagination enfante, qu'une terreur superstitieuse multiplie : jamais la foudre n'avait aussi souvent grondé sur les

collines romaines, jamais on n'avait vu naître tant de monstres. Les aruspices s'en inquiétèrent. Un veau à deux têtes leur fut signalé sur le territoire de Plaisance : ils en augurèrent que l'Empire était menacé, et que des conjurés se préparaient à lui donner un nouveau maître. Interprétation singulièrement imprudente, si elle n'était pas volontaire, et si ceux qui la propageaient n'avaient pas pour objet de préparer les esprits à une révolution, et d'y pousser les hésitants.

La conjuration était déjà formée.

Un parti de sénateurs, de chevaliers, de soldats, de femmes même, s'était constitué ; il groupait tous les mécontents, tous ceux que le régime n'avait pas favorisés, tous ceux qui tremblaient pour leurs personnes ou pour leurs biens, tous ceux qui espéraient, d'un changement de souverain, des faveurs, des charges, des richesses. Le successeur de Néron était désigné : ce serait C. Pison. Issu des Calpurnius, allié à plusieurs nobles familles, il était vertueux, ou paraissait l'être. Riche et généreux, affable envers tous, éloquent, serviable, il possédait ce prestige de la taille et de la beauté, auquel la foule est sensible. Au reste, indulgent et sceptique,

austère dans ses doctrines et voluptueux dans sa vie, il laissait espérer une tyrannie aimable, mondaine, accommodante, telle que la souhaitait cette société dans laquelle la moralité même était faite de faiblesses intelligentes et de vices gracieux. De tous les conjurés, il était à coup sûr le moins ardent, le moins ambitieux, et celui qui se désintéressait le plus de l'entreprise. Mais quelques fanatiques travaillaient pour lui : un tribun, Subrius Flavus, un centurion, Sulpicius Asper, un consul désigné, Plautius Lateranus, enfin un poète illustre, Lucain, le neveu de Sénèque. Autour d'eux, se pressaient des chevaliers et des sénateurs, Senecion lui-même, l'ancien favori de Néron, Antonius Natalis, ami et confident de Pison. Ils s'adjoignirent enfin Fenius Rufus, préfet du prétoire, Romain d'antique vertu, que la haine de Tigellin jeta dans la conspiration. Ils eurent le tort de mettre des femmes dans le secret. Une d'entre elles, — une courtisane nommée Épicharis, — dans son zèle imprudent, se livra à une propagande si maladroite que ses propos furent rapportés à l'Empereur par un des commandants de la flotte, Volusius Proculus. Arrêtée aussitôt, Épicharis joua la comédie avec une

telle perfection que, malgré sa méfiance et sa crainte, Néron hésita à sévir. Cette temporisation faillit lui être fatale.

Les conjurés, comprenant que leur salut était dans une prompte exécution, cherchèrent les moyens d'y pourvoir aussitôt. Ils voulaient que Pison invitât Néron à venir passer quelques jours dans sa villa de Baïes, où le meurtre était aisé. Pison s'y refusa : ce philosophe mondain observait scrupuleusement le culte de l'hospitalité. Il fallut trouver autre chose : on pouvait frapper l'Empereur pendant les jeux du Cirque, lorsqu'il s'exposerait à la foule au jour consacré à Cérès. Les détails de l'assassinat furent minutieusement arrêtés : le conjuré Scevinus se chargeait de porter les premiers coups.

Ce fut lui qui fit tout échouer.

Troublé, sans doute, par la pensée des dangers qu'il courait, il laissa paraître devant les siens sa fièvre et son anxiété ; il lut son testament, affranchit ses esclaves, fit aiguiser, par son serviteur Milichus, le poignard dont il se servirait, et, vraisemblablement, laissa échapper quelques mots imprudents. Milichus les recueillit aussitôt, confronta tous les indices, et, comprenant

ce qui se tramait, courut au palais impérial pour y porter sa dénonciation. Néron, alors, n'hésita plus. Scevinus fut arrêté, avec tous ceux qui, dans les derniers jours, avaient été vus en sa compagnie. Natalis était du nombre. Menacé de la torture, il dévoila tout ce qu'il savait, livra les noms de tous les conjurés, et, d'abord, ceux de Pison et de Sénèque.

Rien ne permet de croire que Sénèque fît effectivement partie de la conspiration. Mais Natalis savait, comme Rome entière, que l'Empereur avait vainement tenté de le faire empoisonner, et, en fournissant une arme contre lui, il pensait, — à juste titre, — pouvoir obtenir sa propre grâce. Les apparences le servaient, car, s'il était peu vraisemblable qu'un vieillard, retiré de Rome et des affaires publiques, se fût jeté dans une aventure aussi hasardeuse, nul n'ignorait que Pison était ami du philosophe ; et, si ce dernier ne participait pas à l'entreprise, on ne pouvait guère admettre qu'il n'en eût pas été instruit, ou ne l'eût pas devinée.

Tous les conjurés, aussitôt emprisonnés, rivalisèrent de lâcheté. Ils entassaient les dénonciations pour fléchir la fureur du tyran. Seule, Épicharis montra une véritable gran-

deur d'âme : torturée, les membres broyés, elle garda un silence obstiné. Les autres parlaient éperdument. Il y eut quelques jours d'épouvantable terreur. Néron s'entoura de gardes, mit Rome en état de siège, couvrit les remparts de soldats et le Tibre de galères. Des mercenaires germains fouillaient les maisons et ramenaient des hordes de suspects qu'on entassait aux portes des jardins. Les massacres, les suicides, commencèrent. Les premiers condamnés furent Pison, — qui s'ouvrit les veines, — Plautius Lateranus, — qui fut égorgé, — et Sénèque.

Notons que Néron n'avait pas osé faire arrêter son ancien maître, le ministre auquel il devait quelques années de pure gloire, le sage en qui Rome entière reconnaissait sa plus haute autorité morale. La dénonciation de Natalis était vague et réticente. Voici ce qu'il avait rapporté à l'Empereur :

— Sénèque étant malade, Pison m'a envoyé auprès de lui, pour se plaindre que sa porte lui fût fermée, alors qu'ils devraient plutôt cultiver leur amitié en se voyant fréquemment. A ces paroles, Sénèque répondit et me chargea de dire à Pison, que des visites et des entretiens fréquents ne convenaient ni à l'un ni à l'autre, mais que ses jours

étaient attachés à la conservation de Pison.

Que ses jours étaient attachés à la conservation de Pison... voilà la base et toute la substance de l'accusation !... De ces derniers mots, en effet, on pouvait, avec beaucoup de complaisance, conclure, non pas que Sénèque participât activement à la conjuration, mais qu'il la connaissait, et en souhaitait la réussite. De l'ensemble des propos échangés, ne pouvait-on pas aussi déduire que Sénèque, en fermant sa porte à Pison, tenait à affirmer et à maintenir sa neutralité ?... Tout était affaire d'interprétation, mais celle à laquelle s'arrêterait Néron ne pouvait être douteuse. Il feignit de voir dans ces paroles un aveu de complicité déguisée, et, pour affecter d'observer envers Sénèque les formes de la justice, il lui envoya Granius Silvanus, tribun d'une cohorte prétorienne, chargé de lui communiquer la déposition, et de lui demander s'il en reconnaissait les termes.

Sénèque revenait alors de Campanie. Il s'était arrêté dans une de ses villas, à quatre milles de Rome, et il y prenait le repas du soir, avec sa femme et deux amis, quand le tribun arriva, fit garder militairement la maison, puis, se présentant, exposa sa mis-

sion. Sénèque demeura calme, presque indifférent. Il savait que l'heure avait sonné, à laquelle il se préparait depuis si longtemps. La mort ne lui paraissait pas redoutable. Il demeurait maître d'en choisir l'instant. Parvenu à cette minute, qui devait, selon ses propres termes, juger de toute sa vie passée, il garda l'immuable sérénité d'un être qui voit s'achever sa destinée sans avoir rien à regretter ni à condamner de son existence, et qui sait, d'une certitude absolue, que, sortie de sa prison matérielle, son âme impérissable va se réunir à la divinité.

Il répondit simplement, rectifiant quelques termes :

— Natalis est venu se plaindre, au nom de Pison, que ce dernier ne fût pas admis à me rendre visite. Pour excuse, j'ai allégué ma santé et mon amour du repos. Mais je n'ai nulle raison de préférer les jours d'un particulier à ma propre conservation : je n'ai pas l'esprit porté à la flatterie. Néron le sait, du reste !... Il a trouvé en moi un homme libre, et non un esclave.

Cette repartie hautaine ne démentait rien, et la dernière phrase était une offense.

Lorsque Silvanus rapporta ces propos à Néron, qu'entouraient Poppée et Tigellin,

l'Empereur, stupéfait et exaspéré d'une telle audace, s'écria :

— Mais, au moins, il se prépare à mourir ?

— Il n'a manifesté aucune crainte, répondit évasivement le tribun. Je n'ai pu noter aucune tristesse, ni dans le ton de ses paroles, ni sur son visage.

Néron s'emporta. Cette quiétude du condamné ne lui laissait même pas l'espoir de le faire souffrir ! Un vieillard moribond bravait donc le maître du monde ?... Il éclata en fureur :

— Retourne !... Ordonne-lui de mourir !

Silvanus, troublé (il faisait partie de la conjuration et n'avait pas été découvert), refit en sens inverse les quatre milles qu'il venait de parcourir. Mais, au moment de paraître devant Sénèque, il eut honte de lui et se sentit faiblir : il chargea un de ses centurions d'aller signifier au philosophe l'ordre de César.

Les quelques instants qui s'écoulèrent alors nous offrent le tableau d'une des plus belles morts que conserve la mémoire des hommes. La sérénité de Sénèque est aussi noble, aussi pure que l'ivresse des martyrs.

Sans laisser paraître la moindre émotion,

il demanda qu'on lui apportât son testament, auquel il voulait ajouter quelques lignes. Le centurion s'y opposa : cette requête n'avait pas été prévue, il n'avait pas d'ordres, et ne pouvait accepter aucune responsabilité. Le philosophe, sans insister, se tourna vers ses amis qui pleuraient. Il les supplia de montrer plus de courage.

— Voilà donc, leur dit-il doucement, ce que deviennent ces préceptes de sagesse, voilà cette raison qui depuis tant d'années se prémunit contre les coups du sort ?... Ignoriez-vous, par hasard, la cruauté de Néron ?... Assassin de son frère, assassin de sa mère, ne devait-il pas être aussi celui du maître qui éleva son enfance ?

Les sanglots de Pauline l'empêchèrent de poursuivre. Il lui tendit les bras, et, en la serrant contre lui, il ne put dissimuler son attendrissement. Souffrir n'était rien, mourir n'était rien, mais voir la douleur de celle qu'il aimait, et songer à ce que serait sa vie, c'était, même pour lui, une épreuve tragique. En l'étreignant, il la pria, il la supplia, avec un amour qui faisait trembler sa voix, de ne pas nourrir de regrets éternels, mais de chercher, dans les souvenirs de cette vie qu'il allait achever, et qu'il avait vouée

au bien, des consolations qui l'aideraient à porter sa peine.

Pauline, en pleurant, lui répondit qu'elle ne lui survivrait pas, et qu'elle était décidée à mourir avec lui. Pendant un instant, il hésita ; puis il inclina la tête : il consentait. Il savait trop quels outrages, plus terribles que la mort, l'attendaient peut-être, si elle ne disparaissait pas, et il acceptait, fidèle aux convictions de toute sa vie, qu'elle cessât de vivre à l'heure choisie par elle.

— Soit !... murmura-t-il. Nous mourrons ensemble, avec le même courage... Mais toi seule mérites d'être admirée !

Et, étroitement embrassés, ils tendirent ensemble les mains au centurion qui leur trancha les veines. Ensuite, échangeant un regard qui devait être le dernier, ils attendirent que leur force les quittât. Mais, comme la jeune femme faiblissait, Sénèque fit un signe à ses serviteurs, qui l'emportèrent, et profitèrent de son évanouissement pour panser aussitôt ses blessures. Sénèque demeura, pour mourir, seul avec ses disciples. Il se fit alors ouvrir les veines des jarrets et des jambes, pour que la mort fût plus rapide, et, se tournant vers ses amis, à cette minute où, « sans fard, et le masque

bas, il devait prononcer, sur lui-même, si le courage était dans son cœur ou seulement sur ses lèvres », il leur dit ces simples mots :

— On ne me permet pas de reconnaître votre tendresse : je vous lègue ce que j'ai de plus beau... l'image de ma vie !...

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 AOUT 1929
SUR LES PRESSES
DE JACOUB & Cie
RUE DE LA MARE
A PARIS

G.E. STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)

BENEDICTINE UNIVERSITY LIBRARY
3 2811 00193 8622